



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

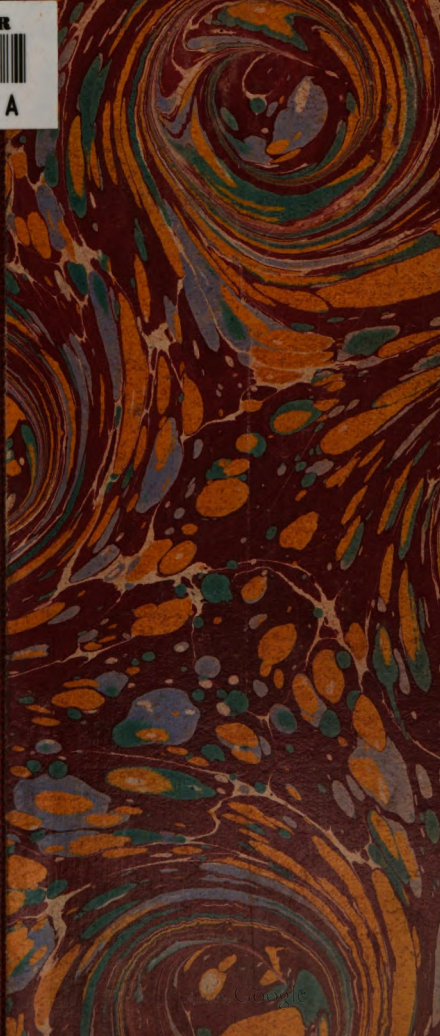
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

HD WIDENER



HW C9HC A



10n
18
01

Harvard College Library



FROM THE FUND IN MEMORY OF
Henry Wadsworth Longfellow

BEQUEATHED BY HIS DAUGHTER

Alice M. Longfellow

MDCCCXXIX



ESSAIS

DE

MONTAIGNE,

ÉDITION NOUVELLE, où se trouvent *ses*
Lettres et le Discours de LA BOETIE
sur la Servitude volontaire, ou *la*
Contr'un.

Avec les Notes de COSTE.

Novit se ipsum.

TOME HUITIÈME.

A PARIS,

Chez Louis, Libraire, rue de Savoie, n°. 12.

1801.

Mon 18.01

✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY
LONGFELLOW FUND

Apr 24, 1936

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Contenus dans le Tome VIII.

SUITE DU CHAPITRE XII, *Sur l'Apo-
logie de Raymond de Sebonde.*

Page 1

Fin de la Table du Tome VIII.

ESSAIS

ESSAIS

DE

MONTAIGNE.

SUITE DU CHAPITRE XII,

*Sur l'Apologie de Raymond de
Sebonde.*

(J'USE en liberté de conscience de mon latin, avec le congé que vous m'en avez donné). Or ce grand corps a tant de visages et de mouvements, qui semblent menasser le ciel et la terre :

(s) *Quàm multi Libyco volvuntur marmore
fluctus ,
Sævus ubi Orion hybernis conditur undis ,*

(s) Comme dans le fort de l'hiver il y a des fleuves innombrables qui s'entresuivent impétueusement sur la mer d'Afrique, ou des

Tome VIII.

A

2 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**

*Vel cùm sole novo densæ torrentur aristæ ,
Aut Hermi campo , aut Lyciæ flaventibus
arvis ,
Scuta sonant , pulsuque pedum tremit excita
tellus.*

ce furieux monstre, à tant de bras et
à tant de testes, c'est tousiours l'homme
foible, calamiteux, et misérable. Ce
n'est qu'une fourmilliere esmeuë et
eschauffée,

(t) *It nigrum campis agmen.*

un souffle de vent contraire, le croas-
sement d'un vol de corbeaux, le faux
pas d'un cheval, le passage fortuit

épis au retour de l'été que le soleil mûrit dans
les campagnes qu'arrose le fleuve Hermus, ou
dans celles de la Lycie; ainsi les boucliers
retentissent dans le combat, et la terre trem-
ble sous les pieds des chevaux. *Æneid.* L. VII,
vs. 718, etc.

(t) Noire brigade qui court les champs.
Æneid. L. IV, vs. 404.

d'un aigle, un songe , une voix , un signe , une brouée matinierè , suffisent à le renverser et porter par terre. Donnez-luy seulement d'un rayon de soleil par le visage , le voylà fondu et esvanouy : qu'on lui esvente seulement un peu de poussiere aux yeux , comme aux mouches à miel de nostre poëte , voylà toutes nos enseignes , nos légions , et le grand Pompejus mesme à leur teste , rompu et fracassé : car ce fust luy , ce me semble (83) , que Sertorius battit en Espagne avec ces belles armes , qui

(83) Ici Montaigne se défie un peu de sa mémoire , et avec raison ; car ce ne fut pas contre Pompée que Sertorius employa cette ruse , mais contre les Caracitaniens , peuples d'Espagne qui habitoient dans de profondes cavernes , creusées dans le roc , où il étoit impossible de les forcer. Voyez dans Plutarque *la Vie de Sertorius* , ch. 6.

4 ESSAIS DE MONTAIGNE,

ont aussy servy à Eumenes contre Antigonus , à Surena contre Crassus :

(u) *Hi motus animorum , atque hæc certamina tanta*

Pulveris exigui jactu compressa quiescent.

Qu'on descouple mesme de nos mouches après, elles auront et la force et le courage de lé dissiper. De fresche memoire, les Portugais assiegeants la ville de Tamly, au territoire de Xiatine, les habitants porterent sur la muraille quantité de ruches, dequoy ils sont riches. Et avec du feu chasserent les abeilles si vivement sur leurs ennemys, qu'ils abandonnerent leur entreprinse, ne pouvants soustenir leurs assauts et piqueures. Ainsy demeura la victoire et liberté de leur ville, à ce nouveau

(u) Un peu de poussière suffira pour dissiper toute cette fougue, et terminer ces grands combats. *Georg. L. IV, vs. 86, 87.*

secours : avec telle fortune , qu'au retour du combat, il ne s'en trouva (84) une seule à dire. Les ames des Empe-reurs et des * Savatiers sont jettées à

(84) Montaigne ne prétend pas sans doute , que nous prenions à la lettre ce qu'il dit ici , qu'au retour de ce combat, il ne se trouva pas une seule mouche à dire. Car comment auroit-il pu être si exactement instruit du sort de toutes ces mouches ? Les esprits vifs donnent naturellement dans l'hyperbole. Mais peut-être , me dira-t-on , pour me payer de la même monnoie , que les esprits trop critiques s'attachent souvent à des vétilles.

* *Savatier* ou *Savetier* , dit Cotgrave. — *Savatier* a été en usage long - temps avant Montaigne ; car du temps de Villon on disoit *Savatier*.

Et vous , Blanche la Savatière.

Savatier vient fort naturellement de *savate* , mot très-usité encore aujourd'hui ; et cependant l'usage , qui s'est avisé de substituer

6 ESSAIS DE MONTAIGNE,

à mesme moule. Considerant l'importance des actions des Princes et leur poids, nous nous persuadons qu'elles soyent produictes par quelques causes aussey poissantes et importantes. Nous nous trompons : ils sont menez et ramenez en leurs mouvements , par les mesmes ressorts, que nous sommes aux nostres. La mesme raison qui nous faict tanser avec un voisin , dresse entre les princes une guerre : la mesme raison qui nous faict fouëtter un laquais, tombant en un roy , luy fait ruiner une province. Ils veulent aussey legerement que nous , mais ils peuvent plus. Pareils appetits agitent un ciron et un elephant.

Quant à la fidélité, il n'est animal

Savetier à Savatier, a si bien proscrit *Savatier*, que bien des gens seroient tentés de croire qu'il est non-seulement tout-à-fait barbare à présent, mais qu'il l'a toujours été.

au monde traistre au prix de l'homme. Nos historiens racontent la vifve poursuite que certains chiens ont faict de de la mort de leurs maistres. Le roi Pyrrhus ayant rencontré un chien qui gardoit un homme mort; et ayant entendu qu'il y avoit trois jours qu'il faisoit cet office, commanda qu'on enterrast ce corps, et mena ce chien quant et luy. Un jour qu'il assistoit aux montres generales de son armée; ce chien appercevant les meurtriers de son maistre, (85) leur courut sus, avec grands aboys et aspreté de courroux; et par ce premier indice achemina la vengeance de ce meurtre, qui en fust faicte bientost après par la voye de la justice. Austant en feit le chien du sage Hésiode, (86) ayant convaincu les enfans de Ganistor Naupactien,

(85) Plutarque, *de solertiâ Animal.* c. 12.

(86) *Id.* *ibid.*

8 ESSAIS DE MONTAIGNE,

du meurtre commis en la personne de son maistre. Un austre chien estant à la garde d'un temple à Athenes, ayant apperceu un larron sacrilege qui emportoit les plus beaux joyaux, (87) se meit à abboyer contre luy tant qu'il peust : mais les marguilliers ne s'estants point esveillez pour cela, il se meit à le suivre, et le jour estant venu, se tint un peu plus esloigné de luy, sans le perdre jamais de veüe : s'il luy offroit à manger, il n'en vouloit pas, et aux austres passants qu'il rencontroit en son chemin, il leur faisoit feste de la queue, et prenoit de leurs mains ce qu'ils luy donnoient à manger : si son larron s'arrestoît quant et quant au lieu mesme. La nouvelle de ce chien estant venue aux

(87) *Id. ibid.* La même histoire est dans Elien, de *Animalibus*, L. VII, c. 13.

marguilliers de cette eglise, ils se mirent à le suivre à la trace, s'enquerants des nouvelles du poil de ce chien ; et enfin le rencontrèrent en la ville de Cromyon, et le larron aussy, qu'ils ramenerent en la ville d'Athenes, où il fust puny. Et les juges en recognoissance de ce bon office, ordonnerent du public certaine mesure de bled pour nourrir le chien, et aux prestres d'en avoir soing. Plutarque tesmoigne cette histoire, comme chose très - avérée et advenue en son siecle.

Quant à la gratitude, (car il me semble que nous avons besoin de mettre (88) ce mot en crédit) ce seul exemple y

(88) Le mot de *gratitude* est à présent tout à fait autorisé par l'usage. Montaigne se faisoit une affaire d'enrichir la langue, et nous avons vu des écrivains qui ont pris à tâche de l'appauvrir. C'est à l'Académie françoise à s'opposer à ces faux puristes, qui, avant que

suffira, (89) qu'Appion récite, comme en ayant esté luy-mesme spectateur. Un jour, dict-il, qu'on donnoit à Rome au peuple le plaisir du combat de plusieurs bestes estranges, et principalement de lyons de grandeur inusitée; il y en avoit un entre-austres, qui par son port furieux, par la force et grosseur de ses membres, et un rugissement haultain et espouvantable, attiroit à soy la vüe de toute l'assistance. Entre les austres esclaves qui

de se mêler de proscrire des mots, devroient examiner, *si ce sont les choses qui ont été faites pour les mots, ou les mots pour les choses.*

(89) Aulu-Gelle nous a conservé ce conte sur la foi d'Appion, *savant homme*, dit-il, *mais qu'une grande ostentation rend peut-être trop babillard dans le récit des choses qu'il dit avoir ouïes ou lues* : *Litteris homo multis præditus*; — *sed in his quæ audivisse vel legisse sese dicit, fortasse à vitio studio-*

furent presentez au peuple en ce combat des bestes, fust un * Androdus de

que ostentationis fit loquacior. *Aul. Gell.* L. V, c. 14. A l'égard de ce fait, Appion assure qu'il l'a vu de ses propres yeux à Rome; et Sénèque le confirme en quelque sorte par ce peu de paroles. (*De Benef.* L. II, c. 19). « Leonem in amphitheatro spectavimus qui » unum è bestiariis agnitum, quum quondam » ejus fuisset magister, protexit ab impetu » bestiarum. » *Nous avons vu dans l'amphithéâtre un lion qui ayant reconnu un homme à qui il avoit appartenu, autrefois, le protégea contre les autres bêtes qui alloient fondre sur lui.*

* Dans toutes les éditions de Montaigne qui ont précédé celle-ci, on lit *Androdus* au lieu d'*Androclus*. Mais si Montaigne a pris ce conte d'Aulu-Gelle, comme il n'y a pas lieu d'en douter, il devoit nommer cet esclave *Androclus*, et ne pas dire qu'il étoit de Dace; car Aulu-Gelle, sans parler du pays de cet esclave, dit tout simplement qu'il s'appeloit *Androclus*: *Ei servo Androclus no-*

Dace, qui estoit à un seigneur romain, de qualité consulaire. Ce lyon l'ayant apperçu de loing, s'arresta premièrement tout court, comme estant entré en admiration, et puis s'approcha tout doucement d'une façon molle et paisible, comme pour entrer en recognoissance avec luy. Cela faict, et s'estant asseuré de ce qu'il cherchoit, il commença à battre de la queue à la mode des chiens qui flattent leur maistre, et à baiser et à lescher les mains et les cuisses de ce pauvre misérable, tout

men fuit. Ibid. Au reste, il pourroit fort bien être que d'abord ce fut le compositeur d'imprimerie, qui, travaillant sur un manuscrit d'un caractère mal formé (car Montaigne peignoit fort mal) mit *Androdus* pour *Androclus*, ayant pris un *c* mal lié avec une *l* pour un *d*: méprise très-aisée à faire en ce cas-là, et surtout à l'égard d'un nom propre.

transi d'effroy et hors de soy. Androdus ayant repris ses esprits par la benignité de ce lyon, et r'asseuré sa veuë pour le considerer et recognoistre : c'estoit un singulier plaisir de veoir les caresses et les festes qu'ils s'entrefaisoyent l'un à l'austre. Dequoy le peuple ayant eslevé des cris de joye, l'Empereur feit appeller cet esclave, pour entendre de luy le moyen d'un si estrange événement. Il luy recita une histoire nouvelle et admirable : Mon maistre, dict-il, estant Proconsul en Affrique, je fus contrainct par la cruauté et rigueur qu'il me tenoit, me faisant journellement battre, me desrober à luy, et m'en fuyr Et pour me cacher seurement d'un personnage ayant si grande autorité en la Province, je trouvay mon plus court, de gagner les solitudes et les contrées sablonneuses et inhabitables de ce pays-là, resolu,

si le moyen de me nourrir venoit à me faillir , de trouver quelque façon de me tuer moy-mesme. Le soleil estant extresmement aspre sur le midy , et les chaleurs insupportables , (90) je m'embattis sur une caverne cachée et inaccessible , et me jettay dedans. Bientost après y survint ce lyon , ayant une patte sanglante et blessée , tout plaintif et gémissant des douleurs qu'il y souffroit : à son arrivée j'eus beaucoup de frayeur : mais luy me voyant mussé dans un coing de sa loge , s'approcha tout doucement de moy , me presentant sa patte offensée , et me la monstrant

(90) *Je rencontraï une caverne , etc. Embattre signifie arriver en quelque lieu , soit par dessein , soit par des d'aventure : Qui sont ces gens qui ainsi se sont embattus en ces pays , c'est-à-dire , sont entrés ou se sont rués dedans , Nicot. Je m'embattis sur lui , je le rencontraï par hasard , Cotgrave.*

comme pour demander secours : je lui ostay lors un * un grand escot qu'il y avoit, et m'estant un peu apprivoisé à luy, pressant sa playe en fis sortir l'ordure qui s'y amassoit, l'essuyay et nettoyy le plus proprement que je peus. Luy se sentant allegé de son mal, et soulagé de cette douleur, se print à reposer, et à dormir, ayant tousiours sa patte entre mes mains. De là en hors luy et moy vesquismes ensemble en cette caverne trois ans entiers de mesmes viandes : car des bestes qu'il tuoit à sa chasse, il m'en

* *Un grand éclat de bois.* — *Escot* signifie ici *un écharde*, *un piquant de chardon* ou *de bois* : et pris dans ce sens-là, il se trouve dans le Dictionnaire français et anglais de Cotgrave. — *Ibi ego stirpem ingentem vestigio pedis ejus hærentem revelli*, dit Androchus dans Aulu-Gelle, *Noct. Attic.* Lib. V, c. 14.

apportoit les meilleurs endroicts , que je faisois cuire au soleil à faute de feu , et m'en nourrissois. A la longue, m'estant ennuyé de cette vie brutale et sauvage, comme ce lyon estoit allé un jour à sa queste accoustumée , je partis de là ; et à ma troisieme journée fus surprins par les soldats qui me menerent d'Affrique en cette ville à mon maistre, lequel soudain me condamna à mort , et à estre abandonné aux bestes. Or à ce que je voy, ce lyon fust aussy prins bientoist après, qui m'a à cette heure voulu recompenser du bienfaict et guérison qu'il avoit reçu de moy. Voilà l'h'stoire qu'Androdus recita à l'Empereur , laquelle il feit aussy entendre de main à main au peuple. Parquoy à la requeste de tous il fust mis en liberté, et absous de cette condamnation, et par ordonnance du peuple luy fust faict present de ce

lyon. * Nous voyons depuis, dict Ap-
pion, Androdus conduisant ce lyon à
tout une petite lesse, se promenant
par les tavernes à Rome, recevoir l'ar-
gent qu'on luy donnoit, le lyon se laisser
couvrir des fleurs qu'on luy jettoit,
et chascun dire en les rencontrant :
Voilà le lyon hoste de l'homme, voilà
l'homme médecin du lyon.

Nous pleurons souvent la perte des
bestes que nous aymons ; aussy font
elles la nostre.

(x) *Post bellator equus positus insignibus
Æthon*

* Postea, inquit, videbamus Androclum et
leonem loro tenui revinctum urbe totâ circa
tabernas ire : donari ære Androclum, flo-
ribus spargi leonem : omnes ferè ubique ob-
vios dicere : *Hic est leo hospes hominis, hic
est homo medicus leonis.* Aul. Gell. Lib. V,
c. 14.

(x) Ensuite venoit Æthon, son cheval de

It lacrymans, guttisque humectat grandibus ora.

bataille dépouillé de ses ornemens, et pleurant à grosses larmes. *Æneid.* L. XI, vs. 89, 90. Mais c'est un témoignage purement poétique, et par conséquent frivole. Montaigne lui-même, parlant de la prérogative que les Poètes donnent à l'homme de se tenir droit sur ses jambes, les yeux levés vers le ciel, nous dira bientôt pour s'en moquer, que c'est une prérogative *vrayement poétique*. — Je viens d'apprendre d'un célèbre écrivain dont l'autorité mérite d'être respectée, que ma critique n'est pas trop sûre. Pline dit expressément que les chevaux pleurent quelquefois la mort de leurs maîtres : *Amissos lugent dominos* (L. VIII, c. 42.) *lacrymasque interdum desiderio fundunt*. Bien plus, cet Auteur assure que le roi Nicomede ayant été tué, son cheval se laissa mourir faute de manger. *Interfecto Nicomedo rege, equus ejus inedia vitam finivit*. J'ai donc eu tort de blâmer Montaigne pour avoir cité Virgile, dont le témoignage n'est en cette occasion *ni purement poétique, ni par conséquent frivole*.

Comme auscunes de nos nations ont les femmes en commun , auscunes à chacun la sienne : cela ne se void-il pas aussy entre les bestes, et des mariages mieux gardez que les nostres?

Quant à la société et confederation qu'elles dressent entr'elles pour se liguier ensemble, et s'entre - secourir ; il se void des bœufs , des pourceaux , et austres animaux , qu'au cry de celuy que vous offencez , toute la troupe accourt à son ayde, et se rallie pour sa deffense.

L'escare, (91) quand il a avalé l'hamçon / du pescheur , ses compaignons s'assemblent en foule autour de luy, et rongent la ligne : et si d'aventure il y en a un qui ayt donné dedans

— Je laisse ici cette téméraire critique ; et c'est, je crois , la satisfaction la plus authentique que je puisse faire à Montaigne.

(91) Plutarque , *de solertiâ Animal.* c. 26.

la nasse, les austres luy baillent la queue par dehors, et luy la serre tant qu'il peust à belles dents : ils le tirent ainsy au dehors et l'entraignent.

Les barbiers, quand l'un de leurs compagnons est engagé, mettent la ligne contre leur dos, (92) dressants une espine qu'ils ont dentelée comme une scie, à l'ayde de laquelle ils la scient et coupent.

Quant aux particuliers offices, que nous tirons l'un de l'austre, pour le service de la vie, il s'en void plusieurs pareils exemples parmy elles. Ils tiennent que la baleine ne marche jamais qu'elle n'ayt au devant d'elle (93) un petit

(92) *Id. Ibid.* p. 977. tom. II, in-folio ; Parisiis, an. 1624.

(93) Plutarque, *de solertiâ Animal*, c. 32. de la Traduction d'Amyot ; et p. 387 de l'édition grecque et latine, citée dans la note précédente.

poisson semblable au goujon de mer, qui s'appelle pour cela la guide : la baleine le suit, se laissant mener et tourner aussy facilement, que le timon faict tourner le navire : et en recompense aussy, au lieu que toute austre chose, soit beste * ou vaisseau, qui entre dans l'horrible cahos de la bouche de ce monstre, est incontinent perdu

* Ici Montaigne ne fait que copier Amyot ; mais comme on pourroit soupçonner Amyot de n'avoir pas bien rendu le sens de Plutarque, j'ai consulté Plutarque lui-même. Ce qu'Amyot traduit ainsi : *Toute autre chose qui entre dedans le cahos de la bouche de ce monstre marin, soit beste, ou vaisseau, ou pierre, est incontinent englouti et perdu au fond de cet abysme.* La Traduction est fort exacte, et par conséquent Plutarque est seul responsable de ce qu'on nous dit ici de cette prodigieuse ouverture de *la bouche de ce monstre marin*, où un vaisseau venant à entrer, est englouti et perdu en un instant.

et englouty ; ce petit poisson s'y retire en toute seureté, et y dort, et pendant son sommeil la baleine ne bouge : mais aussy-tost qu'il sort, elle se met à le suyvre sans cesse : et si de fortune elle * l'escarte, elle va errant çà et là, et souvent se froissant contre les rochers, comme un vaisseau qui n'a point de gouvernail : ce que Plutarque tesmoigne avoir veu en l'Isle d'Anticyre.

Il y a une pareille société (94) entre le petit oyseau qu'on nomme le roytelet, et le crocodile : le roytelet sert de sentinelle à ce grand animal : et

* On trouve dans Nicot *s'écarter* pour *s'égarer* ; mais *égarer quelqu'un* pour dire *l'abandonner, le perdre par accident*, auquel sens Montaigne l'employe ici, je ne l'ai pu trouver, ni dans aucun de nos vieux dictionnaires, ni ailleurs.

(94) Plutarque, de *solertiâ* *Animal.* c. 32.

si l'ichneumon son ennemy s'approche pour le combattre , ce petit oyseau , de peur qu'il ne le surprenne endormy , va de son chant et à coups de bec , l'esveillant et l'advertissant de son danger. Il vit * des demeurants de ce monstre , qui le reçoit familièrement en sa bouche, et luy permet de becqueter dans ses machoires, et entre ses dents, et y recueillir les morceaux de chair qui y sont demeurez : et s'il veut fermer la bouche, il l'advertit premièrement d'en sortir, en la serrant peu à peu sans l'estreindre et l'offenser.

Cette coquille qu'on nomme la nacre, (95) vit ainsy avec le pinnothere, qui est un petit animal de la sorte d'un

* *Des morceaux de chair qui sont demeurez entre les dents de ce monstre , comme Montaigne nous le dira lui-même bientôt après.*

(95) Plutarque , *de solertiâ Animal.* c. 32, et Cic. *de Nat. Deor.* Lib. II, c. 48.

cancre ; lui servant d'huissier et de portier assis à l'ouverture de cette coquille , qu'il tient continuellement entrebaillée et ouverte, jusqu'à ce qu'il y voye entrer quelque petit poisson propre à leur prinse : car lors il entre dans la nacre, et luy va pinçant la chair vive, et la contrainct de fermer sa coquille : lors eux deux ensemble mangent la proye enfermée dans leur fort.

En la maniere de vivre des tuns , on y remarque une singuliere science des trois parties de la mathématique. Quant à l'astrologie , ils l'enseignent à l'homme : car ils s'arrestent (96) au lieu où le solstice d'hyver les surprend, et n'en bougent jusques à l'equinoxe ensuyvant : voilà pourquoy Aristote (97)

(96) Plutarque , *de solertiâ Animal.* c. 29.

(97) Aristote dit seulement , que ces pui-
mesme

mesme leur concede volontiers cette science. Quant à la geometrie et l'arithmetique, ils font tousiours leur bande de figure cubique, (98) carrée en tout sens, et en dressent un corps de bataillon, solide, clos, et environné tout à l'entour, à six faces toutes esgales : puis nagent en cette ordonnance carrée, austain large derriere que devant, de façon que qui en void et compte un rang, il peut aysément nombrer toute la troupe,

sons ne bougent point du lieu où le solstice d'hiver les surprend, jusqu'à l'équinoxe du printemps, *Hist. animal. Lib. VIII, c. 13.* Mais Elien, rapportant le fait sur la foi d'Aristote, y ajoute du sien cette réflexion, que les thons sentent le changement des saisons, et qu'ils connoissent très-bien le solstice, sans avoir besoin de consulter pour cela les astronomes. *Ælian. de Animal. Naturâ; L. IX, c. 42.* Je dois tout ceci à M. Barbeyrac. (98) Plutarque, *de solertiâ Animal. c. 31.*

Tome VIII.

B

d'austant que le nombre de la profondeur est égal à la largeur, et la largeur à la longueur.

Quant à la magnanimité, il est malaysé de luy donner un visage plus apparent, qu'en ce faict du grand chien, qui fust envoyé des Indes au roy Alexandre : on luy presenta premierement un cerf pour le combattre, et puis un sanglier, et puis un ours; il n'en fait compte, et ne daigna se remuer de sa place : mais quand il veid un lyon, (99) il se dressa incontinent sur ses pieds, monstrant manifestement qu'il declaroit celuy-là seul digne d'entrer en combat avecques luy.

Touchant la repentance et recognoissance des fautes, on recite (100) d'un

(99) *Id. ibid.* c. 14.

(100) Arrien, *Hist. Indic.* c. 14.

elephant, lequel ayant tué son gouverneur par impetuosité de cholere, en print un deuil si extresme, qu'il ne voulut oncques puis manger, et se laissa mourir.

Quant à la clémence, on recite d'un tygre, la plus inhumaine beste de toutes, (101) que luy ayant esté baillé un chevreau, il souffrit deux jours la faim avant que de le vouloir offenser, et le troisieme il brisa la cage où il estoit enfermé, pour aller chercher aultre pasture, ne se voulant prendre au chevreau, son familier et son hoste. Et quant aux droicts de la familiarité et convenance, qui se dresse par la conversation, il nous advient ordinairement d'apprivoiser des chats, des chiens, et des lievres ensemble.

(101) Plutarque, *de solertiâ Animal.* c. 19.

Mais ce que l'expérience apprend à ceux qui voyagent par mer , et notamment en la mer de Sicile , de la condition des halcyons, surpasse toute humaine cogitation. De quelle espece d'animaux (102) a jamais nature tant honoré les couches , la naissance , et l'enfantement ? car les poètes disent bien qu'une seule isle de Delos, estant auparavant vagante, fust affermie pour le service de l'enfantement de Latone : mais Dieu a voulu que toute la mer fust arrestée , affermie et applanie , sans vagues , sans vents et sans pluye , cependant que l'halcyon faict ses petits, qui est justement environ le solstice, le plus court jour de l'an : et par son privilege nous avons sept jours et sept nuicts , au fin cœur de l'hyver , que nous pouvons naviguer sans danger.

(102) *Id. ibid. c. 34.*

Leurs femelles ne recognoissent austru masle que le leur propre ; l'assistent toute leur vie, sans jamais l'abandonner. S'il vient à estre debile et cassé, elles le chargent sur leurs espaulles, le portent par tout, et le servent jusqu'à la mort.

Mais aucune suffisance n'a encores peu atteindre à la cognoissance de cette merveilleuse fabrique, de quoy l'halycon compose le nid pour ses petits, ny en deviner la matiere. Plutarque, qui en a veu et manié plusieurs, (103) pense que ce soit des arrestes de quelque poisson qu'elle conjoint et lie ensemble, les entrelassent les unes de long, les austru de travers, et adjoustant des courbes et des arrondissements, tellement qu'enfin elle en forme un vaisseau rond prest à voguer : puis quand elle a parachevé de le construire, elle le porte au batte-

(103) *Id. ibid.*

ment du flot marin, là où la mer le battant tout doucement, lui enseigne à radoubier ce qui n'est pas bien lié, et à mieux fortifier aux endroicts où elle void que sa structure se desmeut, et se lasche pour les coups de mer : et au contraire ce qui est bien joint, le battement de la mer le vous estreinct, et vous le serre de sorte, qu'il ne se peut ny rompre ny dissoudre ou endommager à coups de pierre, ny de fer, si ce n'est à toute peine. Et ce qui plus est à admirer, c'est la proportion et figure de la concavité du dedans : car elle est composée et proportionnée de maniere qu'elle ne peust recevoir ny admettre aistre chose, que l'oiseau qui l'a bastie : car à toute aistre chose, elle est impenetrable, close, et fermée, tellement qu'il n'y peust rien entrer, non pas l'eau de la mer seulement. Voylà une description bien

claire de ce bastiment, et empruntée de bon lieu : toutesfois il me semble qu'elle ne nous esclaireit pas encores suffisamment la difficulté de cette architecture. Or de quelle vanité nous peust-il partir , de loger au dessous de nous , et d'interpreter desdaigneusement les effects que nous ne pouvons imiter ny comprendre ?

Pour suivre encores un peu plus loing cette égalité et correspondance de nous aux bestes, le privilege de quoy nostre ame se glorifie , de ramener à sa condition tout ce qu'elle conçoit , de despoüiller de qualitez mortelles et corporelles , tout ce qui vient à elle , de ranger les choses qu'elle estime dignes de son accointance , à desvestir et despoüiller leurs conditions corruptibles , et leur faire laisser à part , comme vestemens superflus et viles , l'espaisseur , la longueur , la profon-

32 ESSAIS DE MONTAIGNE,

deur , le pcids , la couleur , l'odeur ,
l'aspreté , la polisseure , la dureté , la
mollesse , et tous accidents sensibles ,
pour les accommoder à sa condition
immortelle et spirituelle : de maniere
que Rome et Paris , que j'ay en l'ame ,
Paris que j' imagine , je l' imagine et le
comprends , sans grandeur et sans lieu ,
sans pierre , sans plastre et sans bois :
ce mesme privilege , dis - je , semble
estre bien evidemment aux bestes :
car un cheval accoustumé aux trom-
pettes , aux harquebousades et aux
combats , que nous voyons tremousser
et fremir en dormant , estendu sur la
litierre , comme s'il estoit en la meslée ;
il est certain qu'il conçoit en son ame
un son de tabourin sans bruict , une
armée sans armes et sans corps :

(y) *Quippe videbis equos fortes , cum membra
jacebunt*

(y) Car le sommeil ayant assoupi des che-

*In somnis , sudare tamen , spirareque sæpe ,
Et quasi de palmâ summas contendere vires .*

Ce lievre qu'un levrier imagine en songe , après lequel nous le voyons ha-
leter en dormant , alonger la queue ,
secouer les jarrets , et représenter par-
faitement les mouvements de sa course ;
c'est un lievre sans poil et sans os.

*(z) Venantumque canes in molli sæpe quiete ,
Jactant crura tamen subito , vocesque repente
Mittunt , et crebras reducunt naribus auras ,
Ut vestigia si teneant inventa ferarum ,
Expergefactive , sequuntur inania sæpè
Cervorum simulacra , fugæ quasi dedita
cernant :*

Donec discussis redeant erroribus ad se.

vaux fougueux , on les voit quelquefois suer ,
haleter , et s'animer , comme s'ils étoient prêts
à partir pour disputer le prix de la course.
Lucret. L. IV, vs. 984, etc.

(z) Et souvent les chiens de chasse ense-
velis dans un doux sommeil , remuent tout
d'un coup les jambes , aboyent et hument l'air

34 ESSAIS DE MONTAIGNE,

Les chiens de garde, que nous voyons souvent gronder en songeant, et puis japper tout à faict, et s'esveiller en sursaut, comme s'ils appercevoyent quelque estrangier arriver : cet estrangier que leur ame void, c'est un homme spirituel, et imperceptible, sans dimension, sans couleur, et sans estre :

(a) *Consueta domi catulorum blanda propago
Degere, sepè lævem ex oculis volucremque
soporem*

*Discutere, et corpus de terrâ corripere instant,
Proindè quasi ignotas facies atque ora
tueantur.*

à différentes reprises, comme s'ils étoient sur la piste de la bête qu'ils ont accoutumé de chasser; et quelquefois, déjà éveillés, ils poursuivent de vaines images de cerfs qu'ils croient voir fuir devant eux, ne cessant de s'agiter qu'après avoir reconnu leur méprisé.
Id. ibid. vs. 988.

(a) Et souvent les chiens domestiques ne sont pas plutôt endormis qu'ils s'éveillent,

Quant à la beauté du corps, avant passer outre, il me faudroit sçavoir si nous sommes d'accord de sa description. Il est vray – semblable que nous ne sçavons gueres, que c'est que beauté en nature et en general, puisque à l'humaine et nostre beauté nous donnons tant de formes diverses, de laquelle s'il y avoit quelque prescription naturelle, nous la recognoistrions en commun, comme la chaleur du feu. Nous en fantasions les formes à nostre appetit.

(b) *Turpis Romano Belgicus ore color.*

Les Indes la peignent noire et basannée,

et se dressent sur leurs pieds pour aboyer, comme s'ils voyoient des étrangers. *Lucret.* L. IV, vs. 995, etc.

(b) Le teint belgique ne sied pas à un visage romain. *Propert.* L. II. Eleg. xvij, vs. 26.

aux levres grosses et enflées, au nez plat et large : et chargent de gros anneaux d'or le cartilage d'entre les nazeaux, pour le faire pendre jusqu'à la bouche, comme aussy (104) la balieure, de gros cercles enrichis de pierreries, si qu'elle leur tombe sur le menton; et est leur grace de montrer leurs dents jusqu'au dessous des racines. Au Peru, les plus grandes

(104) J'estime, dit Borel, dans son *Thésor de Recherches Gauloises*, que le mot de *baleures* (car c'est ainsi qu'il l'a écrit) dénote les joues ou mâchoires. Froissard : *Perçoient bras, testes et baleures*. Il signifie la même chose, selon Cotgrave, qui écrit *balieures*, comme a fait Montaigne. Mais, selon Nicot, *levres* et *balieures* sont termes synonymes : et pour moi, je crois que par *balieure* Montaigne entend ici la *lèvre d'en bas*, qui, percée de gros cercles enrichis de pierreries, tombe sur le menton, et découvre les dents jusques au dessous des racines.

oreilles

oreilles sont les plus belles, et les estendent aulant qu'ils peuvent par artifice. Et un homme d'aujourd'huy dict avoir veu en une nation orientale, ce soing de les agrandir, en tel crédit, et de les charger de poissants joyaux, qu'à tous coups il passoit son bras vestu, au travers d'un trou d'oreille. Il est ailleurs des nations, qui noircissent les dents avec grand soing, et ont à mespris de les voir blanches : ailleurs ils les teignent de couleur rouge. Non seulement en Basque les femmes se trouvent plus belles la teste rase, mais assez ailleurs : et qui plus est, en certaines contrées glaciales, (105) comme dict Pline. Les Mexicanes comptent entre les beautez, la petitesse du front ; et où elles se font le poil par tout le reste du corps, elles le

(105) *Hist. Nat.* L. VI, c. 13.

38 ESSAIS DE MONTAIGNE,

nourrissent au front, et peuplent par art : et ont en si grande recommandation la grandeur des tetins, qu'elles affectent de pouvoir donner la mam-melle à leurs enfants par dessus l'es-paule. Nous formerions ainsy la laideur. Les Italiens la façonnent grosse et mas-sive : les Espagnols vuidée et estrillée : et entre nous, l'un la faict blanche, l'austre brune : l'un molle et délicate, l'austre forte et vigoureuse : qui y demande de la mignardise et de la douceur, qui de la fierté et majesté. Tout ainsy que la preference en beauté, que Platon attribué (106) à la figure spherique, les epicuriens la donnent à

(106) Dans son Timée, p. 94. D. — *Formâ rotundâ ullam negat esse pulcriorem Plato. Cic. de Nat. Deor. L. I, c. 10.*

(107) *At mihi, dit Velleius l'Epicurien, vel cylindri, vel quadrati, vel pyramidis (forma) videtur esse formosior. Id. ibid.*

la pyramydale plustost , ou carrée : et ne peuvent avaller un Dieu en forme de boule.

Mais , quoy qu'il en soit , nature ne nous a non plus privilegiez en cela qu'au demeurant , sur les loix communes. Et si nous nous jugeons bien , nous trouverons que s'il est quelques animaux moins favorisez en cela que nous , il y en a d'autres , et en grand nombre , qui le sont plus [c] *A multis animalibus decore vincimur* : voire des terrestres nos compatriotes. Car quant aux marins , laissant la figure qui ne peust tomber en proportion , tant elle est autre : en couleur , netteté , polisseure , disposition , nous leur cedons assez : et non moins , en toutes qualitez aux aërées. Et cette pre-

(c) Plusieurs animaux nous surpassent en beauté. *Senec. Epist. 124. sub finem.*

40 ESSAIS DE MONTAIGNE,

rogative que les poètes font valoir de
nostre stature droicte, regardant vers
le ciel son origine,

(d) *Pronaque cùm spectent animalia cœtera
terram,*

*Os homini sublime dedit, cœlumque videre
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus :*

elle est vraiment poétique : car il
y a plusieurs bestiolles qui ont la
veuë renversée tout à faict vers le
ciel : et l'encoleure des chameaux et
des austruches, je la trouve encores
plus relevée et droicte que la nostre.
Quels animaux n'ont la face au hault,
et ne l'ont devant, et ne regardent vis à

(d) Et au lieu que les autres animaux
regardent en bas vers la terre, Dieu a placé
la tête de l'homme en haut, pour qu'il eut
les yeux levés vers le ciel, et disposés à
contempler les astres. Ovid. *Metamorph.* L. I.
Fab. 2, vs. 51, etc.

vis comme nous : et ne descouvrent en leur juste posture austain du ciel et de la terre que l'homme ? Et quelles qualitez de nostre corporelle constitution (108) en Platon et en Cicero, ne peuvent servir à mille sortes de bestes ? (109) Celles qui nous retirent le plus, ce sont les plus laides, et les plus abjectes de toute la bande : car pour l'apparence extérieure et forme du visage, ce sont les magots :

(108) Décrites par Platon et par Cicéron : par le premier, dans son *Timée*, et par le dernier, dans son *Traité de la Nature des Dieux*, L. II, c. 54, etc. Ce qu'on peut encore mieux voir dans quelques *Traités* de nos Anatomistes modernes, où l'on a pris à tâche de comparer le corps de l'homme avec celui de différens animaux.

(109) Les bêtes qui nous ressemblent le plus, etc.

(c) *Simia quàm similis, turpissima bestia, nobis !*

pour le dedans et parties vitales, c'est le pourceau.

Certes quand j'imagine l'homme tout nud (ouy en ce sexe qui semble avoir plus de part à la beauté) ses tares, sa subjection naturelle, et ses imperfections, je trouve que nous avons eu plus de raison que nul austre animal, de nous couvrir. Nous avons esté excusables d'emprunter ceux que nature avoit favorisez en cela plus que nous, pour nous parer de leur beauté, et nous cacher sous leur despoüille, de

(c) Tout difforme qu'il est, le singe nous ressemble.

Ennius apud Cic. *de Nat. Deor.* L. I, c. 35.

J'ai pris ce vers du dernier Traducteur français de la *Nature des Dieux*, M. l'abbé d'Olivet, le seul qui mérite, et qui, je crois, méritera jamais d'être lu.

laine , plume , poil , soye. Remarquons au demeurant , que nous sommes le seul animal , duquel le deffaut offense nos propres compaignons , et seuls qui avons à nous desrober en nos actions naturelles , de nostre espece. Vrayment c'est aussy un effect digne de considération , que les maistres du mestier ordonnent pour remede aux passions amoureuses , l'entiere veuë et libre du corps qu'on recherche : et que pour refroidir l'amitié , il ne faille que voir librement ce qu'on ayme.

(f) *Ille quodd obscœnas in aperto corpore partes*

Viderat , in cursu qui fuit , hæsit amor.

Et encores que cette recepte puisse à l'aventure partir d'une humeur un

(f) Tel pour pour avoir vu à decouvert les parties secrettes de ce qu'il aimoit , s'est trouvé tout d'un coup délivré de sa passion. *Ovid.* de Remed. Amor. L. II , vs. 33 , 34.

44 ESSAIS DE MONTAIGNE,

peu délicate et refroidie : si est-ce un merveilleux signe de nostre (110) defaillance , que l'usage et la cognoissance nous desgouste les uns des austres. Ce n'est pas tant pudeur , qu'art et prudence , qui rend nos dames si circonspectes , à nous refuser l'entrée de leurs cabinets , avant qu'elles soient peintes et parées pour la monstre publique :

(g) *Nec veneres nostras hoc fallit, quò magis
ipsæ
Omnia summopere hos vitæ post scenia ce-
lant,
Quos retinere volunt adsrictoque esse in
amore.*

(110) Impefection.

(g) Aussi nos dames , qui n'ignorent pas cela , ont - elles grand soin de cacher tout l'artifice de leur parure à un amant qu'elles veulent retenir dans leurs filets. *Lucret. L. IV, vs. 1178, ect.*

Là où en plusieurs animaux, il n'est rien d'eux que nous n'aymions, et qui ne plaise à nos sens : de façon que de leurs excréments mesmes et de leur descharge , nous tirons non seulement de la friandise au manger , mais nos plus riches ornements et parfums.

Au demeurant la part mesme que nous faisons aux animaux, des faveurs de nature, par nostre confession, elle leur est bien avantageuse. Nous nous attribuons des biens imaginaires et fantastiques, des biens futurs et absents, desquels l'humaine capacité * ne se peut d'elle-mesme répondre : ou des biens que nous nous attribuons faususement, par la licence de nostre opinion, comme la raison, la science et l'honneur : et à eux, nous laissons en partage des biens essentiels, maniables et palpables,

* Ne se peut assufer par elle-même.

46 ESSAIS DE MONTAIGNE,

la paix, le repos, la securité, l'innocence et la santé : la santé, dis-je, le plus beau et le plus riche présent, que nature nous sache faire. De façon que la philosophie, (111) voire la stoïque, ose bien dire qu'Heraclitus et Pherecydes, s'ils eussent peu eschanger leur sagesse avecques la santé, et se delivrer par ce marché, l'un de l'hydropisie, l'austre de la maladie pediculaire qui le pressoit, ils eussent bien faict. Par où ils donnent encores plus grand prix à la sagesse, la comparant et contrepoisant à la santé, qu'ils ne font en cette autre proposition, qui est aussy des leurs.

Ils disent, (112) que si Circé eust

(111) Plutarque, dans son *Traité des communes conceptions contre les Stoïques*, ch. 8. de la *Traduction d'Amyot*.

112. *Id. ibid.*

présenté à Ulysse deux breuvages , l'un pour faire devenir un homme de fol sage , l'austre de sage fol , qu'Ulysse eust deu plustost accepter celui de la folie , que de consentir que Circé eust changé sa figure humaine en celle d'une beste : Et disent que la sagesse mesme eust parlé à luy en cette maniere : Quitte – moy , laisse – moi là plustost que de me loger soubz la figure et corps d'un asne. Comment ? cette grande et divine sapience , les philosophes la quittent donc , pour ce voile corporel et terrestre ? Ce n'est donc plus par la raison , et par l'ame , que nous excellons sur les bestes : c'est par nostre beauté , nostre beau teint , et nostre belle disposition des membres , pour laquelle il nous faust mettre nostre intelligence , nostre prudence , et tout le reste , à l'abandon. Or j'accepte cette naïve et franche confession. Certes ils

48 ESSAIS DE MONTAIGNE,

ont cogneu que ces parties-là, dequoy nous faisons tant de feste, ce n'est que vaine fantaisie. Quand les bestes auroyent donc toute la vertu, la science, la sagesse et suffisance stoïque, ce seroyent tousiours des bestes : ny ne seroyent comparables à un homme miserable, meschant et insensé. Car enfin tout ce qui n'est comme nous sommes, n'est rien qui vaille : et Dieu, pour se faire valoir, il faust qu'il y retire, comme nous dirons tantost. Par où il appert que ce n'est (113) par vray discours, mais par une fierté folle et opiniastreté, que nous nous preferons aux austres animaux, et nous sequestrons de leur condition et société.

Mais pour revenir à mon propos, nous avons pour nostre part, l'inconstance, l'irrésolution, l'incertitude,

(113) Par des raisons solides.

le deuil , la superstition , la sollicitude des choses à venir , voire après nostre vie , l'ambition , l'avarice , la jalousie , l'envie , les appetits desreiglez , forcenez et indomptables , la guerre , le mensonge , la desloyauté , la detraction , et la curiosité. Certes nous avons estrangièrement * surpayé ce beau discours , dequoy nous nous glorifions , et cette capacité de juger et cognoistre , si nous l'avons achetée au prix de ce nombre infiny de passions , ausquelles nous sommes incessamment en prinse. S'il ne nous plaist de faire encores valoir , comme faict bien Socrates , cette notable prerogative sur les bestes , que où nature leur a prescript certaines saisons et limites à la volupté

* *Exalté cette belle raison. — Surpayer une chose , c'est la payer au-delà de son juste prix.*

50 ESSAIS DE MONTAIGNE,
venerienne, (114) elle nous en a lasché
la bride à toutes heures et occasions. (h)

(114) Xenophon. L. I, c. 4, §. 12.

(h) Comme il vaut mieux ne point donner de vin aux malades, parce que le plus souvent il leur est nuisible, et qu'il leur fait rarement du bien, que de les exposer à, un danger visible sous l'espoir d'un bien incertain; ainsi je ne sais s'il ne vaudroit pas mieux que cette activité, cette vivacité, cette subtilité d'esprit, que nous appelons raison, n'eût point été donnée à l'homme, que de lui être donnée si libéralement; ces qualités se trouvent funestes à beaucoup de gens, et salutaires à fort peu. Cic. de Nat. Deor. L. III, c. 27. Edit. Gronov. M. Walker, dont le nom se trouve souvent dans les remarques de M. le Président Bouhier sur le Traité de la Nat. des Dieux, traduit en français par M. l'abbé d'Olivet, vient de m'apprendre que, selon les meilleurs manuscrits, il faut lire ici, *quoniam pestifera sit multis (ratio) admodum paucis salutaris*. Cela étant, après si libéralement, il faudroit mettre, puis-

Ut vinum ægrotis , quia prodest raro , nocet sæpissimè ; melius est non adhibere omnino , quàm , spe dubiæ salutis , in apertam perniciem incurrere : Sic , haud scio , an melius fuerit humano generi motum istum celerem , cogitationis acumen , solertiam , quam rationem vocamus , quoniam pestifera sint multis , admodum paucis salutaria , non dari omnino , quàm tam munificè et tam largè dari.

De quel fruit pouvons-nous estimer avoir esté à Varro et Aristote , cette intelligence de tant de choses ? Les a-t-elle exemptez des incommoditez humaines ? Ont-ils esté deschargez des accidents qui pressent un crocheteur ? Ont-ils tiré de la logique quelque

qu'elle se trouve funeste à beaucoup de gens , et salutaire à peu. Mais laquelle de ces deux leçons qu'on suive , le sens est toujours le même.

consolation à la goutte ? Pour avoir sceu comme cette humeur se loge aux jointures, l'en ont-ils moins sentie ? Sont-ils entrez en composition de la mort, pour sçavoir qu'auscunes nations s'en resioüissent : et du cocuage, pour sçavoir les femmes estre communes en quelque region ? Au rebours, ayants tenu le premier rang en sçavoir, l'un entre les Romain's, l'austre entre les Grecs, et en la saison où la science fleurissoit le plus, nous n'avons pas pœurant appris qu'ils ayent eu aucune particuliere excellence en leur vie : voire le Grec a assez à faire à se descharger d'auscunes taches notables en la sienne. A-on trouvé que la volupté et la santé soyent plus savoureuses à celui qui sçait l'astrologie et la grammaire ?

(i) *Illiterati nùm minùs nervi rigent ?*

(i) Pour être ignorant et sans lettres, en

et la honte et pauvreté moins importunes ?

(k) *Scilicet et morbis et debilitate carebis ,
Et luctum et curam effugies, et tempora vitæ
Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur.*

J'ay veu en mon temps cent artisans,
cent laboureurs, plus sages et plus heu-

est-on moins propre au jeu d'amour ? *Horat.*
Epod. Lib. Od. VII. vs. 17. 17. Bien loin de-
là, si nous en croyons *Lafontaine*, ce co-
piste fidelle et délicat de la simple na-
ture :

——— *Un empereur auguste*
A les vertus propres pour commander,
Un avocat sait les points décider ;
Au jeu d'amour un muletier fait rage.

(k) C'est vraiment bien par là que vous vous
préserverez de maladie, de foiblesse, d'afflic-
tion, d'inquiétude, et que vous jouirez d'une
plus longue et plus heureuse vie ! *Juvenal.*
Sat. XIV, vs. 156, etc.

54 ESSAIS DE MONTAIGNE,

reux que des recteurs de l'université : et lesquels j'aymeroïs mieux ressembler. La doctrine, ce m'est advis, tient rang entre les choses nécessaires à la vie, comme la gloire, la noblesse, la dignité, ou pour le plus, comme la richesse, et telles austres qualitez qui y servent voirement, mais de loing, et plus par fantasie que par nature. Il ne nous faust gueres non plus d'offices, de reigles et de loix de vivre en nostre communauté, qu'il en faust aux gruës et fourmis en la leur. Et néantmoins nous voyons qu'elles s'y conduisent très-ordonnement, sans erudition. Si l'homme estoit sage, il prendroit le vray prix de chasque chose, selon qu'elle seroit la plus utile et propre à sa vie. Qui nous comptera par nos actions et desportements, il s'en trouvera plus grand nombre d'excellents entre les ignorants, qu'entre les sçavants : je dy en toute

sorte de vertu. La vieille Rome me semble en avoir bien porté de plus grande valeur, et pour la paix, et pour la guerre, que cette Rome sçavante qui se ruyna soy-mesme. Quand le demeurant seroit tout pareil, au moins la preud'hommie et l'innocence demeureroient du costé de l'ancienne : car elle loge singulierement bien avec la simplicité. Mais je laisse ce discours, qui me tireroit plus loing que je ne voudrois suyvre. J'en diray seulement encorés cela, que c'est la seule humilité et submission qui peust effectuer un homme de bien. Il ne faust pas laisser au jugement de chascun la cognoissance de son devoir : il le luy faust prescrire, non pas le laisser choisir à son discours : austrement, selon l'imbécillité et variété infinie de nos raisons et opinions, nous nous forgerions enfin des devoirs qui nous mettroient à nous

56 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
manger les uns les austres, comme dict
Epicurus (115).

La première loy que Dieu donna
jamais à l'homme, ce fust une loy de
pure obéissance; ce fust un comman-
dement nud et simple, où l'homme
n'eust rien à cognoître et à causer;
d'austant que l'obeyr est le propre
office d'une âme raisonnable, recog-
noissant un céleste Supérieur et bien-

(115) Ou plutôt l'épicurien Colotes, comme
on peut voir dans le Traité que Plutarque a
écrit contre lui, ch. 27, de la Traduction
d'Amyot. A quoi l'on peut joindre ce que dit
un autre épicurien dans un long fragment,
rapporté par Porphyre, de *Abstinent*. L. I.
*Si tous les hommes pouvoient voir les choses
de la même manière, et se ressouvenir à
propos du parti le plus utile à prendre, ils
n'auroient aucun besoin de lois.* Ces deux
citations, dont la dernière sert à éclaircir et
à confirmer la première, m'ont été fournies
par M. Barbeyrac.

facteur. De l'obeyr et ceder naist toute austre vertu ; comme du * cuider, tout péché. Et au rebours : la premiere tentation qui vint à l'humaine Nature, de la part du Diable, sa premiere poison, s'insinua en nous, par les promesses qu'il nous feit de science et de cognoissance : [1] *Eritis sicut Dii scientes bonum et malum*. Et les (116) Sereines, pour piper Ulysse en Homere, et l'attirer en leurs dangereux et ruyneux laqs (117), lui offrent en don la Science.

* *De la présomption.*

(1) Vous serez comme des Dieux, sachant le bien et le mal. *Genese*, ch. 3, vs. 5.

(116) Ou *Sireines*, comme on parle aujourd'hui, et comme on a mis dans les dernières éditions. *Serene* ou *Sereine*, Nicot. *Le serin*, petit oisillon bien chantant, dit le même auteur, a été ainsi appelé à cause de son chant, du mot *Sereine* : communément on dict : Il chante comme une *Sereine*.

(117) *Odyss.* L. XII, vs. 188.

La peste de l'homme c'est l'opinion de savoir. Voilà pourquoi l'ignorance nous est tant recommandée par nostre Religion, comme piece propre à la créance et à l'obeïssance. (m) *Cavete, ne quis vos decipiat per philosophiam et inanes seductiones, secundum elementa mundi.*

En ceci y a-il une générale convenance entre tous les Philosophes de toutes sectes, que le souverain bien consiste en la tranquillité de l'âme et du corps : mais où la trouvons-nous ?

(n) *Ad summum sapiens una minor est Jove dives,*

(m) Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie, et par de vaines illusions, suivant les élémens du monde. *S. Paul*, aux Coloss. ch. ij, vs. 8.

(n) Le sage ne voit que Jupiter au-dessus de lui ; il est riche, libre, noble, beau, en un mot, le Roi des Rois : il jouit surtout

*Liber , honoratus , pulcher , Rex denique
Regum.*

Præcipue sanus, nisi cum pituita molesta est.

Il me semble à la vérité , que Nature , pour la consolation de nostre estat misérable et chétif , ne nous ayt donné en partage que la présomption. C'est ce que dit Epictete , (118) que l'homme n'a rien proprement sien , que l'usage de ses opinions : nous n'avons que du vent et de la fumée en partage. Les Dieux ont la santé en essence, dit la Philosophie , et la maladie en intelligence : l'homme , au-rebours , possède ses biens par fantasie , les maux en essence. Nous avons eu raison de faire valoir les forces de nostre imagination ;

d'une santé parfaite , hormis lorsqu'il est tourmenté de la pituite. *Horat. L. I. Epist. 1, vs. 106, etc.*

(118) *Epic. Enchirid. c. 11.*

car tous nos biens ne sont qu'en songe. Oyez braver ce pauvre et calamiteux animal. Il n'est rien, dict Cicero, si doux que l'occupation des lettres : de ces lettres, dis-je, par le moyen desquelles l'infinité des choses, l'immense grandeur de Nature, les cieux en ce monde mesme, et les terres, et les mers nous sont desouvertes : ce sont elles (119) qui nous ont appris la Religion, la modération, la grandeur de courage, et qui ont arraché notre âme des tenebres, pour lui faire veoir toutes choses

(119) *Philosophia omnium mater Artium — nos primum ad Deorum cultum, deinde ad jus hominum quod situm est in generis humani societate, tum ad modestiam, magnitudinemque animi erudit : eademque ab animo, tanquam ab oculis, caliginem dispulit, ut omnia supera, infera, prima, ultima, media, videremus. Cicero, Tusc. Quæst. L. I, c. 26.*

haultes,

haultes, basses, premieres, dernieres et moyennes : ce sont elles qui nous fournissent dequoy bien et heureusement vivre, et nous guident à passer nostre aage sans desplaisir et sans offense. Cettuy-cy ne semble-il pas parler de la condition de Dieu tout-vivant et Dieu tout-puissant ? Et quant à l'effect, mille femmelettes ont vescu au village une vie plus equable, plus douce et plus constante que ne fust la sienne.

(o) — *Deus ille fuit Deus, inclute Memmi,
Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ
Nunc appellatur Sapientia, quique per artem
Fluctibus à tantis vitam, tantisque tenebris,
In tam tranquillâ et tam clarâ luce locavit.*

(o) Illustre Memmius, celui-là fut un Dieu, oui un Dieu, qui le premier trouva cet art de vivre, auquel on donne présentement le nom de *sagesse*, et qui par cet art divin nous fit passer des agitations et des ténèbres d'une vie malheureuse, dans un état si tranquille et si lumineux. *Lucret. L. V, vs. 8, etc.*

D

Voylà des paroles très-magnifiques et belles : mais un bien léger accident meit l'entendement (120) de cettuy-cy en pire estat que celui du moindre berger, nonobstant ce Dieu précepteur et cette divine Sapience. De mesine impudence est cette promesse du Livre (121) de Democritus : Je m'en vais parler de toutes choses. Et ce sot tiltre qu'Aristote

(120) De Lucrece, qui dans les vers qui précèdent cette période, parle si magnifiquement d'Epicure et de sa doctrine : car un breuvage que lui donna sa femme ou sa maîtresse lui troubla si fort la raison, que la violence du mal ne lui laissa que quelques intervalles lucides qu'il employa à composer son livre ; et le porta enfin à se tuer lui-même. Eusebii Chronicon.

(121) *Qui ita sit ausus ordiri, Hæc loquor de universis, Nihil excipit de quo non profiteatur. Quid enim esse potest extra universa ?* Cic. Acad. Quæst. L. II, c. 23.

nous preste (122), de Dieux mortels ; et ce jugement de Chrysippus, (123) que Dion étoit aussi vertueux que Dieu. Et mon Seneca reconnoit , dict-il , que Dieu luy a donné le vivre , mais qu'il a de soy le bien vivre. Conformement à cet austre : [p] *In virtute verè gloriamur ; quod non contingeret , si id donum à Deo , non à nobis haberemus.*

(122) Apud Ciceronem , *de Finibus bon. et mal.* L. II , c. 13. *Cyrenaïci Philosophici non viderunt , ut ad cursum , equum ; ad arandum , bovem ; ad indagandum , canem : sic hominem ad duas res , ut ait Aristoteles , intelligendum , et agendum esse natum , quasi mortalem Deum.*

(123) Plutarque , *des communes conceptions des Stoïques* , ch. 30.

(p) C'est avec raison que nous nous glorifions de notre vertu ; ce qui ne seroit point , si nous la tenions de Dieu , et non pas de nous-mêmes. *Cic. de Nat. Deor.* L. III , c. 56.

Cecy est aussy de Seneca : (124) Que le sage a la fortitude pareille à Dieu ; mais en l'humaine foiblesse, par où il le surmonte. Il n'est rien si ordinaire que de rencontrer des traitcs de pareille temerité. Il n'y a auscun de nous qui s'offense tant de se veoir apparier à Dieu , comme il faict de se veoir déprimer au rang des austres animaux : tant nous sommes plus jaloux de nostre interest que de celuy de notre Créateur. Mais il faut mettre aux pieds cette sotte vanité, et secouer vivement et hardiment les fondemens ridicules sur quoy ces fausses opinions se bastissent. Tant qu'il pensera avoir quelque moyen et quelque force de soy, jamais l'homme

(124) Est aliquid quo sapiens antecedit Deum. Ille naturæ beneficio, non suo, sapiens est. Ecce res magna, habere imbecillitatem hominis, securitatem Dei. *Epist.* 53. sub finem.

ne recognoitra ce qu'il doibt à son maître : il fera tousiours de sès œufs poulles , comme on dict : il le faust mettre en chemise.

Voyons quelque notable exemple de l'effect de sa Philosophie. Possidonius estant pressé d'une si douloureuse maladie , qu'elle luy faisoit tordre les bras et grincer les dents , pensoit bien faire la figue à la douleur pour s'escrier contre elle : (125) Tu as beau faire , si ne diray-je pas que tu sois mal. Il sent mesmes passions que mon laquays , mais il se brave sur ce qu'il contient au moins sa langue sous les lois de sa secte : (q) *Re succumbere non oportebat , verbis*

(125) Nihil agis , dolor : quamvis sis molestus , numquam te esse confitebor malum. *Cic. Tusc. Quæst. L. II , c. 25.*

(q) Faisant le brave en paroles , il ne devoit pas succomber en effet. *Id. ibid. c. 13.*

66 ESSAIS DE MONTAIGNE,

gloriantem. Archesilas estant malade de la goutte, (126) Carneades qui le vint visiter, s'en retournoit tout fasché : il le rappella, et lui montrant ses pieds et sa poitrine : Il n'est rien venu de là icy, lui dict-il. Cettuy-cy a un peu meilleure grace : car il sent avoir du mal, et en voudroit estre depestré. Mais de ce mal pourtant son cœur n'en est pas abbattu et affoibly. L'autre se tient en sa roideur,

(126) Cicéron nous apprend que ce Carneade étoit grand ami d'Epicure, *Epiciuri perfamiliaris*; et par conséquent ce ne peut être celui qui fonda la NOUVELLE ACADEMIE : car Epicure étoit mort environ soixante ans avant que Carneade, fondateur de la Nouvelle Académie, fût né. *Is (Arcesilas) cum arderet podagræ doloribus, visitassetque hominem Carneades, Epicuri perfamiliaris, et tristis exiret : Mane, quæso, inquit, Carneade noster : Nihil illinc huc pervenit. Ostendit pedes et pectus. Cic. de Finibus bon. et mal. L. V, c. 31*

plus, ce crains-je, verbale, qu'essentielle. Et Dionysius Heracleotes, affligé d'une cuisson vehemente des yeux, (127) fust rangé à quitter ces résolutions stoïques. Mais quand la Science feroit par effect ce qu'ils disent, d'émousser et rabattre l'aigreur des infortunes qui nous suivent, que faict-elle, que ce que faict beaucoup plus purement l'ignorance et plus évidemment ? Le Philosophe Pyrrho (128) courant en mer le hasard

(127) *Id. ibid. Vobis Heracleotes ille Dionysius flagitiosè descivisse videtur à Stoicis, propter oculorum dolorem.* — Cicéron dit ailleurs, que ce philosophe ayant mal aux reins, crioit à pleine tête, que tout ce qu'il avoit jugé auparavant de la douleur étoit faux : *Cùm ex renibus laboraret, ipso in ejulatu clamitabat, falsa esse illa quæ antea de dolore ipse sensisset.* Tusc. Quæst. Lib. II, c. 25.

(128) *Diog. Laërce*, dans la Vie de Pyrrhon, L. IV. Segm. 69.

d'une grande tourmente, ne présentait à ceux qui estoient avec luy à imiter que la sécurité d'un pourceau qui voyageoit avecques eux, regardant cette tempeste sans effroy. La Philosophie au bout de ses préceptes, nous renvoye aux exemples d'un athlete et d'un mulletier : ausquels on void ordinairement beaucoup moins de ressentiment de mort, de douleurs et d'austres inconveniens, et plus de fermeté, que la science n'en fournit oncques à aucun, qui n'y fust nay et préparé de soy-même par habitude naturelle. Qui faict qu'on incise et taille les tendres membres d'un enfant et ceux d'un cheval plus aysement que les nostres, si ce n'est l'ignorance ? Combien en a rendu de malades la seule force de l'imagination ! Nous en voyons ordinairement se faire saigner, purger et medeciner, pour guerir des maux qu'ils ne sentent

qu'en leurs discours. Lors que les vrais maux nous faillent , la science nous preste les siens : Cette couleur et ce teint vous presagent quelque defluxion catherineuse : cette saison chaude vous menace d'une emotion fiévreuse : cette coupeure de la ligne vitale de vostre main gauche , vous advertit de quelque notable et voisine indisposition. Et enfin elle s'en adresse (129) tout detroussément à la santé mesme : Cette allegresse et vigueur de jeunesse , ne peust arrester en une assiette , il luy faut desrober du sang et de la force , de peur qu'elle ne se tourne contre vous-mesmes. Comparez la vie d'un homme asservy à telles imaginations , à celle d'un laboureur ,

(129) *Détroussément*, tout *détroussément*, c'est - à - dire , tout ouvertement , directement , etc. Cotgrave , dans son Dictionnaire français et anglais. Ce mot ne se trouve ni dans Nicot , ni dans Borel.

se laissant aller après son appetit naturel, mesurant les choses au seul sentiment présent, sans science et sans prognostique, qui n'a du mal que lors qu'il l'a : où l'austre a souvent la pierre en en l'âme avant qu'il l'ayt aux reins : comme s'il n'estoit point assez à temps pour souffrir le mal lors qu'il y sera ; il l'anticipe par fantasie, et luy court au devant.

Ce que je dy de la Medecine se peust tirer par exemple généralement à toute Science : De là est venue cette ancienne opinion des Philosophes, qui logeoyent le souverain bien à la recognoissance de la foiblesse de nostre jugement. Mon ignorance me preste autant d'occasion d'esperance que de crainte : et n'ayant austre reigle de ma santé que celle des exemples d'austroi, et des evenements que je voy ailleurs en pareille occasion, j'en trouve de toutes sortes, et m'arreste

aux comparaisons qui me sont plus favorables. Je reçois la santé les bras ouverts, libre, pleine et entiere, et aiguise mon appetit à la jouir, d'austant plus qu'elle m'est à present moins ordinaire et plus rare : tant s'en faust que je trouble son repos et sa douceur par l'amertume d'une nouvelle et contrainte forme de vivre.

Les bestes nous monstrent assez combien l'agitation de nostre esprit nous apporte de maladies. Ce qu'on nous dict de ceux du Bresil, qu'ils ne mouroyent que de vieillesse ; on l'attribuë à la serenité et tranquillité de leur air ; je l'attribuë plutôt à la tranquillité et serenité de leur âme, deschargée de toute passion, pensée et occupation tenduë ou desplaisante : comme gens qui passoyent leur vie en une admirable simplicité et ignorance, sans lettres, sans loi, sans Roi, sans religion quelconque,

Et d'où vient ce qu'on trouve par expérience, que les plus grossiers et plus lourds sont plus fermes et plus desirables aux executions amoureuses ? et que l'amour d'un muletier se rend souvent plus acceptable que celle d'un gallant homme ? sinon qu'en cettuy-cy l'agitation de l'âme trouble sa force corporelle, la rompt et lasse : comme elle lasse aussy et trouble ordinairement soy-mesme. Qui la desment, qui la jette plus coustumierement à la manie, que sa promptitude, sa pointe, son agilité, et enfin sa force propre ? De quoy se faict la plus subtile folie que de la plus subtile sagesse ? Comme des grandes amitiés naissent les grandes inimitiez, des santez vigoureuses les mortelles maladies : ainsy des rares et vives agitations de nos âmes, les plus excellentes manies, et plus detraquées : il n'y a qu'un demy tour de cheville à
passer

passer de l'un à l'austre. Aux actions des hommes insensez, nous voyons combien proprement (130) la folie s'advient avec les plus vigoureuses operations de nostre ame. Qui ne sçait combien est imperceptible le voisinage d'entre la folie avec les gaillardes elevations d'un esprit libre, et les effects d'une vertu supresme extraordinaire? Platon dict les melancholiques plus disciplinables et excellents : aussy n'en est-il point qui ayent tant de propension à la folie.

Infinis esprits se trouvent ruinez par leur propre force et soupplesse. Quel sault vient de prendre de sa propre agitation et allegresse, (131) l'un des plus

(130) *S'ajuste ou convient*, comme on a mis dans les dernières éditions.

(131) Le fameux *Torquato Tasso*, auteur de la *Jérusalem délivrée*. Je ne sais point quel le dernier traducteur anglais des *Essais* de Montaigne a mis ici Arioste à la place.

Tome VIII.

E

74 ESSAIS DE MONTAIGNE, •
judicieux, ingénieux, et plus formez
à l'air de cette antique et pure poésie,
qu'austre Poète Italien aye de jamais
esté? N'a-t-il pas de quoy sçavoir
gré à cette sienne vivacité meurtrière?
à cette clarté qui l'a aveuglé? à cette
exacte et tendue apprehension de la
raison, qui l'a mis sans raison? à la
curieuse et laborieuse quête des Scien-
ces, qui l'a conduit à la bestise? à
cette rare aptitude aux exercices de
l'âme, qui l'a rendu sans exercice et
sans âme? J'eus plus de despit encores

du Tasse. Montaigne nous dit qu'il vit à
Ferrare cet illustre poète italien, ce qu'il ne
pouvoit pas dire de l'Arioste qui, né en 1447,
avoit cinquante-neuf ans lorsque Montaigne
vint au monde, si tant est qu'Arioste ait
vécu jusqu'en 1533. — Ce fut justement au
commencement de 1533 que mourut l'Arioste,
comme dit l'auteur de sa vie, *S. Giovan Bat-
tista Pigna.*

que de compassion, de le veoir à Ferrare en si piteux estat, survivant à soy-mesmes, mescognoissant et soy et ses ouvrages; sans son sceu, et toutesfois à sa veuë, on a mis en lumiere incorrigez et informes.

Voulez-vous un homme sain? le voulez-vous reiglé, et en ferme et seure posture? affublez-le de tenebres, d'oisiveté et de pesanteur. Il nous faust abestir pour nous * assagir; et nous esbloïr pour nous guider. Et si on me dict que la commodité d'avoir l'appetit froid et mousse aux douleurs et aux maux, tire après soy cette incommodité, de nous rendre aussy par conséquent moins aigus et friants à la jouis-

* *Assagir*, rendre sage. — Du temps de Nicot, *assagir* étoit un fort bon mot. Il nous est très-nécessaire aujourd'hui: mais il commence, dit-on, à vieillir. J'en suis fâché.

sauce des biens et des plaisirs ; cela est
vray : mais la misere de nostre condi-
tion porte , que nous n'avons tant à
jouyr qu'à fuyr , et que l'extresme
volupté ne nous touche pas comme une
legiere douleur : (r) *Segnius homines
bona quàm mala sentiunt.* Nous ne
sentons point l'entiere santé, comme la
moindre des maladies.

(s)

Pungit

*In cute vix summa violatum plagula corpus,
Quando valere nihil quemquam movet. Hoc
juvat unum ,*

*Quod ne non torquet latus aut pes : cetera
quisquam*

*Vix queat aut sanum sese aut sentire va-
lentem.*

(r) Les hommes sont moins sensibles au
plaisir qu'à la douleur. *Tit. Liv. L. XXX ,
c. 21.*

(s) Sensibles à la moindre piquure, qui ne
fait qu'effleurer la peau, nous ne sommes

Nostre bien estre , ce n'est que la privation d'être mal. Voilà pourquoi * la secte de Philosophie , qui a le plus faict valoir la volupté , encores l'a-elle rangée à la seule indolence. Le n'avoir point de mal , c'est le plus avoir de bien que l'homme puisse espérer : comme disoit Ennius ,

point touchés du plaisir de la santé. L'homme ne met en ligne de compte que l'avantage de n'être point attaqué de la pleurésie ou de la goutte : mais à peine sent-il qu'il est sain et plein de vigueur. *Stephani Bretiani Poemata* , au revers de la page 115, lign. 11, 12, etc. Dans toutes les éditions où l'on a prétendu marquer les sources des passages cités par Montaigne , on a donné ces vers latins à Ennius , lesquels sont pris d'une Satire latine , composée par Etienne de la Boétie , dont on peut voir le commencement ci-dessus , tome II , L. I , ch. xxviii , p. 166 , note 15.

* La Secte épicurienne.

(132) *Nimium boni est, cui nihil est mali.*

Car ce mesme chatouillement et aiguissement, qui se rencontre en certains plaisirs, et semble nous enlever au dessus de la santé simple et de l'indolence; cette volupté active, mouvante, je ne sçay comment cuisante et mordante, celle-là mesme ne vise qu'à l'indolence comme à son but. L'appetit qui nous ravit à l'accointance des femmes, il ne cherche qu'à chasser la peine que nous apporte le desir ardent et furieux, et ne demande qu'à l'assouvir, et se loger en repos, et en l'exemption de cette fiebvre. Ainsy des austres. Je dy donc, que si la simplesse nous achemine à n'avoir point de mal, elle nous achemine à un très-heureux estat selon nostre condition.

(132) *Ennius apud Cic. de Finibus bon. et mal. Lib. II, c. 12.* Montaigne explique ce vers latin avant de le citer.

Si ne la faust-il point imaginer si plombée, qu'elle soit du tout sans sentiment. Car Crantor avoit bien raison (133) de combattre l'indolence d'Epicurus, si on la bastissoit si profonde que l'abord mesme, et la naissance des maux en fust à dire : Je ne louë point cette indolence qui n'est ny possible ny desirable. Je suis content de n'estre pas malade : mais si je le suis, je veux savoir que je le suis ; et si on me cauterise ou incise, je le veux sentir. De vray, qui desracineroit la cognoissance du mal, il extirperoit quant et quant la cognoissance de la volupté, et enfin

(133) Nec absurde Crantor — *Minimè*, inquit, *assentior iis qui istam nescio quam indolentiam magnopere laudant : quæ nec potest ulla esse, nec debet. Ne cogratus sim*, inquit, *sed si fuerim, sensus adsit, sive secetur quid, sive avellatur à corpore.* Cic. Tusc. Quæst. L. III, c. 6.

80 ESSAIS DE MONTAIGNE,
aneantiroit l'homme. (t) *Istud nihil
dolore , non sine magnâ mercede con-
tingit immanitatis in animo , stuporis
in corpore.* Le mal est à l'homme bien
à son tour. Ny la douleur ne luy est
tousiours à fuyr , ni la volupté tou-
siours à suivre.

C'est un très-grand avantage pour
l'honneur de l'ignorance, que la Science
mesme nous rejette entreses bras, quand
elle se trouve empeschée à nous roidir
contre la pesanteur des maux : elle est
contrainte de venir à cette composition,
de nous lascher la bride , et donner
congé de nous sauver en son giron , et
nous mettre sous sa faveur à l'abri des
coups et injures de la fortune. Car que
veut - elle dire austre chose, quand

(t) Cette indolence ne se peut acquérir qu'il
n'en coûte cher à l'esprit et au corps, que le
premier n'en devienne féroce, et le dernier
stupide. *Id. ibid.*

elle nous presche de retirer nostre pensée des maux qui nous tiennent , et l'entretenir des voluptez perduës ; et de nous servir pour consolation des maux présents , de la souvenance des biens passez ; et d'appeller à nostre secours un contentement esvanouy , pour l'opposer à ce qui nous presse : (u) *Levationes ægritudinum in avocatione à cogitandâ molestiâ , et revocatione ad contemplandas voluptates ponit ;* si ce n'est qu'où la force luy manque , elle veut user de ruse , et donner un tour de souplesse et de jambe , où la vigueur du corps et des bras vient à luy faillir. Car non seulement à un Philosophe , mais

(u) Posant pour maxime , que le moyen d'alléger un mal présent , c'est de détourner son esprit des choses incommodes , et de l'appliquer à la contemplation de celles qui sont agréables. *Id. ibid. c. 15.*

simplement à un homme rassis, quand il sent par effect l'altération cuisante d'une fiebvre chaude, quelle monnoye est-ce, de le payer de la souvenance de la douceur du vin grec? Ce seroit plutôt lui empirer son marché,

(x) Che ricordarsi il ben doppia la noia.

De mesme condition est cet austre conseil, que la Philosophie donne, (154) de maintenir en la mémoire seulement le bonheur passé, et d'en effacer les desplaisirs que nous avons soufferts, comme si nous avions en nostre pouvoir

(x) Le souvenir du bien causant un double ennui.

(154) *Revocatio illa quam affert, cum à contuendis nos malis avocat, nulla est. Non est enim in nostra potestate, fodicantibus iis rebus quas malas esse opinemur, dissimulatio, vel oblivio. Cic. Tusc. Quæst. L. III, c. 16.*

la Science de l'oubli : et conseil duquel nous valons moins encorés un coup.

(y) *Suavis est laborum præteritorum memoria.*

Comment ? la philosophie qui me doit mettre les armes à la main, pour combattre la fortune ; qui me doit roidir le courage pour fouler aux pieds toutes les adversités humaines, vient-elle à cette mollesse, de me faire canniller par ces destours couards et ridicules ? Car la memoire nous represente, non pas ce que nous choisissons, mais ce qui luy plaist. Voire, il n'est rien qui imprime si vivement quelque chose en notre souvenance, que le desir de l'oublier. C'est une bonne maniere de

(y) Des maux passés le souvenir est doux.
Eurip. apud Cic. de Finibus bon. et mal.
 L. II, c. 32.

84 ESSAIS DE MONTAIGNE,

donner en garde, et d'empreindre en
notre ame quelque chose, que de la
solliciter de la perdre. Et cela est faux,
(z) *Est situm in nobis, ut et adversa
quasi perpertud oblivione obruamus,
et secunda jucundè et suaviter me-
minerimus.* Et cecy est vray, (a) *Me-
mini etiam quæ nolo : oblivisci non
possum quæ volo.* Et de qui est * ce

(z) Il est en notre puissance d'ensevelir nos
malheurs dans un éternel oubli, et de rap-
peller dans notre esprit un doux et agréable
souvenir de nos bons succès. *Cic. de Finib.
bon. et mal. L. II, c. 32.*

(a) Je me souviens des choses mêmes que
je voudrois oublier, et je ne puis oublier
celles dont je voudrois perdre le souvenir.
Id. ibid.

* Ce conseil d'ensevelir nos malheurs dans
un éternel oubli ? De celui qui se *unus*, etc.
C'est-à-dire, d'*Epicure*, le seul homme qui
ait osé, etc.

conseil ? De celui (b) *qui se unus sapientem profiteri sit ausus :*

Qui genus humanum ingenio superavit , et omnes

Præstinxit stellas , exortus uti ætherius sol.

De vuidér et desmunir la mémoire , est-ce pas le vray et propre chemin à l'ignorance ?

(c) *Iners malorum remedium ignorantia est.*

Nous voyons plusieurs pareils préceptes , par lesquels on nous permet d'emprunter du vulgaire des apparences

(b) D'*Epicure* , le seul homme qui ait osé se dire sage. *Cic. de Finib. bon et mal.* L. II , c. 3. Lequel , selon *Lucrèce* (L. III , vs. 1056.) supérieur en génie à tous les hommes , les a tous effacés , comme le soleil dont l'éclat naissant fait disparaître toutes les étoiles.

(c) Et l'ignorance n'est à nos maux qu'un très-foible remède. *Senec. Œdip. Act. III , vs. 7.*

frivoles, où la raison vive et forte ne peust assez : pourveu qu'elles nous servent de contentement et de consolation. Où ils ne peuvent guerir la playe, ils sont contents de l'endormir et pallier. Je croy qu'ils ne me nieront pas cecy, que s'ils pouvoyent adjouster de l'ordre, et de la constance, en un estat de vie, qui se maintinst en plaisir et en tranquillité par quelque foiblesse et maladie de jugement, qu'ils ne l'acceptassent :

(d) ——— *Potare, et spargere flores*
Incipiam, patiarque vel inconsultus haberi.

Il se trouveroit plusieurs philosophes de l'advis de Lycas : cettuy-cy ayant au demeurant ses mœurs bien reiglées,

(d) Et ne dissent avec *Horace* : Au hasard de passer pour fou, je vais boire d'autant, et me couronner de fleurs. L. 1. Epist. 5, vs. 14, 15.

vivant doucement et paisiblement en sa famille, ne manquant à nul office de son devoir envers les siens et estrangers, se preservant très-bien des choses nuisibles, s'estoit par quelque alteration de sens imprimé'en la cervelle une resverie : c'est qu'il pensoit estre perpetuellement aux theastres à y veoir des passe-temps, des spectacles, et des plus belles comedies du monde. Guery qu'il fust par les medecins, de cette humeur peccante, à peine qu'il ne les mist en procès pour le restablir en la douceur de ses imaginations :

(e) , *Pol me occidistis, amici,
Non servastis, ait, cui sic extorta voluptas,
Et demptus per vim mentis gratissimus error.*

(e) Ah ! mes amis, leur dit-il, qu'avez-vous fait ? Loin de me guérir, vous m'avez ôté la vie ; en me privant d'un si doux plaisir, en m'arrachant de l'ame cette aimable erreur

D'une pareille resverie à celle de Thrasylaus, fils de Pythodorus, (135) qui se faisoit accroire que tous les navires qui relaschoient du port de Pyrée, et y abordoyent, ne travailloyent que pour son service : se resioüissant de la bonne fortune de leur navigation, les recueillant avec joye. (136) Son frere Crito l'ayant faict remettre en son meilleur sens, il regrettoit cette sorte de condition, en laquelle il avoit vescu en liesse et deschargé de tout desplaisir. C'est ce que dit un ancien vers grec : Qu'il y a beaucoup de

dont j'étois enchanté. *Horat. L. II, Epist. ij, vs. 138, etc.*

(135) Toute cette histoire est prise d'Athénée, L. XII, à la fin. Elle est aussi dans Elien, *Var. Hist. L. IV, c. 25*, où l'on trouve *Thrasyllus* au lieu de *Thrasylaus*.

(136) *Athenæus, ibid.*

commodité à n'estre pas si advisé; (137)
Et l'Ecclesiaste: (138) En beaucoup de
sagesse, beaucoup de desplaisir; et,
Qui acquiert science, s'acquiert du tra-
vail et tourment.

Cela mesme, à quoy la philosophie
consent en general, cette derniere re-
cepte qu'elle ordonne à toute sorte de
necessitez, qui est de mettre fin à
la vie, que nous ne pouvons sup-
porter: (f) *Placet? pare: Non pla-*

(137) Sophocle in *Ajace Mastigophoró*,
vs. 554.

(138) Ch. 1, vs. 88.

(f) Ces premiers mots: *Placet? pare. Non
placet? Quæcumque vis, exi*, semblent avoir
été imités par Montaigne de ceux-ci de Sé-
neque: *Placet? vive. Non placet? licet eo
reverti unde venisti*. Epist. 70. Pour le reste,
{ *Pungit dolor? etc.* il est de Cicéron, *Tusc.*
Quæst. L. II, c. 14. Voici maintenant la tra-
duction des deux passages: La vie te plaît-

cet ? quacumque vis , exi. — Pungit dolor ? vel fodiat sanè : si nudus es , da jugulum : sin tectus armis Vulcaniis , id est fortitudine , resiste : et ce mot des grècs convives qu'ils y appliquent , (g) Aut bibat , aut abeat : qui sonne plus sortablement (139) en

elle ? accommode-toi de la vie. Ne te plaît-elle point ? sors-en par où tu voudras. — La douleur te pique-t-elle , ou te perce-t-elle vivement ? Si tu es nu et désarmé , tends le gosier ; et si tu es couvert des armes de Vulcain , c'est-à-dire , muni d'un noble courage , résiste.

(g) Qu'il boive ou s'en aille. Cette application est de Cicéron , dont voici les propres termes : *Mihi quidem in vitâ servandâ videtur illa lex , quæ in Græcorum conviviis obtinetur* , Aut bibat , inquit , aut abeat. *Tusc. Quæst. L. V , c. 41.* Quelques critiques lisent *obtinere* au lieu d'*obtinetur* , que vous trouverez dans l'édition des *Tusculanes* , publiée à Cambridge , par M. Davies.

(139) Cette réflexion sur la prononciation

la langue d'un gascon, qu'en celle de Cicéron, qui change volontiers en V le B :

(h) *Vivere si rectè nescis, decede peritis.
Lusisti satis, edisti satis, atque bibisti:
Tempus abire tibi est, ne potum largius æquo
Rideat, et pulset lasseiva decentius ætas.*

(140) qu'est — ce austre chose qu'une

gasconne qui change volontiers le B en V, ne doit tomber que sur le mot *bibat* : autrement elle ne seroit pas fort à propos ici, à cause du mot *abeat*, dont le B changé en V gâteroit le sens que Montaigne veut donner après Cicéron, à cette espèce de proverbe, *aut bibat, aut abeat*.

(h) Si tu ne sais pas vivre, quitte la place à ceux qui le savent. Les jeux et la bonne chère ne sont plus de saison pour toi. Il est temps que tu te retires, de peur que, si tu venois à trop boire, la jeunesse folâtre et pétulante ne se jouât de toi, et ne te maltraitât. *Horat. L. II. Epist. 2, vs. 213, ect.*

(140) Comme la période est longue, et le

confession de son impuissance ; et un renvoy , non seulement à l'ignorance , pour y estre à couvert , mais à la stupidité mesme , au non sentir , et au non estre ?

(i) *Democritum postquàm matura vetustas
Admonuit memorem , motus languescere
mentis ;*

Sponte suâ letho caput obvius obtulit ipse.

rapport de cet endroit à ce qui précède , assez éloigné , on a mis ici dans les dernières éditions : *Qu'est-ce , dis-je , que ce consentement de la philosophie , sinon une confession , etc.* Mais c'est insérer le commentaire dans le texte : dangereuse méthode que bien des critiques ont employée dans des livres beaucoup plus importans que les *Essais de Montaigne*.

(i) Dès que Démocrite apperçut par les avertissemens que lui donnoit la vieillesse , que les facultés de son esprit commençoient à s'affoiblir , il se livra volontairement à la mort. *Lucret. L. III , vs. 1052 , etc.* Editionis Michael Mettaire , Lond. an. 1713.

C'est ce que disoit Antisthenes, (141) qu'il falloit faire provision ou de sens pour entendre , ou de licol pour se pendre : Et ce que Chrysippus alleguoit sur ce propos , (142) du poëte Tyrteus ,

De la vertu , ou de mort approcher.

Et Cratès disoit, (143) que l'amour se guerissoit par la faim , sinon par le temps : et à qui ces deux moyens ne plairoient, par la hart. Ce Sextius, duquel Senèque et Plutarque parlent avec si grande recommandation, s'estant jeté , toutes choses laissées , à

(141) Plutarque , dans les *Contredits des Philosophes stoïques* , ch. 24 de la Traduction d'Amyot.

(142) *Id. ibid.*

(143) Diogene Laërce, dans la Vie de Cratès , L. 6. Segm. 86.

l'estude de la philosophie, (144) delibera de se precipiter en la mer, voyant le progrez de ses estudes trop tardif et trop long. Il couroit à la mort, au deffault de la science : voicy les mots de la loy, sur ce subject : Si d'aventure il survient quelque grand inconvenient qui ne se puisse remedier, le port est prochain; et se peust-on sauver à nage, hors du corps, comme hors d'un esquif qui faict eau : car c'est la crainte de mourir, non pas le desir de vivre, qui tient le fol attaché au corps.

Comme la vie se rend par la simplicité plus plaisante, elle s'en rend aussi plus innocente et meilleure,

(144) Plutarque, dans un Traité intitulé : *Comment on pourra apercevoir si on demande en l'exercice de la vertu*, ch. 5 de la Version d'Amyot.

comme je commençois tantost à dire. Les simples, dit S. Paul, et les ignorans, s'eslevent et se saisissent du ciel ; et nous , à tout nostre sçavoir , nous plongeons aux abismes infernaux. Je ne m'arreste ny à Valentian , ennemy déclaré de la science et des lettres , ny à Licinius , tous deux empereurs romains , qui les nommoient le venin et la peste de tout estat politique : ny à Mahumet , qui (comme j'ay entendu) interdit la science à ses hommes : mais l'exemple de ce grand Lycurgus et son autorité doit certes avoir grand poids , et la reverence de cette divine police Lacedemonienne , si grande , si admirable , et si long temps fleurissante en vertu et en bonheur , sans aucune institution ny exercice de lettres.

Ceux qui reviennent de ce monde nouveau qui a esté descouvert du temps

96 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
de nos peres , par les Espagnols , nous
peuvent tesmoigner combien ces na-
tions , sans magistrat , et sans loy ,
vivent plus legitimement et plus reigle-
ment que les nostres , où il y a plus
d'officiers et de loix , qu'il n'y a d'autres
hommes , et qu'il n'y a d'actions.

(k) Di cittatorio piene , et di libelli ,
D'essamine e di carte , di procure
Hanno le mani e il senno , e gran fastelli
Di chiose , di consìgli , e di letture ,
Per cui le facultà de poverelli
Non sono mai ne le città sicure :
Hanno dietro e dinanzi e d'ambi i lati ,
Notai , procuratori , et advocati.

(k) Ils ont le sein et les mains pleines
d'ajournemens , de requêtes , d'informations ,
de lettres et de procurations. Ils sont chargés
de sacs tout farcis de gloses , de consulta-
tions , de procédures , par lesquelles le pauvre
peuple n'est jamais en sûreté dans les villes ,
accompagné par devant , par derrière , et des
deux côtés , d'une foule de notaires , de pro-
C'estoit

C'estoit ce que disoit un senateur romain des derniers siecles, (145) que leurs predecesseurs avoyent l'haleine puante à l'ail, et l'estomach musqué de bonne conscience : et qu'au rebours ceux de son temps ne sentoient au

cureurs et d'avocats qui ne le quittent jamais. *Orlando furioso* di M. Lodovico Ariosto, cant. XIV, sanz. 84.

(145) C'est un passage de Varron qu'on trouve dans Nonius, au mot *Cepe*, p. 201. Ed. Mercer. Mais il n'y est point parlé de Sénateur romain. Voici les propres termes de Varron : *Avi et atavi nostri, quum allium ac cepe eorum verba olerent, tamen optimum animati erant.* Il n'y a rien non plus de ce qu'ajoute Montaigne : *Et qu'au rebours, etc.* quoiqu'il soit très-vraisemblable que c'est là précisément ce que Varron avoit dit ou voulu dire. Sylla, Pompée, César, Crassus, Auguste, habiles scélérats que Varron connoissoit fort bien, ne justifient que trop la conclusion de Montaigne.

Tome VIII.

F

dehors que le parfum , puants au dedans à toutes sortes de vices : c'est à dire, comme je pense, qu'ils avoyent beaucoup de sçavoir et de suffisance, et grand'faute de preud'hommie. L'incivilité, l'ignorance, la simplesse, la rudesse s'accompagnent volontiers de l'innocence : la curiosité, la subtilité, le sçavoir, traisnent la malice à leur suite : l'humilité, la crainte, l'obeissance, la debonnaireté (qui sont les pieces principales pour la conservation de la société humaine) demandent une ame vuide , docile et presumant peu de soy.

Le chrestiens ont une particuliere cognoissance, combien la curiosité est un mal naturel et originel en l'homme. Le soin de s'augmenter en sagesse et en science, ce fut la premiere ruine du genre humain : c'est la voye, par où il s'est precipité à la damnation

éternelle. L'orgueil est sa perte et sa corruption : c'est l'orgueil qui jette l'homme à quartier des voyes communes, qui lui fait embrasser les nouvelles, et aymer mieux estre chef d'une troupe errante, et desvoyée, au sentier de perdition, aymer mieux estre regent et precepteur d'erreur et de mensonge, que d'estre disciple en l'eschole de verité, se laissant mener et conduire par la main d'autrui, à la voye battüe et droicturiere. C'est à l'aventure ce que dit ce mot grec ancien, que *la superstition suit l'orgueil, et luy obeït comme à son pere.* (146)
 O cuider, combien tu nous empesches !

(146) C'est un mot de Socrate, s'il en faut croire Stobée, qui le lui attribue en autant de termes. Serm. XXII, p. 189. Je donne cette note telle qu'elle m'a été communiquée par M. Barbeyrac.

Après que Socrate fut adverti, (147) que le Dieu de la sagesse lui avoit attribué le nom de sage, il en fut estonné : et se recherchant et secoüant par tout, n'y trouvoit aucun fondement à cette divine sentence. Il en sçavoit de justes, temperants, vaillants, sçavants comme luy ; et plus éloquents, et plus beaux et plus utiles au pays. Enfin il se resolut, qu'il n'estoit distingué des austres, et n'estoit sage que parce qu'il ne se tenoit pas tel : et que son Dieu estimoit bestise singulière à l'homme, l'opinion de science et de sagesse : et que sa meilleure doctrine estoit la doctrine de l'ignorance ; et la simplicité, sa meilleure sagesse. La sainte parole declare miserables ceux d'entre nous, qui s'estiment : Bourbe

(147) Voyez sur cela l'*Apologie de Socrate*, par Platon, p. 360, 361.

et cendre, leur dict-elle, qu'as-tu à te glorifier ? et ailleurs, Dieu a fait l'homme semblable à l'ombre, de laquelle qui jugera, quand par l'esloignement de la lumière elle sera esvanouye ? ce n'est rien que de nous.

Il s'en faut tant que nos forces conçoivent la hauteur divine, que des ouvrages de nostre Createur, ceux-là portent mieux sa marque, et sont mieux siens, que nous entendons le moins. C'est aux chrestiens une occasion de croire, que de rencontrer une chose incroyable : elle est d'autant plus selon raison, qu'elle est contre l'humaine raison. Si elle estoit selon raison, ce ne seroit plus miracle ; et si elle estoit selon quelque exemple, ce ne seroit plus chose singulière. (1) *Melius scitur Deus nesciendo*,

• (1) On connoît mieux Dieu en se soumettant à ignorer ce qu'il est. S. Augustin,

dit S. Augustin. Et Tacitus (m), *Sanc-
tius est ac reverentius de actis deorum
credere quàm scire*. Et Platon estime
qu'il y ayt quelque vice d'impieté à
trop curieusement s'enquerir et de Dieu
et du monde, et des causes premières
des choses. (n) *Atque illum quidem
parentem hujus universitatis invenire
difficile : et, quum jam inveneris,
indicare in vulgus, nefas*, dit Cicero.

au Liv. II. de *Ordine*, c. 16. Voici ses propres
termes : *Non dico de summo illo Deo, qui
scitur melius nesciendo*.

(m) A l'égard des actions des Dieux, il est
plus saint et plus respectueux de les croire
que d'en être instruit. *De Moribus Ger-
man.* c. 34.

(n) Il est difficile de trouver le Père de
l'univers, et après l'avoir trouvé, il n'est
pas permis de le montrer au peuple. *Cice-
ronis Timæus, sive de Universo Fragmentum*, c. 2.

Nous disons bien, *puissance, vérité, justice* : ce sont parolles qui signifient quelque chose de grand : mais cette chose-là, nous ne la voyons aucunement, ny ne la concevons. Nous disons que Dieu craint, que Dieu se courrouce, que Dieu ayme,

(o) *Immortalia mortali sermone notantes.*

Ce sont toutes agitations et esmotions, qui ne peuvent loger en Dieu selon nostre forme, ny nous l'imaginer selon la sienne : c'est à Dieu * seul de se cognoistre et interpreter ses ouvrages : et le fait en nostre langue, impro-

(o) Exprimant des choses divines en termes humains. *Lucret. L. V, vs. 122.*

* *De moi non inteso, et sol se stesso intende*, comme a dit un poëte, plus sage peut-être sur cet article que les plus subtils philosophes, et les plus profonds théologiens.

prement , pour s'avaller et descendre à nous , qui sommes à terre couchez. La prudence (148) comment luy peut-elle convenir : qui est l'eslite entre le bien et le mal ; veu que nul mal ne

(148) Montaigne traduit ici un long passage de Cicéron, sans le nommer. — Qualem autem Deum intelligere nos possumus? Quid enim? Prudentiam ne Deo tribuamus, quæ constat ex scientiâ rerum bonarum et malarum? — Cui mali nihil est, nec esse potest, quid huic opus est delectu bonorum et malorum? Quid autem ratione, quid intelligentiâ, quibus utimur ad eam rem, ut apertis obscura assequamur? At obscurum Deo nihil potest esse. Nam justitia, quæ suum cuique distribuit, quid pertinet ad Deos? Hominum societas et communitas justitiam procreavit. Temperantia autem constat ex prætermittendis voluptatibus corporis: cui si locus in cœlo est, est etiam in voluptatibus. Nam fortis Deus intelligi qui potest? in dolore, an in labore, an in periculo, quorum Deum nihil attingit? *De Nat. Deor.* L. III, c. 15.

le trouble ? Quoy la raison et l'intelligence , desquelles nous nous servons pour par les choses obscures arriver aux apparentes : veu qu'il n'y a rien d'obscur à Dieu ? La justice, qui distribue à chacun ce qui luy appartient, engendrée pour la société et communauté des hommes, comment est-elle en Dieu ? La temperance, comment : qui est la modération des voluptez corporelles, qui n'ont nulle place en la divinité ? La fortitude à porter la douleur, le labeur, les dangers, luy appartiennent aussi peu : ces trois choses n'ayants nul accès près de luy. Parquoy * Aristote le tient également exempt de vertu et de vice. (p) *Neque*

* *Ethic. Nicom. VII, 1.*

(p) Il n'est capable ni de colère, ni d'affection, parce que ces sentimens-là ne viennent que de foiblesse. *Cic. de Nat. Deor. L. I, c. 17.*

106. ESSAIS DE MONTAIGNE,
*gratiâ neque irâ teneri potest ; quod
quæ talia essent , imbecilla essent
omnia.*

La participation que nous avons à la cognoissance de la vérité, quelle qu'elle soit, ce n'est point par nos propres forces que nous l'avons acquise. Dieu nous a assez appris cela par les tesmoings, qu'il a choisis du vulgaire, simples et ignorants, pour nous instruire de ses admirables secrets. Nostre foy ce n'est pas nostre acquist, c'est un pur present de la liberalité d'autrui. Ce n'est pas (149) par discours ou par nostre entendement que nous avons receu nostre religion, c'est par autorité et par commandement estranger. La foiblesse de nostre jugement nous y ayde plus que la force, et nostre aveuglement plus que nostre clair-

(149) Par raisonnement,

voyance. C'est par l'entremise de nostre ignorance plus que de nostre science, que nous sommes sçavants de divin sçavoir. Ce n'est pas merveille, si nos moyens naturels et terrestres ne peuvent concevoir cette cognoissance supernaturelle et celeste : apportons - y seulement du nostre l'obeïssance et la subjection : car comme il est escrit : (150) *Je destruiray la sapience des sages, et abbattray la prudence des prudens. Où est le sage ? où est l'escrivain ? où est le disputateur de ce siecle ? Dieu n'a-il pas abesti la sapience de ce monde ? Car puis que le monde n'a point cogneu Dieu par sapience, il lui a pleu par la vanité de la predication, sauver les croyans.*

Si me faut-il voir enfin, s'il est en la puissance de l'homme de trouver ce

(150) S. Paul, 1. Epist. aux Corinth. ch. j. vs. 19, etc.

qu'il cherche : et si cette queste , qu'il y a employé depuis tant de siecles , l'a enrichy de quelque nouvelle force , et de quelque verité solide. Je crois qu'il me confessera , s'il parle en conscience , que tout l'acquest qu'il a retiré d'une si longue poursuite , c'est d'avoir appris à recognoistre sa foiblesse. L'ignorance qui estoit naturellement en nous , nous l'avons par longue estude confirmée et averée. Il est advenu aux gens veritablement scavans , ce qui advient aux espics de bled : ils vont s'eslevant et se haussant la teste droite et fiere , tant qu'ils sont vuides ; mais quand ils sont plains et grossis de grains en leur maturité , ils commencent à s'humilier et baisser les cornes. Pareillement les hommes , ayants tout essayé , tout sondé , et n'ayants trouvé en cet amas de science et provision de tant de choses diverses , rien de massif et de ferme ,
et

et rien que vanité, ils ont renoncé à leur presumption, et reconnu leur condition naturelle. C'est ce que Vel-leius reproche à Cotta et Cicero, (151) *qu'ils ont appris de Philo, n'avoir rien appris.* Pherecydes, l'un des sept Sages, écrivant à Thalès, comme il expiroit, *J'ay, dit-il, (152) ordonné aux miens, après qu'ils m'auront enterré, de te porter mes Escrits. S'ils contentent et toi et les autres Sages, publie-les : sinon, supprime-les. Ils ne contiennent nulle certitude qui me satisfait à moy-mesme. Aussi*

(151) Ambo, inquit, ab eodem Philone nihil scire didicistis. Apud Cic. de Nat. Deor. L. I, c. 17. Ce Philon, philosophe académicien, vivoit du temps de Cicéron, et l'avoit eu pour auditeur.

(152) Cette lettre, vraie ou fausse, est dans Diogene Laërce, L. I, à la fin de la Vie de Pherecydes, Segm. 122.

Tome VIII.

G

ne fais-je pas profession de sçavoir la verité, ny d'y atteindre. J'ouvre les choses plus que je ne les descouvre. Le plus sage homme (153) qui fut oncques, quand on luy demanda ce qu'il sçavoit, respondit, (154) *qu'il sçavoit cela, qu'il ne sçavoit rien.* Il verifioit ce qu'on dit, que la plus grand' part de ce que nous savons est la moindre de celles que nous ignorons : c'est-à-dire, que ce même que nous pensons sçavoir, c'est une piece, et bien petite, de nostre ignorance. Nous sçavons les choses en songe, dit Platon, et les ignorons en verité. (q) *Omnes penè veteres nihil*

(153) Socrate.

(154) *Nihil se scire, dicebat, nisi id ipsum.*
Cic. Acad. Quæst. L. I c. 4.

(q) Presque tous les anciens ont dit qu'on ne pouvoit rien connoître, rien concevoir, ni rien savoir ; que nos sens étoient fort bornés,

cognosci , nihil percipi , nihil sciri posse dixerunt : angustos sensus , imbecilles animos , brevia curricula vitæ. Cicero mesme, qui devoit au sçavoir tout son vaillant, Valerius dit que sur sa vieillesse il commença à desestimer les Lettres (155). Et pendant qu'il les

notre esprit foible, et notre vie trop courte.
Cic. Acad. Quæst. L. I, c. 12.

(155) J'ai appris de M. de la Monnoye qu'apparemment une expression de Valere Maxime mal entendue a fait croire à Montaigne qu'il y a eu un temps où Cicéron avoit cessé d'estimer les lettres. La remarque est très-curieuse. Vous l'allez voir mot pour mot telle que ce savant homme me l'a communiquée.
 « D'abord , dit-il , Valere (L. II , c. 2 , art. 2.)
 » ayant posé en fait que les anciens magis-
 » trats romains, quoiqu'ils eussent de l'étude,
 » se faisoient un devoir , pour la dignité de
 » l'état, de ne parler jamais d'autre langue
 » que la romaine, tâche, en conséquence,
 » de justifier dans l'article suivant le mépris

traïctoit, c'estoit sans obligation d'aucun parti : suyvant ce qui luy sembloit

» de Marius pour cette éloquence grecque
 » qui peu de temps après s'introduisit jus-
 » ques dans le sénat. Il ajoute, que le rhé-
 » teur Apollonius Molon eut, le premier de
 » tous les étrangers, l'avantage d'y être oui
 » sans truchement, et que ce qui ne con-
 » tribua pas peu à perfectionner dans Rome
 » l'art de bien dire, étoit que Cicéron avoit
 » eu cet Apollonius pour maître. Ensuite de
 » quoi, d'une manière, ce semble, peu sép-
 » sée, il se récrie sur le bonheur de la ville
 » d'Arpinum, d'avoir produit Marius, l'uni-
 » que homme illustre plein de mépris pour
 » les lettres, et Cicéron, vive source de ces
 » mêmes lettres. Le texte latin n'est pas conçu
 » en termes si clairs. Les voici : *Conspicua*
 » *felicitatis Arpinum, sive unicum littera-*
 » *rum gloriosissimum contemptorem, sive*
 » *abundantissimum fontem intueri velis.* Ici
 » le mot *unicum* peut avoir donné lieu à
 » l'équivoque, en faisant regarder Cicéron
 » comme le seul et même homme illustre

probable , tantost en l'une Secte , tantost en l'autre : se tenant tousiours sous la

» d'Arpinum qui auroit tout ensemble été
 » une abondante source des lettres , et n'au-
 » roit pas laissé de les mépriser. Il faut que
 » ce soit là le sens que les paroles de Valere
 » aient offert à Montaigne ; et ce qui favorise
 » beaucoup cette idée , c'est qu'alors au lieu
 » d'*Arpinum* , il y avoit dans toutes les édi-
 » tions *Arpinas* , mot qui , étant joint à *fons*
 » *abundantissimus litterarum* , attache le
 » reste de la période à la personne seule de
 » Cicéron. Depuis cette remarque écrite ,
 » ajoute M. de la Monnoye , j'ai trouvé
 » qu'Agrippa , au commencement de sa dé-
 » clamation , de *Vanitate scientiarum* , avoit
 » prêté ce même faux sens à Valere Maxime :
 » et j'aime mieux présentement croire que
 » Montaigne n'a fait en ceci que copier
 » Agrippa ». M. Barbeyrac explique un peu
 autrement la chose. Comme sa remarque pa-
 roît bien fondée , je vais la transcrire exac-
 tement. « On ne trouve point , dit-il dans
 » Valere Maxime , tel que nous l'avons pré-

114 ESSAIS DE MONTAIGNE,
dubitation de l'Académie : (r) *Dicen-*

» sentement, que Cicéron ait jamais méprisé
» les lettres. Montaigne a pris cela de *Joannes*
» *Sarisberiensis*, auteur du douzième siècle,
» où l'on rencontre plusieurs autres citations
» semblables, qu'il avoit tirées de quelque
» exemplaire plus complet. Montaigne n'a
» pas copié assez exactement son original;
» dont voici les propres paroles : *Cicaronem*
» *refert Valerius litteras contempsisse ; et*
» *in contemptu ipso fuisse fontem abundan-*
» *tissimum litterarum, ob hoc forte quod*
» *studium negotiis præponebat* (ou *postpo-*
» *nebat*, comme il y a à la marge); *nam*
» *institit eis, etiam dum contempsit*. Po-
» licr. L. VIII, c. 12, p. 594. Ed. *Lugd. Bat.*
» 1639. Ce qui ne veut pas dire que selon
» Valere Maxime, Cicéron commença sur sa
» vieillesse à mésestimer les lettres ; mais
» qu'il les méprisa absolument ; et que,
» malgré ce mépris, il fut une source très-
» abondante de science, ayant cultivé les
» lettres dans le temps même qu'il les mé-
» prisoit. »

(r) Je vais vous répondre, dit-il à son

*dum est , sed ita ut nihil affirmem ;
quæram omnia , dubitans plerumque ,
et mihi diffidens.* J'auroy trop beau
jeu , si je vouloy considérer l'homme
en sa commune façon et en gros ; et
le pourroy faire pourtant par sa reigle
propre , qui juge la verité , non par le
poids des voix , mais par le nombre.
Laissons là le peup'e ,

(s) *Qui vigilans stetit ,*

Lucret. Lib. III, vs. 1061.

*Mortua cui vita est , propè jam vivo atque
videnti.*

Ibid. vs. 1059.

frère , mais sans rien affirmer , m'informant
de toutes choses , doutant pour l'ordinaire ,
et me défiant de moi-même. *Cic. de Divinat.*
L. II, c. 3.

(s) Qui dort en veillant , qui est presque
mort , quoiqu'en vie et les yeux ouverts. —
Montaigne a transposé ces deux vers de Lu-
crèce , pour les appliquer plus exactement à
son sujet.

qui ne se sent point , qui ne se juge point , qui laisse la plus part de ses facultez naturelles oisives.

Je veux prendre l'homme en sa plus haulte assiette. Considérons-le en ce petit nombre d'hommes excellents et triez , qui ayants esté douez d'une belle et particuliere force naturelle , l'ont encore roidie et aiguisée par soing , par estude et par art, et l'ont montée au plus hault point de sagesse , où elle puisse atteindre. Ils ont manié leur ame à tout sens et à tout biais ; l'ont appuyée et estançonnée de tout le secours estranger qui lui a esté propre , et enrichie et ornée de tout ce qu'ils ont peu emprunter pour sa commodité , du dedans et dehors du monde : c'est en eux que loge la haulteur extresme de l'humaine Nature. Ils ont reiglé le monde de polices et de loix. Ils l'ont instruit par Arts et Sciences , et instruit encore

par l'exemple de leurs mœurs admirables. Je ne mestrai en compte que ces gents-là, leur témoignage et leur expérience. Voyons jusques où ils sont allez, et à quoy ils se sont tenus. Les maladies et les deffauts que nous trouverons en ce College-là, le monde les pourra hardiment bien advouer pour siens.

Quiconque cherche quelque chose, il en vient à ce point, (156) ou qu'il dit qu'il l'a trouvée; ou qu'elle ne se

(156) C'est précisément par-là que *Sextus Empiricus*, fameux pyrrhonien, d'où Montaigne a tiré bien des choses, commence son livre des *Hypotyposes Pyrroniennes*. De là il infère, comme Montaigne, qu'il y a trois manières générales de philosopher, l'une dogmatique, l'autre académique, et l'autre sceptique. Les uns assurent qu'ils ont trouvé la vérité, les autres déclarent qu'elle est au-dessus de notre compréhension, et les autres la cherchent encore.

peut trouver ; ou qu'il en est encore en quête. Toute la Philosophie est despartie en ces trois genres. Son dessein est de chercher la vérité, la science et la certitude. Les Peripateticiens, Epicuriens, Stoïciens et autres, ont pensé l'avoir trouvée. Ceux-cy ont establi les Sciences que nous avons, et les ont traictées comme notices certaines. Glitomachus, Carneades, et les Académiciens, ont desesperé de leur quête ; et jugé que la vérité ne se pouvoit concevoir par nos moyens. La fin de ceux-cy, c'est la foiblesse et humaine ignorance. Ce party a eu la plus grande suite ; et les sectateurs les plus nobles.

Pyrrho et autres Sceptiques ou Epeichistes, de qui les dogmes, plusieurs anciens ont tenu, tirez d'Homere, des sept Sages, et d'Archilochus ; et d'Euripides, et y attachent Zeno, Democritus, Xenophanes, disent, qu'ils sont

encore en recherche de la vérité : Ceux-cy jugent , que ceux-là qui pensent l'avoir trouvée , se trompent infiniment ; et qu'il y a encore de la vanité trop hardie en ce second degré , qui assure que les forces humaines ne sont pas capables d'y atteindre. Car cela , d'establiir la mesure de notre puissance, de cognoître et juger la difficulté des choses , c'est une grande et extreme Science , de laquelle ils doutent que l'homme soit capable.

(t) *Nil sciri quisquis putat, id quoque nescit,
An sciri possit, quo se nil scire fatetur.*

L'ignorance qui se sçait , qui se juge , et qui se condamne , ce n'est pàs une entiere

(t) Celui qui croit qu'on ne peut rien savoir , ne sait pas cela même si l'on ne peut rien savoir , puisqu'il reconnoît qu'il ne sait rien lui-même. *Lucret. L. IV , v. 471.*

ignorance : pour l'estre, il faust qu'elle s'ignore soy-mesme. De façon que la profession des Pyrrhoniens est de bransler, doubter, et enquerir ; ne s'assurer de rien, de rien ne se respondre. Des trois actions de l'ame, l'imaginative, l'appetitive, et la consentante, ils en reçoivent les deux premieres : la derriere, ils la soustiennent et la maintiennent ambigüe, sans application, ny approbation d'une part ou d'autre, tant soit-elle legere. Zenon (157)

(157) Cùm extensis digitis adversam manum ostenderat, visum, inquiebat Zeno, hujusmodi est : deinde, cùm paullùm digitos contrinxerat, assensus hujusmodi : tùm cùm planè compresserat, pugnumque fecerat, comprehensionem illam esse dicebat : cùm autem lævam manum admoverat, et illum pugnum arctè, vehementerque compresserat, scientiam talem esse dicebat. Cic. Acad. Quæst. L. IV, c. 47.

peignoit de geste son imagination sur cette partition des facultés de l'ame : La main espadue et ouverte, c'estoit apparence : la main à demy serrée , et les doigts un peu croches , consentement : le poing fermé , comprehension : quand de la main gauche il venoit encore à clorre ce poing plus estroit , Science.

Or cette assiette (158) de leur jugement, droite et inflexible, recevant tous objects sans application et consentement, les achemine à leur *Ataraxie* ; qui est une condition de vie paisible, rassise, exempte des agitations que nous recevons par l'impression de l'opinion et science que nous pensons avoir des choses : d'où naissent la crainte, l'avarice, l'envie, les desirs immoderez, l'ambition, l'orgueil, la superstition, l'amour de nouvelleté, la rebellion, la

(158) Du jugement des Pyrroniens.

desobeïssance, l'opiniâtreté, et la plus-part des maux corporels : Voire ils s'exemptent par là de la jalousie de leur discipline. Car ils débattent d'une bien molle façon. Ils ne craignent point revanche à leur dispute. Quant ils disent que le poissant va contre-bas, ils seroient bien marris qu'on les en creust ; et cherchent qu'on les contredie , pour engendrer la dubitation et surseance de jugement, qui est leur fin. Ils ne mettent en avant leurs propositions , que pour combattre celles qu'ils pensent , que nous ayons en notre créance. Si vous prenez la leur, ils prendront aussi volontiers la contraire à soustenir : tout leur est un : ils n'y ont aucun choix. Si vous établissez que la neige soit noire , ils argumentent au rebours , qu'elle est blanche. Si vous dites qu'elle n'est ny l'un ny l'autre , c'est à eux à maintenir qu'elle est tous les deux. Si par certain

jugement vous tenez que vous n'en sçavez rien, ils vous maintiendront que vous le sçavez. Oui, et si par un axiome affirmatif vous asseurez que vous en doutez, ils vous iront débattant que vous n'en doutez pas; ou que vous ne pouvez juger et établir que vous en doutez. Et par cette extrémité de doute, qui se secoue soy-mesme, ils se separant et se divisent en plusieurs opinions, de celles-mesmes, qui ont maintenu en plusieurs façons le doute et l'ignorance. Pourquoi ne leur sera-il permis, disent-ils, comme il est entre les dogmatistes, à l'un dire vert, à l'autre jaune, à eux aussi de douter? Est-il chose qu'on vous puisse proposer pour l'advouer ou refuser, laquelle il ne soit pas loisible de considerer comme ambiguë? * Et où les autres sont por-

* Et puisque; c'est ce que doit signifier

tez, ou par la coustume de leur pays, ou par l'institution des parents, ou par rencontre, comme par une tempeste, sans jugement et sans choix, voire le plus souvent avant l'aage de discrétion, à telle ou telle opinion, à la Secte ou Stoïque ou Epicurienne, à laquelle ils se treuvent hypothéquez, asservis et collez, comme à une prise qu'ils ne peuvent desmordre (u) *ad quacumque disciplinam, velut tempestate, delati,*

et où dans cet endroit ici. — Et puisque les autres sont portez, ou par la coustume de leur pays, ou par l'institution de leurs parens, etc. — A telle ou telle opinion, ect. — Pourquoi à ceux-cy ne sera-t-il pareillement permis de maintenir leur liberté? etc.

(u) Ils se livrent à la première secte que le hasard leur présente; comme un homme qui, poussé par la tempête, se jette sur le premier rocher qu'il rencontre. *Cic. Acad. Quæst. L. II, c. 3.*

ad eam, tanquam ad saxum adhærescunt) pourquoy à ceux-ci ne sera-il pareillement concédé de maintenir leur liberté, et considerer les choses sans obligation et servitude? (x) *Hoc liberiores et solutiores, quòd integra illis est judicandi potestas.* N'est-ce pas quelque avantage, de se trouver desengagé de la nécessité qui bride les autres? Vaut-il pas mieux demeurer en suspens, que de (159) s'infrasquer en tant d'erreurs que l'humaine fantasie a produites? Vaut-il pas mieux suspendre sa persuasion, que de se mesler à ces divisions seditieuses et querelleuses? Qu'irai-je choisir? *Ce qu'il*

(x) D'autant plus libres, qu'ils ont une pleine puissance de juger. *Id. ibid.*

(159) S'embarrasser, s'embrouiller. — *Infrasquer* vient de l'italien *infrascare*, qui signifie couvrir de feuillages; et par métaphore, embrouiller, embarrasser.

126 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
vous plaira , pourveu que vous choisissiez. Voilà une sotte response : à laquelle il semble pourtant que tout le Dogmatisme arrive : par qui il ne nous est pas permis d'ignorer ce que nous ignorons. Prenez le plus fameux parti, jamais il ne sera si seur , qu'il ne vous faille , pour le défendre , attaquer et combattre cent et cent contraires partis. Vaut-il pas mieux se tenir hors de cette meslée ? Il vous est permis d'espouser comme vostre honneur et vostre vie, la créance d'Aristote sur l'éternité de l'ame , et desdire et dementir Platon là-dessus ; et à eux il sera interdit d'en douter ? S'il est loisible à Panætius (160) de soutenir son jugement autour

(160) De suspendre son jugement au sujet des aruspices, etc. — Au reste , tout ceci est pris de Cicéron , dont voici les propres termes : *Cùm Panætius princeps propè, mee*

des aruspices , songes , oracles , vaticinations , desquelles choses les Stoïciens ne doutent aucunement : pourquoi un sage n'osera-il en toutes choses , ce que cettuy-ci ose en celles qu'il a apprises de ses maîtres , establies du commun consentement de l'eschole , de laquelle il est Sectateur et Professeur ? Si c'est un enfant qui juge , il ne sçait que c'est : si c'est un sçavant , il est préoccupé. Ils se sont reservez un merveilleux avantage au combat , s'estant deschargez du soin de se couvrir. Il ne leur

quidem iudicio , Stoïcorum , eâ de re dubitare se dicat , quam omnes præter eum Stoïci certissimam putant , vera esse haruspicum auspicia , oracula , somnia , vaticinationes , seque ab assensu sustineat : Quod is potest facere de iis rebus quos illi à quibus ipse didicit , centas habuerint , cur id sapiens de reliquis rebus facere non possit ? *Acad. Quest.* L. II, c. 53.

importe qu'on les frappe , pourveu qu'ils frappent ; et font leurs besongnes de tout. S'ils vainquent, vostre proposition cloche ; si vous , la leur : s'ils faillent, ils vérifient l'ignorance ; si vous faillez, vous la vérifiez : s'ils prouvent que rien ne se sçache, il va bien ; s'ils ne le sçavent pas prouver, il est bon de mesmes : (y) *Ut quum in eadem re paria contrariis in partibus momenta inveniuntur , facilius ab utraque parte assertio sustineatur.* Et font estat de trouver bien plus facilement pourquoy une chose soit fausse, que non pas qu'elle soit vraie ; et ce qui n'est pas , que ce qui est ; et ce qu'ils ne croient pas , que ce qu'ils croient.

(y) Afin que, comme sur un même sujet on trouve des raisons égales pour et contre, on puisse aisément suspendre son jugement, de deux côtés. *Id. ibid. L. I, c. ult.*

Leurs façons de parler sont : *Je n'establis rien : Il n'est non plus ainsi qu'ainsi, ou que ny l'un ny l'autre : Je ne le comprends point : Les apparences sont égales par tout : La loi de parler, et pour, et contre : Rien ne semble vray, qui ne puisse sembler faux.* Leur mot sacramental, c'est *ἡρέω*, c'est-à-dire, (161) *je soustiens, je ne bouge.* Voylà leurs refrains, et autres de pareille substance. Leur effect, c'est une pure, entiere et très-parfaicte surseance et suspension de jugement. Ils se servent de leur raison, pour enquérir et pour débattre : mais non pas pour arrester et choisir. Quiconque imaginera une perpétuelle confession d'ignorance, un jugement sans pente et sans inclination, à quelque occasion que ce puisse être, il conçoit le Pyrrho-

(161) J'arrête, je suspens mon jugement.

nisme. J'exprime cette fantaisie autant que je puis, parce que plusieurs la trouvent difficile à concevoir, et les Auteurs mesmes la représentent un peu obscurément.

Quant aux actions de la vie, ils sont en cela de la commune façon : (162) Ils se prestent et accommodent aux inclinations naturelles, à l'impulsion et contrainte des passions, aux constitutions des lois et des coutumes, et à la tradition des arts : (2) *Non enim nos Deus ista scire, sed tantummodo uti voluit.* Ils laissent guider à ces choses-là leurs actions communes, sans aucune opinion ou jugement : Qui fait que je

(162) C'est ce que *Sextus Empyricus* déclare expressément, et en autant de mots. *Pyrrh. Hypot. L. I, c. vj, p. 6.*

(2) Car Dieu n'a pas voulu que nous eussions la connoissance de ces choses, mais seulement l'usage. *Cic. de Divinit. L. I, c. 18.*

ne puis pas bien assortir à ce discours, ce qu'on dit de Pyrrho : ils le peignent stupide et immobile, prenant un train de vie farouche et inassociable, attendant le heurt des charrettes, se présentant aux précipices, refusant de s'accommoder aux loix. Cela est encherir sur sa discipline. Il n'a pas voulu * se faire pierre ou souche : il a voulu se faire homme vivant, discourant, et raisonnant, jouissant de tous plaisirs et commodités naturelles, embesoignant et se servant de toutes ses pièces corporelles et spirituelles en règle et droiture. Les privilèges fantastiques, imaginaires et faux, que l'homme s'est

* Montaigne, qui se déclare ici tout ouvertement, et avec raison, contre cette aveugle insensibilité qu'on a imputée à Pyrrhon, semble la reconnoître ailleurs, quoiqu'elle lui paroisse, dit-il, quasi incroyable. L. II, c. 29, 201, 202.

usurpé, de régenter, d'ordonner, d'establiir, il les a de bonne foy renoncez et quittez.

Si n'est-il point de secte (163) qui

(163) Montaigne ne fait ici que copier Cicéron. Vous n'avez qu'à lire ce qui suit pour en être convaincu. — Etenim is quoque qui à vobis sapiens inducitur, multa sequitur probabilia, non comprehensa, neque percepta, neque assensa, sed similia veri : quæ nisi probet, omnis vita tollatur. Quid enim ? conscendens navim sapiens, num comprehensum animo habet atque perceptum, se ex sententiâ navigaturum ? Qui potest ? Sed si jam ex hoc loco proficiscatur Puteolos stadia triginta, probo navigio, bono gubernatore, hac tranquillitate : probabile videatur se illuc venturum esse salvum. Hujusmodi igitur visis consilia capiet, et agendi, et non agendi. — Et quæcumque res eum sic attinget, ut sit visum illud probabile, neque ullâ re impeditum, movebitur. Non enim est è saxo sculptus, aut è robore dolatus. Habet corpus, habet animum : movetur mente, movetur sensibus :

ne soit contrainte de permettre à son sage de suivre assez de choses non comprises, ny perceues ny consenties, s'il veut vivre. Et quand il monte en mer, il suit ce dessein, ignorant s'il lui sera utile : et se plie, à ce que le vaisseau est bon, le pilote expérimenté, la saison commode : circonstances probables seulement. Après lesquelles il est tenu d'aller, et se laisser remuer aux apparences, pourveu qu'elles n'ayent point d'expresse contrariété. Il a un corps, il a une ame : les sens le poussent, l'esprit l'agite. Encore qu'il ne treuve point en soy cette propre et singuliere marque de juger, et qu'il s'apperçoive, qu'il

ut ei multa vera videantur. Neque tamen habere insignem illam, et propriam percipiendi notam : eoque sapientem non assentiri, quia possit ejusdem modi existere falsum aliquod, cujusmodi hoc verum. *Cic. Acad. Quæst. L. II, c. 51.*

Tome VIII.

H

ne doit engager son consentement attendu qu'il peut être quelque faulx, pareil à ce vray : il ne laisse de conduire les offices de sa vie pleinement et commodement. Combien y a-il d'arts qui font profession de consister en la conjecture, plus qu'en la science ? qui ne décident pas du vray et du faulx, et suivent seulement ce qu'il semble ? Il y a, disent-ils, et vray et faulx ; et y a en nous de quoy le chercher, mais non pas de quoy l'arrester à la touche. Nous en valons bien mieux, de nous laisser manier sans inquisition, à l'ordre du monde. Une ame garantie de prejudgé, a un merveilleux avancement vers la tranquillité. Gents qui jugent et contrerollent leurs juges, ne s'y soumettent jamais duement.

Combien, et aux loix de la Religion et aux loix politiques, se trouvent plus dociles et aysez à mener, les esprits sim-

ples et incurieux, que ces esprits surveillants et pedagogues des causes divines et humaines ? Il n'est rien en l'humaine invention, où il y ait tant de verisimilitude et d'utilité. Cette - cy présente l'homme nud et vuide, recognoissant sa foiblesse naturelle, propre à recevoir d'en-hault quelque force estrangere, desgarni d'humaine Science, et d'autant plus apte à loger en soy la divine, aneantissant son jugement, pour faire plus de place à la foy : ni mescreant, ni etablissant aucun dogme contre les loix et observances communes, humble, obeïssant, disciplinable, studieux, ennemy juré d'hérésie, et s'exemptant par consequent des vaines et irreligieuses opinions introduites par les fausses sectes. C'est une carte blanche preparée, à prendre du doigt de Dieu telles formes qu'il luy plaira d'y graver. Plus nous nous renvoyons et commet-

tons à Dieu , et renonçons à nous , mieux nous en valons. Accepte , dit l'Ecclesiaste , en bonne part les choses au visage et au goust qu'elles se présentent à toi , du jour à la journée : le demeurant est hors de ta cognoissance.

(a) *Dominus novit cogitationes hominum , quoniam vanæ sunt.*

Voylà comment , des trois générales sectes de Philosophie , les deux font expresse profession de dubitation et d'ignorance : et en celle des Dogmatistes , qui est troisième , il est aysé à descouvrir , que la plus part n'ont pris le visage de l'assurance que pour avoir meilleure mine. Ils n'ont pas tant pensé nous establir quelque certitude , que nous montrer jusques où ils étoient

(a) Dieu connoît que les pensées des hommes ne sont que vanité. *Psalm. XCIV* , secundùm Hebr. vs. 11.

allez en cette chasse de la vérité, (b) *quam docti fingunt magis quam norunt*. Timæus ayant à instruire Socrates de ce qu'il sçait des Dieux, du monde et des hommes, propose d'en parler (164) comme un homme à un homme; et qu'il suffit, si ses raisons sont probables, comme les raisons d'un autre: car les exactes raisons n'estre en sa main ni en mortelle main. Ce que l'un de ses sectateurs a ainsi imité: (c) *Ut poterò, explicabo: nec tamen, ut Py-*

(b) Que les savans supposent plutôt qu'ils ne la connoissent.

(164) *Plato*, in *Timæo*. p. 526. G.

(c) Je m'expliquerai comme je pourrai, sans prétendre vous donner, comme l'Apollon de Delphes, les choses que je dirai pour autant de vérités certaines et indubitables, mais comme un homme du commun qui s'attache par conjecture à ce qui lui paroît le plus probable. *Cic. Tusc. Quæst. L. I, c. 9.*

thius Apollo, certa ut sint et fixa, quæ dixero : sed, ut homunculus, probabilia conjecturá sequens. Et cela sur le discours du inepris de la mort : discours naturel et populaire. Ailleurs il l'a traduit sur le propos mesme de Platon : (d) *Si fortè, de Deorum naturá ortuque mundi disserentes, minus id quod habemus in animo consequimur, haud erit mirum. Æquum est*

(d) Si en discourant de la nature des Dieux et de l'origine du monde, je ne puis m'exprimer aussi exactement que je souhaiterois, vous ne devez pas en être surpris : car vous devez vous souvenir que moi qui vais discourir, et vous qui devez juger, ne sommes que des hommes ; afin que si je ne vous donne que des probabilités, vous ne demandiez rien de plus. *Ciceronis Timæus, seu de universo fragmentum, c. 3.* C'est là une traduction assez exacte du passage de Platon, cité ci-dessus, note 164.

enim meminisse, et me, qui disseram, hominem esse, et vos qui judicetis : ut, si probabilia dicentur, nihil ultra requiratis. Aristote nous entasse ordinairement un grand nombre d'autres opinions et d'autres creances, pour y comparer la sienne, et nous faire voir de combien il est allé plus outre, et combien il approche de plus près la verisimilitude. Car la verité ne se juge point par autorité et tesmoignage d'autrui. Et pourtant evita religieusement Epicurus d'en alleguer en ses escrits. (165) Cettuy-là est le prince des Dogmatistes : et si nous apprenons de luy, que le beaucoup sçavoir apporte l'occasion de plus douter. On le void à escient se couvrir souvent d'obscurité si espesse

(165) Aristote est le prince des dogmatistes ; et cependant nous apprenons de lui que, etc.

et inextricable, qu'on n'y peut rien choisir de son advis. C'est par effect un Pyrrhonisme sous une forme résolutive. Oyez la protestation de Cicero, qui nous explique la fantasie d'autrui par la sienne : (e) *Qui requirunt, quid de quaque re ipsi sentiamus, curiosius id faciunt, quam necesse est. — Hæc in Philosophiâ ratio contra*

(e) Ceux qui voudront savoir ce que je pense sur chaque matière, poussent leur curiosité trop loin. — La secte des Académiciens, dont le propre est de soumettre tout à la dispute, sans décider nettement sur rien ; cette secte, qui a été fondée par Socrate, rétablie par Arcésilas, et affermie par Carneade, a fleuri jusqu'à nos jours. — Pour moi, qui goûte fort cette manière de philosopher, je dis que le faux est mêlé partout de telle façon avec le vrai, et lui ressemble si fort, qu'il n'y a point de marque certaine pour le distinguer sûrement. *Cic. de Nat. Deor. L. I, c. 5.*

omnia disserandi , nullamque rem apertè judicandi , profecta à Socrate , repetita ab Arcesila , confirmata à Carneade , usque ad nostram viget ætatem. — Hi sumus ; qui omnibus veris falsa quædam adjuncta esse dicamus , tantâ similitudine , ut in iis nulla insit certè judicandi et assentiendi nota. Pourquoi , non Aristote seulement , mais la plus part des Philosophes , ont-ils affecté (166) la difficulté , si ce n'est pour faire valoir la vanité du subject , et amuser la curiosité de notre esprit , luy donnant où se paistre , à ronger cet os creux et descharné ? Clitomachus (167) affermoit

(166) L'obscurité.

(167) C'est ce que Montaigne a cru voir dans Cicéron , dont voici les propres paroles : — *Crius Calphiontis sententiam Carneades ita studiosè defensitabat , ut eam probare etiam videretur : quamquam Clitomachus affirma-*

142 ESSAIS DE MONTAIGNE,
n'avoir sçeu, par les escrits de Car-

bat, nunquam se intelligere potuisse quid Carneadi probaretur. *Acad. Quæst. Lib. IV, c. 45.* Mais cela ne veut point dire que Clitomachus ait assuré que, par les écrits de Carneade, il n'avoit jamais pu comprendre de quelle opinion étoit Carneade. Il ne s'agit point ici des opinions de Carneade en général, mais de ce qu'il avoit accoutumé de dire pour défendre l'opinion particulière de Calliphon sur ce qui constitue le souverain bien de l'homme. Comme Carneade étoit académicien, il ne pouvoit rien avancer de positif, ou d'évidemment décisif sur cette importante question : c'est pourquoi Clitomachus ne put jamais comprendre quelle étoit sur cela l'opinion de Carneade. Calliphon faisoit consister le souverain bien dans la volupté et la vertu tout ensemble : Voluptatem et honestatem finem esse Callipho censuit. Ce que Carneade vouloit faire passer aussi, dit Cicéron, non quò probaret, sed ut opponeret stoïcis; non pour décider la chose, mais pour embarrasser les stoïciens. *Acad. Quæst. L. IV, c. 42.* Dans ce même livre,

neade , entendre de quelle opinion il

Cicéron nous explique plusieurs pensées de Carneade : et ce qui est très-remarquable, il ne le fait que sur l'exposé de Clitomachus. Jam explicata , *dit-il* , totâ Carneadis sententiâ Antiochi ista corrueunt universa. Nec verò quidquam ita dicam , ut quisquam id fingi suspicetur : à Clitomacho sumam qui usque ad senectutem cum Carneade fuit , homo et acutus , ut Pœnus , et valdè studiosus ac diligens. « Après que j'aurai expliqué » tout ce qu'a pensé là-dessus Carneade , » tous ces dogmes d'Antiochus (le stoïcien) » tomberont par terre. Mais de peur qu'on » ne me soupçonne de lui prêter mes propres pensées , je ne dirai rien que je ne » tire de Clitomachus , qui a passé sa vie avec » Carneade jusqu'à sa vieillesse , homme pé- » nétrant , comme étant Carthaginois , fort studieux d'ailleurs et fort exact. » *Acad. Quæst.* L. IV, c. 31. Explicavi paulò antè , *dit encore Cicéron* , ibid. c. 32. Clitomacho auctore , quomodo ista Carneades diceret : « Je vous ai » expliqué un peu auparavant sur le rapport » Clitomachus , en quel sens Carneade disoit

144 ESSAIS DE MONTAIGNE,
estoit. (168) Pourquoi a évité aux

» ces choses. » Lesquelles choses Cicéron répète ensuite, en les transcrivant d'un livre que Clitomachus avoit composé et adressé au poëte Lucilius. Accipe quemadmodum ea dicantur à Clitomacho in eo libro quem ad C. Lucilium scripsit poëtam, etc. *ibid.* Le moyen qu'après cela Cicéron eût pu faire dire en général à Clitomachus, que par les écrits de Carneade il n'avoit jamais pu comprendre de quelle opinion étoit Carneade. La vérité est que Clitomachus n'avoit point lu les écrits de Carneade : car excepté quelques lettres à Ariarathe, roi de Capadoce, qui couroient sous son nom, le reste de ses pensées, dit expressément Diogene Laërce, a été conservé dans les livres de ses disciples, et pour lui, il n'a laissé aucuns écrits. *In Vitâ Carneadis*, L. IV, Segm. 65. Le même historien nous apprend que Clitomachus, qui composa plus de quatre cents volumes, s'appliqua surtout à illustrer les sentimens de Carneade auquel il succéda. *Diog. Laërt. in Vita Clitomachi*, L. IV, Segm. 67.

(168) C'est-à-dire, pourquoi Epicure a-t-il
siens

siens Epicurus, la facilité ; et Hera-

éviter dans ses écrits d'être clair et aisé à entendre ? Montaigne, en voulant nous apprendre qu'Epicure avoit affecté de se rendre obscur dans ses ouvrages, s'est exprimé lui-même d'une manière fort embarrassée ; ce qui est d'autant plus étrange, que dans l'édition de 1588, in-4^o, où il a commencé de taxer Epicure de ce défaut, il avoit dit fort nettement : Pourquoi a craint Epicurus qu'on l'entendist ? Au reste, sans prétendre examiner si Epicure a effectivement évité de s'exprimer clairement dans ses écrits, je me contenterai de remarquer, que Lucrèce, célèbre interprète des sentimens de ce philosophe, assure positivement le contraire en plusieurs endroits de son poëme, et d'une manière assez intelligible par les trois vers cités ici par Montaigne, où ce poëte ne censure si vivement ce style obscur et embrouillé d'Héraclite, que pour donner à entendre que son maître Epicure avoit évité cet écueil :
 « Lui qui le premier, dit-il expressément

Tome VIII.

I

146 ESSAIS DE MONTAIGNE,

clitus en a esté surnommé (169) σκολιῖος :

170) La difficulté est une monnoye que les Sçavans employent comme les joueurs de passe-passe pour ne découvrir la vanité de leur art, et de laquelle l'humaine bestise se paye aysement.

(f) *Clarus obscuram linguam magis inter inanes :*

Omnia enim stolidi magis admirantur amante que ,

Inversis quæ sub verbis lacerantia cernunt.

» ailleurs, a su tirer des ténèbres une si brillante lumière. »

*E tenebris tantis tam clarum extollere lumen,
Qui primus potuit.*

L. III, vs. 12.

(169) Ténébreux.

(170) C'est que l'obscurité est une monnoye que, etc.

-(f) C'est par l'obscurité de son langage, qu'Héraclite s'est rendu plus illustre auprès des ignorans ; car les sots n'estiment et n'ad-

Cicero reprend (171) aucuns de ses amis d'avoir accoustumé de mettre à l'Astrologie, au Droit, à la Dialectique et à la Geometrie, plus de temps que ne méritoient ces arts : et que cela les divertissoit des devoirs de la vie, plus utiles et honnestes. Les Philosophes (172) Cyrenaïques mesprisoyent esgalement la Physique et la Dialectique. Zenon, tout au commencement des livres de la République, déclaroit (173) inutiles toutes les libérales Disciplines. Chrysippus disoit, (174) que ce

mirent rien tant que ce qu'ils voyent caché sous un amas de paroles embarrassées. *Lucret.* L. I, vs. 640, etc.

(171) *De Offic.* L. I, c. 6.

(172) Diog. Laërce, dans la *Vie d'Aristote*, L. II, Segm. 92.

(173) *Id.* Dans la *Vie de Zénon*. L. VII, Segm. 32.

(174) Montaigne dit avoir pris ce qu'il

que Platon et Aristote avoient escrit de la Logique, ils l'avoient escrit par jeu et par exercice; et ne pouvoit croire qu'ils eussent parlé à certés d'une si vaine matiere. Plutarque le dict * de

attribue à Chrysippe d'un Traité de Plutarque, intitulé : *Les Contredits des Philosophes stoïques*, ch. 25 de la Version d'Amyot; mais sa mémoire ne lui a pas représenté fidèlement les choses; car Plutarque dit positivement en cet endroit, que Chrysippe ayant reconnu que Platon et Aristote s'étoient appliqués avec un soin très-particulier à perfectionner la Logique, il n'y a nulle apparence qu'ils aient écrit en jouant et par manière d'acquit des principes, de la fin des biens, de la justice et des Dieux, comme Chrysippe les en accuse expressément. Je dois cette remarque à M. Barbeyrac.

* Dans les deux premières éditions des *Essais*, et dans celle de 1588 in-4°, il y a ici : Ce que Chrysippus disoit de la logique, Epicurus l'eust encores dict de la rhétorique,

la Métaphysique; Epicurus l'eust encores dict de la Rhétorique, de la Grammaire, Poésie, Mathématique; et hors la Physique, de toutes les autres Sciences; et Socrates de toutes, sauf celles des mœurs et de la vie. De quelque chose qu'on s'enquist à lui, il ramenoit.

et ce crois-je de la grammaire. C'étoit une espèce de répétition de ce que Montaigne avoit avancé mal à propos que Chrysippe comptoit pour rien la logique, Je ne sais si ce qu'il a mis à la place, que Plutarque méprisoit la métaphysique, est mieux fondé. Mais en général on peut croire qu'il a eu plus de raison de dire que Plutarque faisoit peu de cas de cette science, que d'attribuer à Chrysippe le mépris de la logique; car que Chrysippe, l'un des grands piliers du Portique, ait méprisé la logique, que les stoïciens cultivoient avec tant de soin, c'est une chose tout à fait insoutenable, comme M. Barbeyrac le prouve évidemment dans la note précédente, n°. 174.

en premier lieu tousiours l'enquerant à rendre compte des conditions de sa vie, présente et passée, lesquelles il examinait et jugeait : estimant tout autre apprentissage subsecutif à celui-là et supernuméraire. (g) *Parum mihi placeant eæ litteræ quæ ad virtutem doctoribus nihil profuerunt.* La plus part des arts ont esté ainsi méprisés par le mesme sçavoir. Mais ils n'ont pas pensé qu'il fust hors de propos d'exercer leur esprit ès choses mesmes où il n'y avoit nulle solidité profitable.

Au demeurant, les uns ont estimé Plato dogmatiste, les autres dubitateur, les autres en certaines choses l'un,

(g) Je ne saurois faire grand cas de ces lettres, qui n'ont en rien contribué à rendre vertueux ceux qui les ont apprises. *Sallust.* Guerre de Jugurtha, dans la harangue de Marius, p. 94. *Ed Maittairiana*, Lond. 1713.

et en certaines choses l'autre. Le conducteur de ses dialogismes , Socrates , va tousiours demandant et esmouvant la dispute : jamais l'arrestant , jamais satisfaisant : et dit n'avoir autre Science que la science de s'opposer. Homere leur Autheur a planté egaleement les fondements à toutes les Sectes de Philosophes , pour montrer combien il estoit indifferent par où nous allassions.

De Platon nasquirent dix Sectes diverses , dit-on. Aussi , à mon gré , jamais instruction ne fut titubante , et rien asseverante , si la sienne ne l'est.

Socrates disoit , que les sages-femmes , en prenant ce mestier de faire engendrer les austres , quittent le mestier d'engendrer elles : Que luy , par le tiltre de sage homme , que les Dieux luy avoyent deferé , s'estoit aussi desfait en son amour virile et mentale , de la faculté d'enfanter , se contentant d'ayder et

favoriser de son secours les engendrants : ouvrir leur nature , graisser leurs conduits , faciliter l'yssue de leur enfante-ment , juger d'icelui , le baptiser , le nourrir , le fortifier , l'emmailloter , et circoncir : exerçant et maniant (175) son engin aux perils et fortunes d'autrui .

Il est ainsi de la plus part des Auteurs de ce tiers genre , comme les anciens ont remarqué des Escripts d'Anaxagoras , Democritus , Parmenides , Xenophanes et autres . Ils ont une forme d'écrire , douteuse en substance et en dessein , enquerant plustost qu'instruisant : encores qu'ils entre-sement leur stile de cadences dogmatistes . Cela se voit-il pas aussi bien en Senèque et en Plutarque ? Combien disent-ils tantost d'un visage , tantost d'un autre , pour

(175) Son esprit, comme on a mis dans une des dernières éditions, de 1599.

ceux qui y regardent de près ? Et les reconciliateurs des Jurisconsultes devoient premierement les concilier chacun à soi. Platon me semble avoir aymé cette forme de philosopher par Dialogues, à escient, pour loger plus decemment en diverses bouches la diversité et variation de ses propres fantasies. Diversement traiter les matieres, est aussi bien les traiter, que conformement, et mieux : à sçavoir plus copieusement et utilement. Prenons exemple de nous. Les arrêts font le point extreme du parler dogmatiste et resolutif : Si est-ce que ceux que nos Parlements presentent au peuple, les plus exemplaires, propres à nourrir en luy la reverence qu'il doit à cette dignité, principalement par la suffisance des personnes qui l'exercent, prennent leur beauté, non de la conclusion, qui est à eux quotidienne, et qui est commune

à tout Juge, tant comme de la disceptation et agitation des diverses et contraires ratiocinations que la matiere du Droit souffre. Et le plus large champ aux reprehensions des uns Philosophes à l'encontre des autres, se tire des contradictions et diversitez, en quoy chacun d'eux se trouve empestre : ou par dessein, pour monstrier la vacillation de l'esprit humain autour de toute matiere ; ou force ignoramment, par la volubilité et incomprehensibilité de toute matiere. (176) Que signifie ce

(176) C'est-à-dire, c'est ce que signifie ce refrain, employé si souvent par Plutarque, Senèque, et tant d'autres écrivains de cet ordre : *En un lieu glissant et coulant suspendons notre créance*. Car, comme dit Euripide,

Les œuvres de Dieu, etc.

refrain semblable à celui qu'Empedocles se-

refrein , *En un lieu glissant et coulant*

moit souvent , etc. Pour vous prouver que c'est là précisément ce que Montaigne a voulu dire par ces paroles : Que signifie ce refrain , *En un lieu glissant et coulant suspendons notre créance* , etc. Je n'ai qu'à vous les faire voir avec celles qui les précédoient immédiatement dans l'édition in-4^o. de 1588. Après avoir parlé de ces anciens philosophes , qui ont une forme d'écrire douteuse et irrésolue , et un stile enquerrant plutôt qu'instruisant , encore qu'ils entre-saient souvent des traits de la forme dogmatiste , Montaigne disoit tout d'un temps dans cette édition-là : Chez qui se peut voir cela plus clairement que chez nostre Plutarque ? Combien diversement discourt-il de même chose ? Combien de fois nous présente-t-il deux ou trois causes contraires de mesme subject , et diverses raisons , sans choisir celle que nous avons à suivre ? Que signifie ce sien refrain : *En un lieu glissant et coulant suspendons notre créance* : car , comme dit Euripide ,

Les œuvres de Dieu en diverses
Façons , nous donnent des traverses.

156 ESSAIS DE MONTAIGNE,
suspendons notre créance ? Car, comme dit Euripides ,

semblable à celui qu'Empédocles semoit souvent, etc. Vous voyez là fort distinctement que ces mots : Que signifie ce sien refrain, etc. veulent dire, c'est ce que signifie ce refrain de Plutarque, *En un lieu glissant, etc.* — refrain semblable à celui qu'Empédocles semoit, etc. Mais tout ce que Montaigne a mis depuis entre deux, a fait entièrement disparaître ce rapport ; de sorte qu'on ne sait plus quel sens donner à ces mots, Que signifie ce refrain : *En un lieu glissant, etc.* lesquels on a rendus encore plus inexplicables dans toutes les éditions que j'ai vues, où ils sont imprimés ainsi : Que signifie ce refrain ? *En un lieu glissant et coulant suspendons notre créance : car, comme dit Euripide ,*

Les œuvres de Dieu en diverses
Façons, nous donnent des traverses.

semblable à celui qu'Empédocle, etc. Sans le secours de l'édition in-4^o. de 1588, il n'auroit été absolument impossible de dé-

(177) Les œuvres de Dieu en diverses

Façons, nous donnent des traverses.

semblable à celui qu'Empedocle semoit souvent en ses livres, comme agité d'une divine fureur et forcé de la vérité.

(178) *Non, non, nous ne sentons rien, nous ne voyons rien, toutes choses*

brouiller ce cahos. — Je suis obligé d'ajouter que ces mots : *En un lieu glissant et courlant suspendans notre créance.*, se trouvent effectivement dans Plutarque, au *Traité des Oracles qui ont cessé*, ch. 24, vers la fin.

(177) De la Traduction d'Amyot. Plutarque, dans le *Traité des Oracles qui ont cessé*, ch. 25.

(178) (Apud Sext. Empiricum adv. Mathem. p. 160.) Ce qu'on trouve ainsi traduit dans Cicéron, *Quæst. Acad.* L. IV, c. 5, d'où Montaigne nous l'a transcrit : *Empedocles quidem, ut interdum mihi furere videatur, exclamat : Abstrusa esse omnia, nihil nos sentire, nihil cernere, nihil omnino, quale sit, posse reperire.*

nous sont occultes ; il n'en est aucune de laquelle nous puissions establir quelle elle est : Revenant à ce mot divin : (h) Cogitationes mortalium timidæ , et incertæ ad inventiones nostræ , et providentiæ.

Il ne faut pas trouver estrange , si gens desesperez de la prinse n'ont pas laissé d'avoir plaisir à la chasse, l'étude estant de soy une occupation plaisante : et si plaisante, que parmy les voluptez, les Stoïciens deffendent aussi celle qui vient de l'exercitation de l'esprit, y veulent (179) de la bride, et trouvent de l'intempérance à trop sçavoir.

Democritus ayant mangé à sa table des figues qui sentoient le miel, com-

(h) Les pensées des hommes sont mal assurées : notre prévoyance, et nos inventions, incertaines. *Sapience*, ch. ix, vs. 14.

(179) De la retenue.

mença soudain à chercher en son esprit d'où leur venoit cette douceur inusitée : (180) et pour s'en esclaircir, s'alloit

(180) Plutarque, *des Propos de table*, L. I, Quæst. 10. Cette citation, que j'ai trouvée d'abord dans la dernière édition du Dictionnaire critique de Bayle, à l'article DÉMOCRITE (remarque [t],) est très-juste.— J'ai appris depuis de M. de la Monnoye, que c'est d'après Amyot et Xylander que Montaigne a fait manger des figues à Démocrite, mais que Démocrite mangeoit, selon Plutarque, *un concombre*. — Ayant supposé trop légèrement, à mon tour, qu'il seroit inutile d'examiner après Bayle, le texte original de Plutarque ; je me contentai de vérifier la citation sur la version d'Amyot, que je crus fort exacte, parce que Bayle ne l'avoit point critiquée. Ainsi bien des faiseurs de livres vont, comme la plupart des hommes, *non quò eundum est, sed quò itur* : Franche moutonnaille, ils se suivent aveuglément les uns les autres.

lever de table, pour voir l'assiette du lieu où ces figues avoient été cueillies : sa chambrière ayant entendu la cause de ce remuement, lui dit en riant, qu'il ne se peinaist plus pour cela, car c'estoit qu'elle les avoit mises en un vaisseau où il y avoit eu du miel. Il se despita dequoy elle luy avoit osté l'occasion de cette recherche, et desrobé matiere à sa curiosité. Va, luy dit-il, tu m'as faict desplaisir, je ne laisserai pourtant d'en chercher la cause, comme si elle estoit naturelle. Et volontiers n'eust failly de trouver quelque raison vraie à un effect faulx et supposé. Cette histoire d'un fameux et grand Philosophe, nous représente bien clairement cette passion studieuse, qui nous amuse à la poursuite des choses, de l'acquest desquelles nous sommes desesperez. Plutarque recite un pareil exemple de quelqu'un qui ne vouloit pas estre esclairey de ce

dequoy il estoit en doubte , pour ne perdre le plaisir de le chercher : comme l'autre , qui ne vouloit pas que son Medecin lui ostât l'alteration de la fièvre , pour ne perdre le plaisir de l'assouvir en beuvant. (i) *Satius est supervacua discere , quàm nihil.*

Tout ainsi qu'en toute pasture il y a le plaisir souvent seul ; et tout ce que nous prenons , qui est plaisant , n'est pas tousiours nutritif ou sain : pareillement ce que notre esprit tire de la Science , ne laisse pas d'estre voluptueux , encore qu'il ne soit ny alimentant ni salubre. Voici comme ils disent : La considération de la Nature est une pasture propre à nos esprits , elle nous

(i) Il vaut mieux apprendre des choses inutiles , que de ne rien apprendre du tout. *Senec. Epist. 88.*

esleve et enfle , nous fait desdaigner les choses basses et terriennes , par la comparaison des superieures et celestes : la recherche mesme des choses occultes et grandes est très-plaisante, voire à celui qui n'en acquiert que la reverence , et crainte d'en juger. Ce sont des mots de leur profession. La vaine image de cette maladive curiosité , se void plus expressement encore en cet autre exemple , qu'ils ont par honneur si souvent en la bouche. Eudoxus souhaitoit et prioit les Dieux (181) qu'il peust une fois voir le Soleil de près, comprendre sa forme , sa grandeur, et sa beauté, à

(181) Dans le Traité de Plutarque, *Qu'on ne sauroit vivre joyeusement selon la doctrine d'Epicure*, ch. viij de la traduction d'Amyot. Vous trouverez dans Diogène Laërce, Liv. VIII, Segm. 86, 91, la Vie d'Eudoxus, célèbre Philosophe pythagoricien, qui étoit contemporain de Platon.

peine d'en être bruslé soudainement. Il veut au prix de sa vie, acquérir une science, de laquelle l'usage et possession luy soit quant et quant ostée : et pour cette soudaine et volage cognoissance, perdre toutes autres cognoissances qu'il a, et qu'il peut acquérir par après.

Je ne me persuade pas aysement, qu'Epicurus, Platon et Pythagoras nous ayent donné pour argent comptant leurs Atomes, leurs Idées, et leurs Nombres. Ils estoyent trop sages pour establir leurs articles de foi de chose si incertaine et si debattable. Mais en cette obscurité et ignorance du monde, chacun de ces grands personnages s'est travaillé d'apporter une telle quelle image de lumiere : et ont promené leur ame à des inventions, qui eussent au moins une plaisante et subtile apparence, pourveu que toute fausse, elle se peust maintenir contre les opposi-

tions contraires : (k) *Unicuique ista pro ingenio finguntur, non scientiæ vi.*

Un Ancien, à qui on reprochoit qu'il faisoit profession de la philosophie, de laquelle pourtant en son jugement il ne tenoit pas grand compte, répondit que cela, c'estoit vraiment philosopher. Ils ont voulu considerer tout, balancer tout, et ont trouvé cette occupation propre à la naturelle curiosité qui est en nous. Aucunes choses, ils les ont escrites pour le besoiñ de la société publique, comme leurs Religions : et a esté raisonnable pour cette consideration, que les communes opinions, ils n'ayent voulu les esplucher au vif, (182) aux fins de n'engendrer du trouble en

(k) Ce sont des choses que chacun a imaginées par génie, non pas par connoissance. *M. Senec. Suasoriarum, L. uno, Suasor. iv.*

(182) Pour ne pas engendrer du trouble, ect.

l'obeissance des loix et coustumes de leurs pays. Platon traite ce mystere d'un jeu assez decouvert. Car où il escrit selon soy , il ne prescrit rien * à certes. Quand il fait le legislateur , il emprunte un style regentant et asseverant : et si y mesle hardiment les plus fantastiques de ses inventions : autant utiles à persuader à la commune , que ridicules à persuader à soy-mesme : sçachant combien nous sommes propres à recevoir toutes impressions, et sur toutes les plus farouches et enormes. Et pourtant en ses loix , il a grand soin qu'on ne chante en public que des poesies , desquelles les fabuleuses feintes tendent à quelque utile fin : estant si facile d'imprimer tous fantosmes en l'esprit humain , que c'est injustice de ne le paistre plustot de mensonges profitables , que

* Comme certain et indubitable.

de mensonges ou inutiles ou dommageables. Il dit (183) tout detroussement en sa République, (184) *que pour le profit des hommes, il est souvent besoin de les piper*. Il est aysé à distinguer, les unes Sectes avoir plus suivy la verité, les autres l'utilité, par où celles-cy ont gagné credit. C'est la misere de notre condition, que souvent ce qui se presente à notre imagination pour le plus vray, ne s'y presente pas pour le plus utile à notre vie. Les plus hardies Sectes, Epicurienne, Pyrrhonienne, nouvelle Académique, encore sont-elles contraintes de se plier à la Loy civile, au bout du compte. Il y a d'autres subjects qu'ils ont belutez, qui à gauche, qui à dextre, chacun se travaillant d'y donner quelque visage, à tort ou à

(183) Tout ouvertement.

(184) *De Republ.* L. V, p. 459. C.

droit. Car n'ayants rien trouvé de si caché, dequoy ils n'ayent voulu parler, il leur est souvent force de forger des conjectures foibles ou folles : non qu'ils les prinssent eux-mesmes pour fondement, ne pour establir quelque verité, mais pour l'exercice de leur estude :

(1) *Non tam id sensisse, quod dicerent, quam exercere ingenia materiæ difficultate videntur voluisse.* Et si on ne le prenoit ainsi, comment couvririons-nous une si grande inconstance, variété et vanité d'opinions, que nous voyons avoir esté produites par ces ames excellentes et admirables ? Car, pour exemple, qu'est-il plus vain, que

(1) Ils ne paroissent pas tant avoir été persuadés de ce qu'ils disoient, qu'avoir voulu exercer l'esprit des hommes par la difficulté des matières qu'ils entreprenoient de traiter.

de vouloit deviner Dieu par nos analogies et conjectures ? le reigler, et le monde, à notre capacité et à nos loix ? et nous servir, aux despens de la Divinité ; de ce petit eschantillon de suffisance qu'il lui a pleu despartir à notre naturelle condition ? et parce que nous ne pouvons estendre notre vue jusques en son glorieux siege, l'avoir ramené çà bas à notre corruption et à nos miseres ?

De toutes les opinions humaines et anciennes touchant la Religion, celle-là me semble avoir eu plus de vraysemblance et plus d'excuse, qui recognoissoit Dieu comme une puissance incomprehensible, origine et conservatrice de toutes choses, toute bonté, toute perfection ; recevant et prenant en bonne part l'honneur et la reverence que les humains lui rendoyent sous quelque nom et en quelque maniere que ce fust :

Jupiter

(m) *Jupiter omnipotens rerum , Regumque ,
Deumque ,
Progenitor , genitrixque.*

Ce zele universellement a esté veu du Ciel de bon œil. Toutes polices ont tiré fruit de leur devotion. Les hommes , les actions impies ont eu par tout les evenemens sortables.

Les Histoires payennes recognoissent de la dignité , ordre , justice , et des prodiges et oracles employez à leur profit et instruction , en leurs Religions fabuleuses : Dieu par sa miséricorde daignant à l'adventure fomentier par ces benefices temporels , les tendres prin-

(m) — Tout-puissant Jupiter , père et mère de tout , et des Dieux et des Rois. Les vers latins , qui sont de Valerius Soranus , avoient été conservés par Varron , d'où S. Augustin les a transportés dans son livre de *Civitate Dei* , Lib. VII , c. 9 et 11.

Tome VIII.

K

cipes d'une telle quelle brute cognoissance que la raison naturelle leur donnoit de luy, au travers des fausses images de leurs songes. Non-seulement fausses, mais impies aussi et injurieuses, sont celles que l'homme a forgé de son invention.

Et de toutes les Religions que Saint-Paul trouva en crédit à Athènes, celle qu'ils avoyent dédiée à une Divinité cachée et incognue, * lui sembla la plus excusable.

Pythagoras adombra la verité de plus près : jugeant que la cognoissance de cette Cause premiere et Estre des estres devoit estre indefinie, sans prescription, sans declaration; que ce n'estoit autre chose que l'extreme effort de notre imagination vers la perfection, chascun en amplifiant l'idée selon sa capacité.

* *Actes des Apôtres*, ch. xvij, vs. 23.

Mais si Numa entreprit de conformer à ce projet la devotion de son peuple, l'attacher à une religion purement mentale, sans object prefix, et sans melange materiel, il entreprit chose de nul usage.

L'esprit humain ne se sçauroit maintenir vaguant en cet infini de pensées informes : il les luy faut (185) compiler à certaine image à son modele. La Majesté divine s'est ainsi pour nous aucunement laissé circonscrire aux limites corporels. Ses sacremens supernaturels et celestes ont des signes de notre terrestre condition. Son adoration s'exprime par offices et paroles sensibles : car c'est l'homme, qui croit et qui prie. Je laisse à part les autres argumens qui s'employent à ce subject. Mais à peine

(185) Adapter à certaine image proportionnée à sa capacité.

me feroit-on accroire que la vue de nos crucifix, et peinture de ce piteux supplice, que les ornements et mouvements ceremonieux de nos Eglises, que les voix accommodées à la devotion de nostre pensée, et cette esmotion des sens, n'eschauffent l'ame des peuples, d'une passion religieuse, de très-utile effect.

De celles ausquelles on a donné corps comme la nécessité l'a requis, parmy (186) cette cecité universelle, je me fusse, ce me semble, plus volontiers attaché à ceux qui adoroient le Soleil,

————— La lumière commune,
L'œil du monde ; et si Dieu au chef porte des
yeux,
Les rayons du soleil sont ses yeux radieux,

(186) Cet aveuglement universel. On trouve *cecité* dans le Dictionnaire de Cotgrave.

LIVRE II. CHAP. XII. 173

Qui donnent vie à tous, nous maintiennent
et gardent,

Et les faicts des humains en ce monde re-
gardent.

Ce beau, ce grand soleil, qui nous faict les
saisons,

Selon qu'il entre ou sort de ses douze
maisons;

Qui remplit l'univers de ses vertus cognues,
Qui d'un traict de ses yeux nous dissipe les
nues;

L'esprit, l'ame du monde, ardent et flam-
boyant,

En la course d'un jour tout le Ciel tour-
noyant;

Plein d'immense grandeur, rond, vagabond
et ferme;

Lequel tient dessous luy tout le monde pour
terme;

En repos sans repos, oysif et sans sejour,
Fils aîné de Nature, et le Pere du jour.

D'autant qu'outre cette sienne grandeur
et beauté, c'est la piece de cette machine
que nous descouvrons la plus esloignée

174 ESSAIS DE MONTAIGNE,

de nous : et par ce moyen si peu connue, qu'ils estoient pardonnables d'en entrer en admiration et reverence.

Thales, (187) qui le premier s'enquesta de telle matiere, estima Dieu un Esprit qui fit d'Eau toutes choses. Anaximander, (188) que les Dieux estoient mourants et naissants à diverses saisons; et que c'estoient des Mondes infinis en nombre. Anaximenes, (189) que l'Air

(187) Cicero, *de Nat. Deor.* Lib. I, c. 10.
Thales — qui primus de talibus rebus quæ-
sivit, aquam, dixit, esse initium rerum :
Deum autem eam mentem quæ ex aquâ cuncta
fingeret.

(188) Anaximandri — opinio est, nativos
esse Deos, longis intervallis orientes occi-
dentesque, eosque innumerabiles esse mundos.
Cic. ibid.

(189) Anaximenes Aëra Deum statuit, esse-
que immensum, et infinitum, et semper in
môtu. *Id. ibid.*

estoit Dieu, qu'il estoit produit et immense, toujours mouvant. Anaxagoras (190) le premier a tenu, la description et maniere de toutes choses estre conduite par la force et raison d'un Esprit infini. Alcmaëon (191) a donné la divinité au Soleil, à la Lune, aux Astres, et à l'Ame. Pythagoras (192) a fait Dieu un Esprit espandu par la nature de toutes choses, d'où nos ames sont deprinsees. Parmenides, (193) un cercle

(190) Anaxagoras — primus omnium rerum descriptionem et modum, mentis infinitæ vi ac ratione designari et confici voluit. *Id. ibid.* c. 11.

(191) Crotoniates Alcmaeo soli et lunæ reliquisque sideribus, animoque præterea divinitatem dedit. *Id. ibid.*

(192) Pythagoras Deum animum esse per naturam rerum omnem intentum, et commentem, quo animi nostri carperentur. *Id. ibid.*

(193) Parmenides — continentem ardore

176 ESSAIS DE MONTAIGNE,

entourant le Ciel, et maintenant le Monde par l'ardeur de sa lumière. Empédocles (194) disoit estre des Dieux, les quatre natures, desquelles toutes choses sont faites. Protagoras, (195) n'avoit rien que dire, s'ils sont ou non, ou quels ils sont. Démocritus, (196)

lucis orbem qui cingit cœlum, appellat Deum.
Id. ibid.

(194) Empédocles — quatuor naturas, ex quibus omnia constare censet, divinas esse vult. *Id. ibid. c. 12.*

(195) Protagoras, sese negat omnino de Diis habere quod liqueat, sint, non sint, qualesve sint. *Id. ibid.* Voici les propres paroles qu'il mit au commencement d'un ouvrage de sa façon : *Je ne saurois dire s'il y a des Dieux, ni ce que c'est.* — Protagoras étoit un sophiste d'Abdere.

(196) Democritus tùm imagines earumque circuitu in Deorum numero refert : tùm illum Naturam quæ imagines fundat ac mittat :

tantost que les images et leurs circulations sont Dieux : tantost cette Nature , qui eslance ces images : et puis , notre science et intelligence. Platon (197) dissipe sa créance à divers visages : il dit au *Timée* , le Pere du monde ne se pouvoit nommer : Aux *Loix* , qu'il ne se faut enquerir de son estre : Et ailleurs en ces mesmes Livres il fait le Monde , le Ciel , les Astres , la Terre , et nos Ames Dieux , et reçoit en outre ceux

tum scientiam , intelligentiamque nostram.
Id. ibid.

(197) De Platonis inconstantia longum est dicere ; qui in *Timæo* , patrem hujus mundi nominari neget posse : in *Legum* autem libris , quid sit omnino Deus , antiqui oportere non censeat. — Idem et in *Timæo* dicit , et in *Legibus* , et mundum Deum esse , et cœlum , et astra , et terram , et animos , et eos quos majorum institutis accipimus. *Id. ibid.*

qui ont esté receus par l'ancienne institution en chaque République. Xenophon rapporte (198) un pareil trouble de la discipline de Socrates : tantost qu'il ne le faut enquerir de la forme de Dieu : et puis il luy fait establir que le Soleil est Dieu, et l'Ame Dieu : Qu'il n'y en a qu'un, et puis qu'il y en a plusieurs. Speusippus, neveu de Platon, fait (199) Dieu, certaine force gouvernant les choses, et qu'elle est animale. Aristote,

(198) Atque etiam Xenophon paucioribus verbis eadem ferè peccat; facit enim in iis quæ à Socrate dicta retulit, Socratem disputantem, formam Dei quæri non oportere : eundemque et solem et animum dicere : et modò unum, tùm autem plures Deos. *Id. ibid.*

(199) Speusippus — vim quamdam dicit quæ omnia regantur, eamque animalem. *Cic. de Nat. Deor. L. I, c. 13.*

à cette heure, (200) que c'est l'Esprit ,
à cette heure, le Monde : à cette heure ,
il donne un autre maistre à ce Monde ,
et à cette heure fait Dieu l'ardeur du
Ciel. Xenocrates (201) en fait huit :
les cinq nommez entre les Planetes ; le
sixiesme composé de toustes les Estoiles
fixes, comme de ses membres ; le sep-
tiesme et huictiesme, le Soleil et la
Lune. Heraclides Ponticus (202) ne fait

(200) Aristoteles quoque — multa turbat :
— modò enim menti tribuit omnem divi-
nitatem : modò mundum ipsum Deum dicit
esse : modò quendam alium præficit mundo ,
tùm cœli ardorem Deum dicit esse. *Id. ibid.*

(201) Xenocrates — Deos octo esse dicit :
quinque eos qui in stellis vagis nominantur :
unum qui ex omnibus sideribus , quæ infixæ
cœlo sunt , ex dispersis quasi membris sim-
plex sit putandus Deus : septimum „ solem
adjungit , octavumque lunam. *Id. ibid.*

(202) Ponticus Heraclides — modo mun-

que vaguer entre ses advis, et enfin prive Dieu de sentimens : et le fait remuant de forme à autre : et puis dit que c'est le Ciel et la Terre. Théophraste se promene (203) de pareille irresolution entre toutes ses fantasies : attribuant l'intendance du Monde, tantost à l'Entendement, tantost au Ciel, tantost aux Estoiles. Strato, (204) que

dum; tùm mentem divinam esse putat : errantibus etiam stellis divinitatem tribuit, sensuque Deum privat, et ejus formam mutabilem esse vult : eodemque in libro rursus terram et cœlum refert in Deos. *Id. ibid.*

(203) Nec verò Theophrasti inconstantia ferenda est : modo enim menti divinam tribuit principatum ; modò cœlo : tùm autem signis, sideribusque cœlestibus. *Id. ibid.*

(204) Strato — omnem vim divinam in naturâ sitam esse censet, quæ causas gignendi, augendi, minuendi habeat ; sed careat omni sensu et figurâ. *Id. ibid.*

c'est

c'est Nature ayant la force d'engendrer, augmenter et diminuer, sans forme et sentiment. Zeno, (205) la Loy naturelle, commandant le bien et prohibant le mal : laquelle Loy est un animant : et oste les Dieux accoustuméz, Jupiter, Juno, Vesta. Diogenes Apolloniates, (206) que c'est l'aage. Xenophanes (207)

(205) Zeno naturalem legem divinam esse censet, eamque vim obtinere rectam imperantem, prohibentemque contraria : eamque animantem : — neque Jovem, neque Junonem, neque Vestam, neque quemquam, qui ita appelletur, in Deorum numero habet. *Id. ibid. c. 14.*

(206) Je ne sais où Montaigné pourroit avoir pris que l'Age étoit le Dieu de Diogene d'Apollonie. Il nous dira lui-même dans ce Chapitre (note 297) que l'Air étoit le Dieu de ce Diogene. Il faut donc qu'on ait mis *âge* au lieu d'*air* dans une des premières éditions des *Essais*, d'où cette faute aura passé dans toutes celles qui ont suivi. Au reste,

182 ESSAIS DE MONTAIGNE,
faict Dieu rend , voyant , oyant , non

Cicéron assure positivement que l'Air est le Dieu de Diogene Apolloniate. *Aër quo Diogenes Apolloniates utitur Deo.* De Nat. Deor. L. I, c. 12. Ce que M. l'Abbé d'Olivet traduit ainsi : l'Air est le Dieu que Diogene d'Apollonie reconnoît. Pour bien entendre la pensée de ce philosophe , renfermée en si peu de mots , il faut savoir qu'il donnoit du sentiment à l'air ; ce que Saint Augustin dit fort nettement dans son livre de *Civitate Dei*, L. VIII, c. 2. Voici ses propres paroles : *Diogenes — Anaximenis auditor, aërem quidam dixit rerum esse materiam , de quâ omnia fierent , sed eum esse compotem divinae rationis , sine quâ nihil ex eo fieri posset.* Bayle conclut de là que Diogene d'Apollonie faisoit de l'air et de la vertu divine un tout ou un composé dans lequel , si l'air étoit la matière , la vertu divine étoit l'âme ou la forme ; et que par conséquent l'air animé d'une vertu divine devoit , selon ce philosophe , être appelé Dieu. Voyez dans son Dictionnaire l'article de *Diogene d'Apollonie*.

respirant , n'ayant rien de commun avec l'humaine nature. Aristo (208) estime la forme de Dieu * incompre-

tome I , p. 1055, où Bayle fait voir que Cicéron et S. Augustin conviennent absolument dans ce point que l'Air étoit le Dieu de Diogene d'Apollonie. D'ailleurs, ce philosophe, en donnant de l'intelligence à l'air, se distinguoit de son maître Anaximene, qui croyoit l'air inanimé. C'est une remarque que je dois au savant traducteur de *la Nature des Dieux*, que je viens de citer. Vous la trouverez dans une note sur le passage de Cicéron qui fait le sujet de cet article, tome I, page 45, édition de Paris.

(207) Ici Montaigne copie Diogene Laërce qui, dans la *Vie de Xénophanes*, lui attribue précisément les mêmes opinions. L. IX, Segm. 19.

(208) Aristo neque formam Dei intelligi posse censet, neque in Diis sensum esse dicit, dubitatque omnino Deos animans necne sit. Cic. de Nat. Deor. L. I, c. 4.

* Incompréhensible. — Selon toutes les

184 ESSAIS DE MONTAIGNE,

nable, le prive de sens, et ignore s'il est animant ou autre chose. Cleanthes, (209) tantost la Raison, tantost le Monde, tantost l'âme de Nature, tantost la chaleur supreme entourant et enveloppant tout. Perseus, (210) Auditeur de Zenon, a tenu, qu'on a surnommé

apparences, *incompréhensible* a été forgé par Montaigne. Il ne se trouve ni dans Cotgrave, ni dans Nicôt.

(209) Cleanthes tùm ipsum mundum, Deum dicit esse : tùm totius naturæ menti atque animo tribuit hoc nomen : tùm altissimum atque undique circumfusum et extremum, omnia cingentem atque complexum ardorem qui æther nominatur, certissimum Deum judicat : — tùm nihil ratione censet esse divinius. *Id. ibid.*

(210) Persæus Zenonis auditor, eos dicit habitos Deos à quibus magna utilitas ad vitæ cultum esset inventa : ipsasque res utiles et salutares ; Deorum esse vocabulis nuncupatas. *Id. ibid. §. 15.*

Dieux, ceux qui avoient apporté quelque notable utilité à l'humaine vie, et les choses mesmes profitables. Chrysippus faisoit (211) un amas confus de toutes les précédentes sentences, et compte, entre mille formes de Dieux qu'il fait, les hommes qui sont immortalisez. Diagoras et Theodorus nioient tout sec, (212) qu'il y eust des Dieux. Epicurus (213) faict les Dieux luisants,

(211) *Id. ibid.* Voyez sur ce passage une sayante et judicieuse remarque de M. le président Bouhier, tome I de la Traduction de M. l'abbé d'Olivet, p. 247.

(212) *Apertè Deorum naturam sustulerunt. Cic. de Nat. Deor. L. I, c. 23. et Sextus Empiricus, adv. Mathem. L. VIII, p. 317.*

(213) *Deos — induxit Epicurus per lucidos, et perflabiles, et habitantes, tanquam inter duos lucos, sic inter duos mundos, propter metum ruinarum: eosque habere putat eadem membra quæ nos, nec ullum usum habere membrorum. Cic. de Divinat. L. II, c. 17.*

186 ESSAIS DE MONTAIGNE,

transparents, et perflables, logez comme entre deux forts, entre deux mondes, à couvert des coups : revestus d'une humaine figure et de nos membres, lesquels membres leur sont de nul usage :

(n) *Ego Deum genus esse semper duxi, et
dicam cœlitum,
Sed eos non curare opinor, quid agat humanum genus.*

Fiez-vous à votre Philosophie : vantez-vous d'avoir trouvé la feve au gasteau, à voir ce tintamare de tant de cervelles philosophiques. Le trouble des formes mondaines a gagné sur moy,

(n) Vers d'Ennius, cités par Cicéron, de *Divinat.* L. II, c. 50 ; et que l'abbé Regnier a traduits ainsi :

J'ai toujours cru des Dieux, et cru toujours
aussi
Que des foibles mortels ils n'avoient nul
souci,

que les diverses mœurs et fantasies humaines, ne me déplaisent pas tant, comme elles m'instruisent : ne m'engueillissent pas tant, comme elles m'humilient en les conferant. Et tout autre choix que celui qui vient de la main expresse de Dieu, me semble choix de peu de prerogative. Les polices du monde ne sont pas moins contraires en ce subject, que les escholes : par où nous pouvons apprendre, que la fortune mesme n'est pas plus diverse et variable que nostre raison, ny plus aveugle et inconsiderée.

Les choses les plus ignorées sont plus propres à estre deifiées : Par quoy de faire de nous des Dieux, comme l'Antiquité, (214) cela surpasse l'extreme foiblesse de discours. J'eusse encore

(214) C'est l'imagination la plus ridicule et la plus puérile du monde.

plustost suivy ceux qui adoroyent le serpent, le chien et le bœuf : d'autant que leur nature et leur estre nous est moins cognu ; et avons plus de loy d'imaginer ce qu'il nous plaist de ces bestes-là, et leur attribuer des facultez extraordinaires. Mais d'avoir fait des Dieux de notre condition, de laquelle nous devons cognoistre l'imperfection, leur avoir attribué le desir, la cholere, les vengeances, les mariages, les generations, et les parenteles, l'amour, et la jalousie, nos membres et nos os, nos sievres et nos plaisirs, nos morts et sepultures, il faut que cela soit party d'une merveilleuse yvresse de l'entendement humain :

(o) *Quæ procul usque adeò divino ad numina
distant*

Inque Deum numero quæ sint indigna videri.

(o) Toutes choses fort éloignées d'avoir

(p) *Formæ, ætates, vestitus, ornatus noti sunt : gênera, conjugia, cognationes : omniæque traducta ad similitudinem imbecillitatis humanæ : nam et perturbatis animis inducuntur : accipimus enim Deorum cupiditates, ægritudines, iracundias : Comme d'avoir attribué la divinité, non-seulement à la foy, à la vertu, à l'honneur, concorde, liberté, victoire, piété : mais aussi à la volupté, fraude, mort, envie,*

rien de commun avec la Nature divine, et tout-à-fait indignes d'être admises dans ce rang. *Lucret. L. V, vs. 123, 124.*

(p) On sait les différentes figures de ces Dieux, leurs âges, leurs habillemens, leurs ornemens, leurs généalogies, leurs mariages, leurs alliances : et on les représente, à tous égards, sur le modèle de l'infirmité humaine, sujets aux mêmes passions, amoureux, chagrins, colères. *Cic. de Nat. Deor. L. II, c. 28.*

vieillesse, misere; à la peur, à la fièvre,
et à la male fortune, et autres injures
de notre vie, fresle et caduque :

(q) *Quid juvat hoc, templis nostros inducere
mores?*

O curvæ in terras animæ et cœlestium inanes!

Les Egyptiens d'une impudente prudence, défendoyent sur peine de la hart, que nul eust à dire que Serapis et Isis leurs Dieux, eussent autres fois esté hommes : et nul n'ignoroit qu'ils ne l'eussent esté. Et leur effigie représentée le doigt sur la bouche, signifioit, dit Varro (215), cette ordonnance mys-

(q) A quoi bon introduire dans les temples le désordre et la corruption des mœurs? O ames basses et terrestres, vuides de tout sentiment divin! *Perse*, Sat. xj, vs. 61.

(215) Vous trouverez dans S. Augustin, de *Civit. Dei*, L. XVIII, c. 5, le passage de Varron où tout ceci est contenu,

terieuse à leurs Prestres , de taire leur origine mortelle , comme par raison nécessaire annullant toute leur veneration. Puisque l'homme desiroit tant de s'apparier à Dieu , il eust mieux fait , dit Cicero , (216) de ramener à soy les conditions divines , et les attirer çà bas , que d'envoyer là haut sa corruption et sa misere : mais à le bien prendre , il a fait en plusieurs façons , et l'un et l'autre , de pareille vanité d'opinions.

Quand les Philosophes espluchent la

(216) Cicéron parlant des fables d'Homere , qui attribuoient aux Dieux les foiblesses et les vices des hommes , dit : *Fingebat hæc Homerus , et humana ad Deos transferebat : divina mallem ad nos*. Tusc. Quæst. L. I, c. 26. C'est le passage que Montaigne exprime et paraphrase ici à sa manière. Mais , ajoute M. Barbeyrac , de qui je tiens cette remarque , la traduction languit en comparaison de l'original.

hierarchie de leurs Dieux, et font les
 'empressez à distinguer leurs alliances,
 leurs charges et leur puissance; je ne
 puis pas croire qu'ils parlent à certes.
 Quand Platon nous déchiffre le verger
 'de Pluton', et les commoditez ou peines
 corporelles qui nous attendent encores
 après la ruine et anéantissement de nos
 corps; et les accommode au ressenti-
 ment que nous avons en cette vie :

(r) *Secreti celant colles, et myrtea circum
 S, lva tegit, curæ non ipsa in morte relin-
 quunt.*

Quand Mahumet promet aux siens
 un paradis tapissé, paré d'or et de
 pierreries, peuplé de garses d'excellente

(r) Retirés dans des sentiers écartés qu'un
 bois de myrte environne de toutes parts,
 tout morts qu'ils sont, les soucis ne les aban-
 donnent point encore. *Æneid. L. VI, vs.
 443, etc.*

beauté, de vins et de vivres singuliers ;
 je vois bien que ce sont des mocqueurs
 qui se pient à nostre bestise, pour nous
 emmieller et attirer par ces opinions et
 espérances, convenables à nostre mortel
 appétit. Si sont aucuns des nostres tom-
 bez en pareille erreur, se promettants
 après la resurrection une vie terrestre
 et temporelle, accompagnée de toutes
 sortes de plaisirs et commoditez mon-
 daines : croyons-nous que Platon, luy
 qui a eu ses conceptions si celestes, et si
 grande accointance à la Divinité, que
 le surnom lui en est demeuré, ait estimé
 que l'homme, cette pauvre creature,
 eust rien en luy d'applicable à cette
 incomprehensible puissance ? et qu'il ait
 creü que nos prises languissantes fus-
 sent capables, ny la force de nostre sens
 assez robuste, pour participer à la bea-
 titude ou peine eternelle ? Il faudroit
 ny dire de la part de la Raison hu-

maine : Si les plaisirs que tu nous promets en l'autre vie sont de ceux que j'ai senti çà bas , cela n'a rien de commun avec l'infinité : Quand tous mes cinq sens de nature seroient combles de liesse, et cette ame saisie de tout le contentement qu'elle peut desirer et esperer, nous sçavons ce qu'elle peut : cela, ce ne seroit encores rien : S'il y a quelque chose du mien, il n'y a rien de divin : si cela n'est autre que ce qui peut appartenir à cette nostre condition presente, il ne peut estre mis en compte. Tout contentement des mortels est mortel. La recognoissance de nos parens, de nos enfans et de nos amis, si elle nous peut toucher et chatouiller en l'autre monde, si nous tenons encores à un tel plaisir, nous sommes dans les commoditez terrestres et finies. Nous ne pouvons dignement concevoir la grandeur de ces hautes et divines pro-

messes, si nous les pouvons aucunement concevoir. Pour dignement les imaginer, il les faut imaginer inimaginables, in-
bles et incompréhensibles, et parfaitement autres que celles de nostre miserable experience. *Oeil ne scauroit voir*, (217) dit Saint-Paul : *et ne peut monter en cœur d'homme, l'heur que Dieu prepare aux siens.*

Et si pour nous en rendre capables on reforme et rechange notre estre (comme tu dis, Platon, par tes purifications) ce doit estre d'un si extreme changement et si universel, que par la doctrine physique, ce ne sera plus nous :

(s) *Hector erat tunc cùm bello certabat, et ille*

Tractus ab Æmonio non erat Hector equo :

(217) 1. Corinth. ij, 9.

(s) C'étoit Hector lorsqu'il combattoit les armes à la main : mais ce n'étoit point Hector

ce sera quelque'autre chose qui recevra ces recompenses.

(t) *Quod mutatur, dissolvitur, interit ergo :
Trajiciuntur enim partes atque ordine mi-
grant.*

Car en la Metempsychose de Pythagoras, et changement d'habitation qu'il imaginoit aux ames, pensons-nous que le lyon, dans lequel est l'ame de *Cesar*, espouse les passions qui touchoyent *Cesar*, ny que ce soit luy ? Si c'estoit encore luy, ceux-là auroient raison, qui combattants cette opinion contre *Platon*, luy reprochent que le fils se pourroit trouver à chevaucher sa mere, revestue d'un corps de male, et sem-

qui fut traîné par les chevaux d'*Achille*. *Ovid.* *Trist.* L. III. *Eleg.* vs. 27.

(t) Ce qui change se dissout et périt, par la dissipation et le dérangement des parties. *Lucret.* L. III, vs. 756, etc.

blables absurditez. Et pensons – nous qu'ès mutations qui se font des corps des animaux en autres de mesme espèce, les nouveaux venus ne soient autres que leurs predecesseurs? Des cendres d'un Phenix s'engendre, dit-on, (218) un ver, et puis un autre Phœnix : ce second Phœnix, qui peut imaginer, qu'il ne soit autre que le premier? Les vers qui font nostre soye, on les void comme mourir et assecher, et de ce mesme corps se produire un papillon, et de-là un autre ver, qu'il seroit ridicule estimer estre encores le premier. Ce qui a cessé une fois d'estre, n'est plus :

(u) *Nec si materiam nostram collegerit cetas*

(218) *Plin. Hist. Natur. L. X, c. 2. Ex ossibus et medullis (Phœnicis mortui) nasci primo oeu vermiculum : inde fieri pullum.*

(u) Et si le temps rassembloit toute la matière de notre corps après qu'il a été dissous,

*Pest obitum, sursumque redegerit, ut sit
nunc est,*

*Atque iterum nobis fuerint data lumina vitæ,
Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque
factum,*

Interrupta semel cum sit repetentia nostra.

Et quand tu dis ailleurs, Platon, que ce sera la partie spirituelle de l'homme, à qui il touchera de jouir des récompenses de l'autre vie, tu nous dis chose d'aussi peu d'apparence :

(v) *Scilicet avolsus radicibus ut nequit ullam
Displicere ipse oculus rem, seorsum corpore
toto.*

de sorte qu'il remît cette matière dans la situation où elle est à présent, et qu'il nous rappellât à la jouissance d'une seconde vie, tout cela ne seroit rien à notre égard, après que le cours de notre existence a été une fois interrompu. *Lucret. L. III, vs. 859, etc.*

(v) Il en est de l'ame à cet égard comme de l'œil, qui arraché de sa place, et séparé

Car à ce compte, ce ne sera plus l'homme, ny nous par consequent, à qui touchera cette jouissance : Car nous sommes bastis de deux pieces principales essentielles, desquels la separation c'est la mort et ruyne de nostre estre :

(x) *Inter enim jecta est vitæ pausa, vageque
Deerrarunt passim motus ab sensibus omnes.*

Nous ne disons pas que l'homme souffre quand les vers luy rongent ses membres, de quoy il vivoit, et que la terre les consomme :

(y) *Et nihil hoc ad nos, qui coïtu conjugioque*

du corps, ne peut rien voir. *Id. ibid. vs. 562, etc.*

(x) Car la vie une fois éteinte, tous les mouvemens qui animoient les sens sont dissipés et anéantis. *Id. ibid. vs. 872, etc.*

(y) Cela ne nous touche point, nous qui

200 ESSAIS DE MONTAIGNE,
*Corporis atque animæ consistimus uniter
apti.*

Davantage, sur quel fondement de leur justice peuvent les Dieux reconnoître et récompenser à l'homme après sa mort ses actions bonnes et vertueuses, puisque ce sont eux-mêmes qui les ont acheminées et produites en lui ? Et pourquoy s'offencent-ils et vengent sur luy les vicieuses, puisqu'ils l'ont eux-mêmes produit en cette condition fautive, et que d'un seul clin de leur volonté, ils le peuvent empêcher de faillir ? Epicurus opposeroit-il pas cela à Platon, avec grande apparence de l'humaine raison, s'il ne se couvroit souvent par cette sentence : Qu'il est impossible d'establiir quelque chose de

sommes composés d'un corps et d'une ame étroitement unis ensemble. *Id. ibid. vi. 857, etc.*

certain de l'immortelle nature, par la mortelle ? Elle ne fait que fourvoyer par tout, mais spécialement quand elle se mesle des choses divines. Qui le sent plus esvidemment que nous ? Car encores que nous luy ayons donné des principes certains et infailibles, encores que nous esclairions ses pas par la sainte lampe de la Verité qu'il a pleu à Dieu nous communiquer : nous voyons pourtant journellement, pour peu qu'elle se destourne ou escarte de la voye tracée et battue par l'Eglise, comme tout aussi-tost elle se perd, s'embarrasse et s'entrave, tournoyant et flottant dans cette mer vaste, trouble, et ondoyante des opinions humaines, sans bride et sans but. Aussi-tost qu'elle perd ce grand et commun chemin, elle se va divisant et dissipant en mille routes diverses.

L'homme ne peut être que ce qu'il

est ; ny imaginer que selon sa portée. C'est plus grande presumption, dit Plutarque (219), à ceux qui ne sont qu'hommes, d'entreprendre de parler et discourir des Dieux et des demy-Dieux, que ce n'est à un homme ignorant de musique, vouloir juger de ceux qui chantent : ou à un homme qui ne fut jamais au camp, vouloir disputer des armes et de la guerre, en presumant comprendre par quelque legere conjecture, les effects d'un art qui est hors de sa cognoissance. L'Ancienneté pensa, ce croy-je, faire quelque chose pour la Grandeur Divine, de l'apparier à l'homme, la vestir de ses facultez, et estrener de ses belles humeurs et plus honteuses necessitez : lui offrant de nos

(219) Dans le Traité, *Pourquoi la Justice divine differe quelquefois la punition des malefices*, ch. 4 de la Version d'Amyot.

viandes à manger, de nos danses, mommeries et farces à la resjouyr : de nos vestemens à se couvrir, et maisons à loger : la caressant par l'odeur des encens et sons de la musique, festons et bouquets : et pour l'accommoder à nos vicieuses passions, flattant sa justice d'une inhumaine vengeance : l'esjouysant de la ruyne et dissipation des choses par elle créées et conservées : Comme Tiberius Sempronius, (220) qui fit brusler pour sacrifice à Vulcain, les riches despouilles et armes qu'il avoit gaigné sur les ennemis en la Sardaigne : et Paul Emyle, celles de Macedoine, à Mars et à Minerve (221).

Et Alexandre, arrivé à l'Ocean In-

(220) Tite Live, L. XLI, c. 16.

(221) Et aux autres Dieux, *quibus spolia hostium dicare jus fasque est*, dit Tite Live, L. XLV, c. 33.

dique, (222) jetta en mer en faveur de Thetys, plusieurs grands vases d'or : Remplissant en outre ses autels d'une boucherie, non de bestes innocentes seulement, mais d'hommes aussi, ainsi que plusieurs Nations, et entre autres la nostre, avoyent en usage ordinaire :

(222) Arrien, L. VI, c. 19, et Diodore de Sicile, L. XVII, c. 104, sont les seuls Historiens d'Alexandre qui parlent des *vases d'or* jettés dans l'Océan : mais ils ne disent rien de la *boucherie d'hommes*. Le premier lui fait sacrifier des taureaux à Neptune : l'autre lui fait dresser des autels en l'honneur de Thetys et de l'Océan. Je ne sais si Montaigne n'auroit pas aidé à la lettre, ou de mémoire, ou par conjecture, à l'occasion de ce qu'Arrien dit un peu plus haut, qu'Alexandre étant abordé à une isle de l'Océan, y fit des sacrifices, y immola d'autres victimes, à d'autres Dieux, et d'une autre manière. C'est M. Barbeyrac qui m'a fourni cette judicieuse remarque.

Et

Et croy qu'il n'en est aucune exempte
d'en avoir faict essay.

(2)

Sulmone creatos

Quatuor hic juvenes totidem , quos eduxat

Ufens,

Viventes rapit, inferias quos immolet umbris.

Les Getes se tiennent immortels, (223)
et leur mourir n'est que s'acheminer
vers leur dieu Zamolxis. De cinq en
cinq ans ils despechent vers luy quel-
qu'un d'entr'eux, pour le requerir des
choses necessaires. Ce député est choisi
au sort. Et la forme de le depescher
après l'avoir de bouche informé de sa
charge est que de ceux qui l'assistent ;

(2) Sur cela, Enée saisit quelques jeunes
hommes nés à Sulmone, et quatre autres
nourris sur les rives de l'Ufens, pour les im-
moler vivans aux manes de Pallas. *Æneïd.*
L. X, vs. 517, etc.

(223) *Herodot.* L. IV, p. 289.

Tome VIII.

M

206 **ESSAIS DE MONTAIGNE,**
trois tiennent debout autant de javelines, sur lesquelles les autres le lancent à tour de bras. S'il vient à s'enfermer en lieu mortel, et qu'il trespasse soudain, ce leur est certain argument de faveur divine : s'il en eschappe, ils l'estiment meschant et execrable, et en deputent encore un autre de mesme. Amestris, (224) mere de Xerxès, devenue vieille, fit pour une fois ensevelir tous vifs quatorze jouvenceaux des meilleures maisons de Perse, suyvant la religion du Pays, pour gratifier à quelque Dieu sousterrain. Encore aujourd'hui les

(224) Ou plutôt femme de Xerxès; comme dit Plutarque, dans son *Traité de la Superstition*, ch. 13; mais où Amyot a mis le mot de *mere*, par pure inadvertance. On sait que Xerxès étoit né d'Atossa, fille de Cyrus : et Hérodote rapportant le fait dont parle ici Montaigne, nomme expressément Amestris, *femme de Xerxès*, L. VII, p. 477.

idoles de Themixtitan se cimentent du sang des petits enfans : et n'aiment sacrifice que de ces pueriles et pures ames : justice affamée du sang de l'innocence :

(a) *Tantum religio potuit suadere malorum !*

Les Carthaginois immoloient leurs propres enfans à Saturne : et qui n'en avoit point , (225) en achetoit , estant cependant le pere et la mere tenus d'assister à cet office , avec contenance gaye et contente.

C'estoit une estrange fantasie , de vouloir payer la bonté divine , de nostre affliction : comme les Lacedemoniens

(a) Tant la religion a eu de pouvoir sur les hommes pour leur inspirer les plus grands crimes. *Lucret. L. I, vs. 102.*

(225) Plutarque , dans son *Traité de la Superstition* , ch. 13 de la Traduction d'Amyot,

qui mignardoient leur Diane, (226) par bourrellement des jeunes garçons, qu'ils faisoient fouetter en sa faveur, souvent jusques à la mort. C'estoit une humeur farouche, de vouloir gratifier l'architecte, de la subversion de son bastiment : et de vouloir garantir la peine due aux coupables, par la punition des non-coupables : et que la pauvre Iphigenia au port d'Aulide, par sa mort et par son immolation deschargeast envers Dieu l'armée des Grecs des offenses qu'ils avoient commises :

(b) *Et casta incestè nubendi tempora in ipsæ Hostia concideret mactatu mæsta parentis.*

(226) *Id.* dans les *Dits notables des Lact-démoniens*, vers la fin.

(b) Que cette chaste princesse tremblante au pié des autels, y fût cruellement immolée dans la fleur de son âge par l'ordre de son propre père. *Lucret. L. I, vs. 99, 100.*

Et ces deux belles et généreuses ames des deux Decius, pere et fils, pour propitier la faveur des Dieux envers les affaires Romaines, s'allassent jeter à corps perdu à travers les plus espais des ennemis. (c) *Quæ fuit tanta Deorum iniquitas, ut placari populo Romano non possent, nisi tales viri occidissent ?* Joint que ce n'est pas au Criminel de se faire fouetter à sa mesure, et à son heure : c'est au Juge, qui ne met en compte de chastiment, que la peine qu'il ordonné; et ne peut attribuer à punition ce qui vient à gré à celui qui le souffre. La vengeance divine presuppose notre dissentiment entier, pour sa justice et pour notre peine.

(c) Comment les Dieux étoient-ils si irrités contre le peuple romain, qu'ils ne pussent être satisfaits qu'au prix d'un sang si généreux ? *Cic. de Nat. Deor. L. III, c. 6.*

Et fut ridicule l'humeur de Polycrates, Tyran de Samos, (227) lequel pour interrompre le cours de son continuel bonheur, et le compenser, alla jeter en mer le plus cher et précieux joyau qu'il eust, estimant que par ce malheur apposté, il satisfaisoit à la revolution et vicissitude de la fortune. Et elle pour se moquer de son ineptie, fit que ce joyau revinst encore en ses mains, trouvé au ventre d'un poisson. Et puis, à quel usage les deschiremens et desmembremens des Corybantes, des Menades, et en nos temps des Mahometans, qui s'esbalaffrent le visage, l'estomach, les membres, pour gratifier leur Prophete : veu que l'offense consiste en la volonté, non en la poitrine, aux yeux, aux genitoires, en l'embonpoint, aux

(227) *Herodot. L. III, p. 201, 202.*

espaules, et au gosier? (d) *Tantus est perturbatae mentis et sedibus suis pulsae furor, ut sic Dii placentur, quemadmodum ne homines quidem scerviunt.* Cette texture naturelle regarde par son usage, non-seulement nous, mais aussi le serviteur de Dieu et des autres hommes : c'est injustice de l'affoler à notre escient, comme de nous tuer pour quelque pretexte que ce soit. Ce semble estre grande lascheté et trahison, de mastiner et corrompre les fonctions du corps stupides et serves, pour espargner à l'ame la sollicitude de les conduire selon raison. (e) *Ubi iratos Deos timent,*

(d) Telle est l'extravagance de ces pauvres insensés, qu'ils pensent apaiser les Dieux par des actes de cruauté que les hommes mêmes ne sauroient faire dans leurs plus grands emportemens. *D. Augustin. de Civit. Dei, L. IV, c. 10.*

(e) Quelle idée effrayante doivent avoir de

qui sic propitios habere merentur? — In regie libidinis voluptatem castrati sunt quidam ; sed nemo sibi , ne vir esset , jubente Domino , manus intulit. Ainsi remplissoient-ils leur religion de plusieurs mauvais effects :

(f) *Scapius olim Religio peperit scelerosa atque impia facta.*

Or rien du nostre ne se peut apparier ou rapporter , en quelque façon que ce soit , à la nature divine , qui ne la tache

leurs Dieux irrités ceux qui prétendent se les rendre propices par des traitemens si barbares? — On a vu des hommes qui ont été faits eunuques pour le plaisir des rois : mais jamais un homme ne s'est égorgé lui-même par ordre de son maître , pour n'être pas homme. *Ibid.* à Senecâ.

(f) Depuis long-temps la religion a produit des actions impies et détestables. *Lucret. L. I, vs. 83, 84.*

et marque d'autant d'imperfection. Cette infinie beauté, puissance, et bonté, comment peut-elle souffrir quelque correspondance et similitude à chose si abjecte que nous sommes, sans un extrême interest et dechet de sa divine grandeur? (g) *Infirmum Dei fortius est hominibus : et stultum Dei sapientius est hominibus.* Stilpon le Philosophe, interrogé si les Dieux s'esjouissent de nos honneurs et sacrifices : *Vous estes indiscret*, répondit-il : (228) *retirons-nous à part, si vous voulez parler de cela.* Toutesfois nous luy prescrivons des bornes, nous tenons sa puissance assiegée par nos raisons,

(g) La foiblesse de Dieu est plus forte que la force des hommes, et la folie de Dieu plus sage que leur sagesse. 1. *Corinth.* j, vs. 25.

(228) Diogene Laërce, dans la Vie de Stilpon. L. II; Segm. 117.

(j'appelle Raisons nos resveries et nos songes, avec la dispense de la Philosophie, qui dit, le fol mesme et le meschant, forcener par raison : mais que c'est une raison de particuliere forme) nous le voulons asservir aux apparences vaines et foibles de nostre entendement, luy qui a faict et nous et notre cognoissance. Parce que rien ne se fait de rien, Dieu n'auroit sceu bastir le monde sans matiere. Quoy ! Dieu nous a-il mis en main les clefs et les derniers ressorts de sa puissance ? S'est-il borné à n'outrepasser les bornes de notre science ? Mets le cas, ô homme ! que tu ayes peu remarquer ici quelques traces de ses effects : penses-tu qu'il y ait employé tout ce qu'il a peu, et qu'il ayt mis toutes ses formes et toutes ses idées en cet ouvrage ? Tu ne vois que l'ordre et la police de ce petit caveau où tu es logé, au moins si tu la vois : sa

Divinité a une jurisdiction infinie au-
delà : cette pièce n'est rien au prix du
tout :

(h) — *Omnia cum cœlo ; terraque , ma-
rique ,*

Nil sunt ad summam summâ totius omnem :

C'est une loy municipale que tu alle-
gues , tu ne sçais pas qu'elle est l'uni-
verselle. Attache-toi à ce à quoy tu es
subject , mais non pas lui : il n'est pas
ton confrere , ou concitoyen , ou com-
paignon. S'il s'est aucunement commu-
nique à toy , ce n'est pas pour se ravalier
à ta petitesse , ni pour te donner le
contrerolle de son pouvoir. Le corps
humain ne peut voler aux nues , c'est

(h) Le ciel , la terre et la mer , tout cela
pris ensemble n'est rien en comparaison de
l'immensité du grand tout. *Lucret. L. VI ,
vs. 678 ; etc.*

pour toi : le Soleil (229) bransle sans
sejour sa course ordinaire : les bornes
des Mers et de la Terre ne se peuvent
confondre : l'eau est instable et sans
fermeté, un mur est sans froissure im-
penetrable à un corps solide : l'homme
ne peut conserver sa vie dans les flam-
mes ; il ne peut estre et au Ciel et en
la Terre, et en mille lieux ensemble
corporellement. C'est pour toi qu'il a
faict ces reigles : c'est toy qu'elles atta-
quent. Il a tesmoigné aux Chrestiens
qu'il les a toutes franchies quand il lui
a pleu. De vray, pourquoy tout-puis-
sant, comme il est, auroit-il restreint
ses forces à certaines mesures ? En
faveur de qui auroit-il renoncé son
privilege ? Ta raison n'a en aucune
autre chose plus de verisimilitude et de

(229) Fait sa course ordinaire sans jamais se
reposer.

fondement,

fondement, qu'en ce qu'elle te persuade la pluralité des mondes :

(i) *Terramque et solem, lunam, mare, cætera quæ sunt*

Non esse unica, sed numero magis innumerali.

Les plus fameux Esprits du temps passé l'ont crue, et aucuns des nostres mêmes, forcez par l'apparence de la Raison humaine. D'austant qu'en ce bastiment que nous voyons, il n'y a rien seul et un,

(k) — *Cùm in summâ res nulla sit una, Unica quæ gignatur, et unica solaque crescat :*

(i) Que la terre, la mer, le soleil, la lune et les autres choses ne sont point uniques, mais en nombre innombrable. *Lucret. L. II, vs. 1084, etc.*

(k) Vu qu'il n'y a rien en ce grand univers qui ne soit engendré, et qui croisse seul de son espèce. *Id. ibid. vs. 1076, etc.*

Tome VIII.

N

et que toutes les espèces sont multipliées en quelque nombre : Par où il semble n'estre pas vray-semblable, que Dieu ayt faict ce seul ouvrage sans compaignon : et que la matiere de cette forme ayt esté espuisée en ce seul individu :

(1) *Quare etiam atque etiam tales facere
necesse est,*

Esse alios, alibi, congressus materia.

*Qualis hic est, avido complexu, quem tenet
æther.*

Notamment si c'est un animant, comme ses mouvemens le rendent si croyable, que Platon l'assure (230), et plusieurs des nostres ou le confirment, ou ne l'osent infirmer : Non plus que cette

(1) Car on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'il se fait ailleurs des amas de matiere pareils à ceux que le ciel enferme dans son vaste circuit. *Lucret. L. II, vs. 1063, etc.*

(230) Dans son *Timée*, p. 527.

ancienne opinion , que le Ciel , les Estoiles , et autres membres du monde , sont creatures composées de corps et âme : mortelles , en consideration de leur composition ; mais immortelles par la determination du Createur. Or s'il y a plusieurs mondes , comme Democritus , Epicurus , et presque toute la Philosophie a pensé , que sçavons-nous si les principes et les reigles de cettuy-ci touchent pareillement les autres ? Ils ont à l'adventure autre visage et autre police. Epicurus (231) les imagine ou semblables ou dissemblables.

Nous voyons en ce monde une infinie difference et variété , pour la seule distance des lieux. Ny le bled , ny le vin

(231) Il y a , disoit-il , des mondes à l'infini , qui sont ou semblables au nôtre , ou dissemblables. *Diog. Laërce* , dans la *Vie d'Epicure* , L. X , Segm. 85.

se void, ny aucun de nos animaux, en ce nouveau coin du monde, que nos Peres ont decouvert : tout y est divers. Et au temps passé, voyez en combien de parties du monde on n'avoit cognoissance ny de Bacchus, ny de Cerès. Qui en voudra croire Pline et Herodote, il y a des especes d'hommes en certains endroits, qui ont fort peu de ressemblance à la nostre. Et y a des formes mestisses et ambigues, entre l'humaine nature et la brutale. Il y a des contrées (232) où les hommes naissent sans teste, portant les yeux et la bouche en la poitrine : (233) où ils sont tous androgynes : (234) où ils marchent de quatre

(232) *Herodot.* L. IV, p. 524, où il est parlé aussi de ceux dont la tête ressemble à celle d'un chien.

(233) *Plin.* Hist. Nat. L. VIII, c. 2.

(234) *Id.* *ibid.* On voit clairement par ce

pattes : où ils n'ont (235) qu'un œil au front, et la teste plus semblable à celle d'un chien qu'à la nôtre : où ils sont moitié poisson par embas, et vivent en l'eau : où les femmes (236) accouchent à cinq ans, et n'en vivent que huit : où ils ont la teste si dure et la peau du front, que le fer n'y peut mordre, et rebouche contre : où les hommes sont sans barbe : des Nations (237) sans

que Plin. en dit là, qu'il les a pris, et avec raison, pour une espèce de singes.

(235) *Herodot.* L. III, p. 234. Mais il déclare en même temps qu'il n'en croit rien.

(236) *Plin. Hist. Nat.* L. VII, c. 2. Quinquennes concipere feminas, octavum vitæ annum non excedere.

(237) *Id.* Lib. VI, c. 30. Quibusdam ante Ptolemæum Lathurum Regem Ægypti ignotus fuit usus ignium. — Dans les Isles Mariannes, qui furent découvertes par Magellan en 1521, les habitans, outre quantité de choses que

222 ESSAIS DE MONTAIGNE,
usage de feu : d'autres qui rendent le

nous croyons nécessaires à la vie qui leur manquoient, n'avoient jamais vu feu. Cet élément si nécessaire leur étoit entièrement inconnu. Ils n'en savoient ni l'usage ni les qualités ; et jamais ils ne furent plus surpris que quand ils en virent pour la première fois à la descente que fit Magellan dans une de leurs isles, où il brûla une cinquantaine de maisons, pour punir ces insulaires de la peine qu'ils lui avoient faite. Ils regardèrent le feu, dans les commencemens, comme une espèce d'animal qui s'attachoit au bois dont il se nourrissoit. Les premiers qui s'approchèrent de trop près, s'étant brûlés, en donnèrent la crainte aux autres, et n'osèrent plus le regarder que de loin, de peur, disoient-ils, d'en être mordus, et que ce terrible animal ne les blessât par sa violente respiration. *Histoire des Isles Mariannes*, publiée en 1699, par le P. Charles le Gobien, L. II, p. 44, 45. Une chose digne de remarque, et dont Montaigne n'auroit pas manqué de prendre connoissance, c'est que les habitans de ces isles,

(238) sperme de couleur noire. Quoy !
ceux (239) qui naturellement se chan-

qui ont le Japon au Nord , et la Nouvelle-
Guinée au Midi , séparés de toutes les nations
par de vastes mers qui les environnent , igno-
roient entièrement qu'il y eût d'autres terres,
et se regardoient comme les seuls hommes
qui fussent dans l'univers.

(238) *Herodot.* L. III, p. 229. Un curieux
et habile anatomiste m'a assuré que le fait
étoit absolument faux.

(239) Ici Montaigne n'avoit pas lu assez
exactement son Plin^e, qui dit qu'on doit
être fortement persuadé qu'il est faux que des
hommes aient été changés en loups , et puis
encore en hommes, ou bien qu'il faut ajouter
foi aux contes dont la fausseté a été avérée
depuis tant de siècles : *Homines in lupos*
verti , rursumque restitui sibi , falsum esse
confidenter existimare debemus , aut credere
omnia quæ fabulosa tot sæculis compertimus.
Plin. Hist. Nat. L. VIII, c. 22. Ayant en-
suite cité quelques histoires de ces prétendus
changemens, il s'écrit : *Mirum est quo pro-*

gent en loups, en juments, et puis encore en hommes? Et s'il est ainsi, comme dit Plutarque (240), qu'en

cedat Græca credulitas. Nullum tam impudens mendacium est ut teste careat. « Il est » étonnant jusqu'où les Grecs ont porté la » crédulité. Il n'y a point de mensonge si » impudent qui manque de témoins pour » l'autoriser. » *Ibid.*

(240) J'ai cherché inutilement l'endroit de Plutarque d'où Montaigne a pris cela : mais je trouve dans Pline, que dans l'extrémité des Indes, près de la source du Gange, il y a une nation d'*Astomes*, de gens sans bouche, tout velus, qui s'habillent du duvet des feuilles, et ne vivent que des odeurs qu'ils respirent par les narines : *Astomorum gentem sine ore, corpore toto hirtam vestiri frondium lanugine, halitu tantum viventem et odore quem naribus trahant.* Hist. Nat. L. VII, c. 2. — J'ai enfin trouvé que c'est dans le Traité de la *Face* qui apparaît dans le rond de la lune, que Plutarque a parlé, sur la foi de Magasthene, de certains peuples

quelque endroit des Indes il y aye des hommes sans bouche, se nourrissants de la senteur de certaines odeurs, combien y a-t-il de nos descriptions fausses ? (241) Il n'est plus risible, ny à l'aventure capable de raison et de société : l'ordonnance et la cause de nostre bastiment interne, seroyent (242) pour la plupart hors de propos.

des Indes, qui n'ayant point de bouche, ce qui les a fait nommer *Astomes*, ne mangent ni ne boivent, mais font brûler une certaine racine, et se nourrissent du parfum qui en exhale. Pag. 1728, §. 946. tom. III. Edit. *Henr. Steph.*

(241) L'homme n'est plus un animal risible, etc.

(242) Oui, pour une créature sans bouche, par exemple, qui se nourriroit uniquement de ce qui s'exhale de certains corps odoriférans; mais non pas pour des créatures comme nous, qui devons être nourris d'une autre manière, etc.

D'advantage, combien y a-il de choses en notre cognoissance, qui combattent ces belles reigles que nous avons taillées et prescrites à Nature? Et nous entreprendrons d'y attacher Dieu mesme? Combien de choses appellons-nous miraculeuses, et contre nature? Cela se fait par chasque homme, et par chasque Nation, selon la mesure de son ignorance. Combien trouvons-nous de propriétés ocultes et de quint'essences? car *aller selon nature* pour nous, ce n'est qu'*aller selon nostre intelligence*, autant qu'elle peut suivre, et autant que nous y voyons : ce qui est au-delà, est monstrueux, et desordonné. Or, à ce compte, aux plus advisez et aux plus habiles tout sera donc monstrueux : car à ceux-là, l'humaine raison a persuadé, qu'elle n'avoit ny pied ny fondement quelconque : non pas seulement pour asseurer si la neige est blanche,

et Anaxagoras (243) la disoit noire :
 s'il y a quelque chose, ou s'il y a nulle
 chose, s'il y a science ou ignorance :
 ce que Metrodorus Chius (244) nioit
 l'homme pouvoir dire : ou si nous vi-
 vons, comme Euripides est en doute,
*si la vie que nous vivons, est vie, ou
 si c'est ce que nous appellons mort,
 qui soit vie : (245)*

(243) Anaxagoras nivem nigram dixit esse.
Cic. Acad. Quæst L. IV, c. 23.

(244) Nego, inquit, scire nos sciamusne
 aliquid, an nihil sciamus : ne idipsam quidem
 nescire, aut scire, scire nos : non omnino,
 sit, ne aliquid, an nihil sit. *Id. ibid.* Sextus
 Empiricus a mis aussi Métrodore de Chios
 au nombre des vrais Sceptiques, p. 146.

(245) Platon, dans son *Gorgias*, p. 500;
 Diogene Laërce, dans la *Vie de Pyrrhon*,
 L. IX, Segm. 73, et Sextus Empiricus, *Pyrrh.*
Hypot. L. III, c. 24, citent différemment ces
 vers, et autrement qu'ils ne sont ici, sans

et non sans apparence. Car pourquoy prenons-nous tiltre d'estre, de cet instant, qui n'est qu'une (246) *eloise* dans le cours infini d'une nuit *eternelle*, et une interruption si briefve de nostre perpetuelle et naturelle condition, la mort occupant tout le devant et tout le derriere de ce moment, et encore une bonne partie de ce moment? D'autres jurent (247) qu'il n'y a point de mouvement, que rien ne bouge, comme les suivants de *Melissus*: Car s'il n'y a

pourtant qu'il y ait aucune différence réelle pour le sens.

(246) C'est-à-dire un éclair. *Borel*, qui sur ce mot cite *Montaigne*, le fait venir de *elucere*. En *Languedoc*, ajoute-t-il, *un liaus* veut dire un éclair, et *lieussa*, faire des éclairs; deux mots qui viennent aussi du latin *lucere*.

(247) *Diogene Laërce*, dans la *Vie de Melissus*, L. IX, Segm. 24.

(248) qu'un, ny ce mouvement sphérique ne lui peut servir, ni le mouvement de lieu à autre, comme Platon prénve : (249) d'autres qu'il n'y a ny generation ny corruption en Nature. Protagoras dit, (250) qu'il n'y a rien en Nature que le doute; que de toutes choses on peut également disputer; et de cela mesme, si on peut esgalement disputer de toutes choses : (251) Nausi-

(248) Ce que soutenoit Melissus. *Diog. Laërt. Ibid.*

(249) Je mets ici d'autres, suivant l'édition in-4^o. d'Abel l'Angelier, publiée à Paris en 1588.

(250) Diogene Laërte, dans la *Vie de Protagoras*, L. IX, Segm. 51. *Si Protagoras creditur*, dit Senèque, *nihil in rerum naturâ est, nisi dubium.* *Epist. 99.*

(251) Dans toutes les éditions de Montaigne que j'ai pu voir, je trouye ici *Mansiphanes*, mais c'est sans doute une faute d'impression.

230 ESSAIS DE MONTAIGNE,

phanes, que des choses, qui semblent, rien est non plus que non est : Qu'il n'y a autre certain que l'incertitude. Parmenides, que de ce qu'il semble, il n'est aucune chose en general : (252)

Nausiphanes étoit disciple et sectateur de Pyrrhon, et en cette qualité il devoit soutenir qu'il n'y avoit rien de certain que l'incertitude : et c'est sans doute ce que Montaigne a voulu nous apprendre ici sur le rapport de Seneque, qui dit expressément : *Si Nausiphani creda, hoc unum certum est, nihil esse certi.* Epist. 88.

(252) *Unum esse omnia*. Ce sentiment, que Cicéron attribue à Xenophane, *Quæst. Acad.* L. IV, c. 57, étoit aussi celui de Parmenide, disciple de Xenophane, si nous en croyons Aristote, qui dit (Lib. I, *Metaphys.* c. 5.) que Parmenide ne croyoit réellement qu'un seul être ; mais qu'il supposoit deux principes, le chaud et le froid, pour s'accommoder à l'apparence. Je tiens cette dernière citation du traducteur des *Entrétiens* de

Qu'il n'est qu'Un : Zenon, (253) qu'Un mesme n'est pas, et qu'il n'y a rien. Si un estoit, il seroit ou en un autre, ou en soy-mesme. S'il est en un autre, ce sont deux. S'il est en soy-mesme, ce sont encore deux, le comprenant et le compris. Selon ses dogmes, la nature des choses n'est qu'une ombre ou fausse ou vaine.

Cicéron, de la Nature des Dieux, t. III, p. 276.

— *Si Parmenidi credo*, dit Seneque, *nihil est præter unum*. Epist. 88. Et c'est apparemment de là que Montaigne a pris ce qu'il nous dit ici de Parmenide.

(253) Ce Zenon doit être Zenon d'Elée, disciple de Parmenide. Les Pyrrhoniens le comptoient pour un de leurs sectateurs. Diogene Laërce, dans la *Vie de Pyrrhon*, L. IX, Segm. 72. Montaigne copie encore ici Seneque, qui, après ces paroles, *si Parmenidi credo, nihil est præter unum*, ajoute immédiatement, *si Zenoni, ne unum quidem*. Epist. 88.

Il m'a tousiours semblé qu'à un homme chrestien cette sorte de parler est pleine d'indiscretion et d'irreverence: *Dieu ne peut mourir, Dieu ne se peut desdire, Dieu ne peut faire ceci ou cela.* Je ne trouve pas bon d'enfermer ainsi la puissance divine sous les loix de nostre parole. Et l'apparence qui s'offre à nous, en ces propositions, il la faudroit représenter plus reveremment et plus religieusement.

Nostre parler a ses foiblesses et ses deffauts, comme tout le reste. La plus part des occasions des troubles du monde sont Grammairiens. Nos procès ne naissent que du debat de l'interpretation des loix; et la plus part des guerres, de cette impuissance de n'avoir sceu clairement exprimer les conventions et traictés d'accord des princes. Combien de querelles et combien importantes a produit au monde le doute du sens de

cette syllabe, *Hoc* ? Prenons la clause que la Logique mesme nous presentera pour la plus claire. Si vous dites : Il faict beau temps , et que vous disiez verité , il faict donc beau temps. Voilà pas une forme de parler certaine ? Encore nous trompera-t-elle. Qu'il soit ainsi , suivons l'exemple : Si vous dites : Je ments , et que vous disiez vray , vous mentez donc. L'art, la raison, la force de la conclusion de cette-cy sont pareilles à l'autre ; toutes fois nous voyla embourbez.

Je voy les Philosophes Pyrrhoniens qui ne peuvent exprimer leur generale conception en aucune maniere de parler : car il leur faudroit un nouveau langage. Le nostre est tout formé de propositions affirmatives , qui leur sont du tout ennemies. De façon que quand ils disent , je doute , on les tient incontinent à la gorge pour leur faire advouer , qu'au-

moins assurent et sçavent-ils cela, qu'ils doutent. Ainsi on les a contraints de se sauver dans cette comparaison de la Medecine, sans laquelle leur humeur seroit inexplicable. Quand ils prononcent, *j'ignore* ou *je doute*, ils disent que cette proposition s'emporte elle-mesme, quant et quant le reste, (254) ny plus ny moins que la rhubarbe, qui pousse hors les mauvaises humeurs, et s'emporte hors quant et quant elle-mesme. Cette fantaisie est plus seurement conceuë par interrogation : *Que sais-je?* comme (255) je la porte à la

(254) C'est justement la comparaison dont les Pyrrhoniens avoient accoutumé de se servir. Diog. Laërt. dans la *Vie de Pyrrhon*, L. IX, Segm. 76.

(255) On peut la voir dans plusieurs éditions des *Essais*, au-dessous du portrait de Montaigne. Elle est aussi dans cette édition,

devise d'une Balance. Voyez comment on se prévaut de cette sorte de parler pleine d'irreverence. Aux disputes qui sont à présent en nostre religion, si vous pressez trop les adversaires, ils vous diront tout detroussement, qu'il n'est pas en la puissance de Dieu de faire que son corps soit en paradis et en la terre, et en plusieurs lieux ensemble. Et ce moqueur (257) ancien comment il en

sous le portrait de Montaigne à côté de ses armes.

(256) Dont Montaigne a parlé ci-dessus, savoir, *Dieu ne peut faire ceci*, ou cela.

(257) Pline, dont voici les propres termes : Imperfectæ vero in homine naturæ precipua solatia, ne Deum quidem posse omnia. Namque nec sibi potest mortem consciscere, si velit, quod homini dedit optimum in tantis vitæ pœnis : nec mortales æternitate donare, aut revocare defunctos : nec facere, ut qui vixit, non vixerit : qui honores gessit, non

faict son profit. « Au moins dit-il,
 » est-ce une non legere consolation à
 » l'homme, de ce qu'il voit Dieu ne
 » pouvoir pas toutes choses : car il ne
 » se peut tuer quand il le voudroit,
 » qui est la plus grande faveur que
 » nous ayons en nostre condition : il ne
 » peut faire les mortels immortels, ny
 » revivre les trepassez, ny que celuy
 » qui a vescu n'ayt point vescu, celuy
 » qui a eu des honneurs, ne les ait
 » point eus, n'ayant autre droit sur le

gesserit ; nullumque habere in præterita jus,
 præterquam oblivionis : atque (ut facitis
 quoque argumentis societas hæc cum Deo
 copuletur) ut bis dena viginti non sint. *Hist.*
Nat. L. II, c. 7. — Dans la première édi-
 tion des *Essais*, publiée en 1580, et dans
 celle d'Abel l'Angelier, qui parut in-4°. en
 1788, Montaigne avoit dit ouvertement :
Et ce moqueur de Plin, comment il en fait
son profit.

» passé que de l'oubliance : Et afin que
 » cette société de l'homme à Dieu, s'ac-
 » couple encore par des exemples plai-
 » sans, il ne peut faire que deux fois dix
 » ne soient vingt. » Voyla ce qu'il dit,
 et qu'un Chrestien devroit éviter de
 passer par sa bouche. Là où au rebours,
 il semble que les hommes recherchent
 cette folle fierté de langage pour ramener
 Dieu à leur mesure :

(m) *Cras vel atrá*

Nube potum Pater occupato ,

Vel sole puro ; non tamen irritum

Quodcumque retro est efficiet , neque

Diffinget infectumquæ reddet

Quod fugiens semel hora vexit.

(m) Que demain Jupiter nous donne de la
 pluie ou du beau temps , il ne pourra jamais
 faire que ce qui est passé n'ait point été , et
 que ce que le temps rapide a une fois em-
 mené avec lui, soit encore à faire. *Horat.*
L. III. Od. 29, vs. 43, etc.

Quand nous disons que l'infinité des siècles tant passez qu'avenir n'est à Dieu qu'un instant ; que sa bonté, sapience, puissance, sont mesme chose avecques son essence ; nostre parole le dit, mais nostre intelligence (258) ne l'apprehende point. Et toutesfois nostre outrecuidance veut faire passer la Divinité par nostre estamine ; et de là s'engendrent toutes les resveries et erreurs, desquelles le monde se trouve saisi, ramenant et poissant à sa balance chose si éloignée de son poids. (n) *Mirum*

(258) Ne le comprend point. — Du mot latin *apprehendere*, prendre, saisir ; on a fait *appréhender*, pour dire comprendre, saisir une idée, une pensée ; et du temps de Montaigne, le mot *appréhender* n'étoit employé que dans ce sens-là. *Appréhender*, pour dire craindre, étoit absolument inconnu.

.. (n) Il est étonnant jusqu'où se porte l'arrogance du cœur de l'homme, lorsqu'elle est

quò procedat improbitas cordis humani, parvulo aliquo invitata successu.
 Combien insolemment rabroient Épicurus les Stoïciens, sur ce qu'il tient, l'être véritablement bon et heureux n'appartenir qu'à Dieu, et l'homme sage n'en avoir qu'un ombrage et similitude ! combien témérairement ont-ils attaché Dieu à la destinée ! (à la mienne volonté qu'aucun du surnom de Chrétiens (259) ne le fassent pas encore) ; et Thales, Platon et Pythagoras, l'ont asservi à la nécessité. Cette fierté de vouloir découvrir Dieu par nos yeux, a fait qu'un grand personnage des nostres a attribué à la Divinité une forme corporelle ; et est cause de ce qui nous advient tous les jours, d'attribuer

encouragé par quelque petit succès. *Plin. Hist. Nat. L. II, c. 23.*

(259) Ils le nient, et le font en effet.

240 ESSAIS DE MONTAIGNE,
à Dieu les evenemens d'importance,
d'une particuliere assignation. Parce
qu'ils nous poisent *, il semble qu'ils
lui poisent aussi, et qu'il y regarde
plus entier et plus attentif, qu'aux
evenemens qui nous sont legers, ou
d'une suite ordinaire, (o) *Magna Di
curant, parva negligunt*. Escoutez son
exemple, il vous esclaircira de sa rai-
son : (p) *Nec in regnis quidem Reges
omnia minima curant*. Comme si à ce
Roy-là, c'estoit plus et moins de remuer
un Empire, ou la feuille d'un arbre : et
si sa providence s'exerçoit autrement,

* Nous intéressent.

(o) Les Dieux prennent soin des grandes
choses, et négligent les petites. *Cic. de Nat.
Deor. L. II, c. 66.*

(p) Les rois mêmes n'entrent point dans
toutes les minuties du gouvernement. *Id.
ibid., L. III, ch. 35.*

inclinant

inclinant l'évenement d'une bataille ,
que le sault d'une puce. La main de
son gouvernement se preste à toutes
choses , de pareille teneur , mesme
force , et mesme ordre : notre interest
n'y apporte rien : nos mouvements et
nos mesures ne le touchent pas : (q)
*Deus ita artifex magnus in magnis ,
ut minor non sit in parvis.* Notre arto-
gance nous remet tousiours en ayant
cette blasphemouse appariation. Parce
que nos occupations nous chargent ,
Straton a estreiné les Dieux de toute
immunité d'offices , comme sont leurs
Prêtres. Il fait produire et maintenir
toutes choses à Nature , et de ses poids
et mouvements construit les parties du

(q) Dieu , qui est si parfait ouvrier dans
les grandes choses , ne l'est pas moins dans les
petites. *D. Augustinus , de Civitate Dei ,
L. XI , c. 22.*

Tome VIII.

O

monde : deschargeant l'humaine nature de la crainte des jugemens divins. (r) *Quod beatum æternumque sit, id nec habere negotii quicquam, nec exhibere alteri.* Nature veut qu'en choses pareilles il y ayt relation pareille. Le nombre donc infini des mortels conclud un pareil nombre d'immortels : les choses infinies, qui tuent et ruinent, en presupposent autant qui conservent et profitent. Comme les ames des Dieux, sans langue, sans yeux, sans oreilles, sentent entre elles chacune, ce que l'autre sent, et jugent nos pensées : ainsi les ames des hommes, quand elles sont libres et desprinçes du corps, par le sommeil ou par quelque ravissement, devinent, prognostiquent et voyent choses, qu'elles

(r) Soutenant qu'un être heureux et immortel n'a point de peine, et n'en fait à personne. *Cic. de Nat. Deor. L. I, c. 17.*

ne sauroient veoir meslées aux corps. *Les hommes*, (260) dict Saint-Paul, *sont devenus fols cuidants estre sages*, et ont mué la gloire de Dieu incorruptible, en l'image corruptible. Voyez un peu ce bastelage des deifications anciennes. Après la grande et superbe pompe de l'enterrement, (261) comme le feu venoit à prendre au hault de la pyramide, et saisir le lict du trespasé, ils laissoient en mesme temps eschapper un aigle, lequel s'envolant * à mont, signifioit que l'ame s'en alloit en Paradis. Nous avons mille médailles; et notamment de cette honneste femme de Faustine, où cet aigle est représenté

(260) Epître aux Rom. ch. j, v. 22, 23.

(261) Tout cela est exactement décrit par Herodien, L. IV.

* En haut.

emportant à la (262) chevre morte vers le Ciel ces ames deifiées. C'est pitié que nous nous pippons de nos propres singeries et inventions :

(s) *Quod finxere timent.*

comme les enfans qui s'effrayent de ce mesme visage qu'ils ont barbouillé et noirci à leur compagnon. (t) *Quasi quicquam infelicius sit homine, cui sua fragmenta dominantur.* C'est bien loin d'honorer celuy qui nous a faicts, que d'honorer celuy que nous avons

(262) Celui qui est porté à la chevre morte est couché sur le dos de celui qui le porte, et lui embrasse le cou, en tenant ses cuisses et ses jambes autour de son corps.

(s) Ils redoutent les fixions de leur esprit.
Lucan. L. I, vs. 486.

(t) Comme s'il n'y avoit rien de plus misérable que l'homme, qui est le jouet de ses propres fantaisies.

faict. Auguste eut plus de temples que Jupiter, servis avec autant de religion. et creance de miracles. Les Thasiens en recompense des bienfaicts qu'ils avoient recens d'Agésilas, lui vindrent dire qu'ils l'avoient canonisé : *Vostre Nation*, (263) leur dit-il, *à-elle ce pouvoir de faire Dieu qui bon lui semble ? Faictes-en pour voir l'un d'entre vous : et puis quand j'aurai veu comme il s'en sera trouvé, je vous dirai grand merci de votre offre.* L'homme est bien insensé ! il ne scauroit forger un ciron, et forge des Dieux à douzaines. Oyez Trismegiste loüant nostre suffisance : De toutes les choses admirables a surmonté l'admiration, que l'homme ayt peu trouver la divine Nature, et la

(263) Plutarque, dans les *Dits notables des Lacédémoniens*.

faire. Voicy des argumens de l'eschole
mesme de la Philosophie,

(u). *Nosse cui Divos et cœli numina soli
Aut soli nescire datum.*

Si Dieu est, (264) il est animal : s'il est
animal, il a sens : et s'il a sens, il est
subject à corruption. S'il est sans corps,
il est sans aïme, et par conséquent sans
action : et s'il a corps, il est périssable.
Voylà pas triomphé ? Nous sommes
incapables d'avoir faict le Monde : il y
a donc (265) quelque Nature plus
excellente qui y a mis la main. Ce
seroit une sotte arrogance de nous esti-
mer la plus parfaite chose de cet Uni-

(u) Qui seule peut connoître les Dieux et
les puissances célestes, ou savoir qu'on ne
peut point les connoître. *Lucan. L. I, vs.*
452, etc.

(264) *Cic. de Nat. Deor. L. III, c. 13, 14.*

(265) *Id. ibid. L. II, c. 6.*

vers : il y a donc quelque chose de meilleur : cela c'est Dieu. Quand vous voyez une riche et pompeuse demeure, encore que (266) vous ne sçachiez qui en est le maistre, si ne direz-vous pas qu'elle soit faicte pour des rats. Et cette divine structure, que nous voyons du Palais céleste, n'avons-nous pas à croire que ce soit le logis de quelque Maistre plus grand que nous ne sommes ? Le plus hault (267) est-il pas

(266) *Id. ibid.* An verò si domum magnam, pulchramque videris, non possis adduci, ut, etiamsi dominum non videas, muribus illam et mústellis ædificatam putes : tantum verò ornatum mundi, tantam varietatem, pulchritudinemque rerum cœlestium, tantam vim, et magnitudinem maris atque terrarum, si tuum, ac non Deorum immortalium putes, nonne planè desipere videare ?

(267) An ne hoc quidem intelligimus, omnia supera esse meliora ? terram autem esse infimam, etc. *Id. ibid.*

248 ESSAIS DE MONTAIGNE,
tousiours le plus digne? Et nous sommes placez au plus bas. Rien sans ame et sans raison (268) ne peut produire un animant capable de raison. Le monde nous produit : il a donc ame et raison. Chaque part de nous est moins que nous : nous sommes part du Monde ; le Monde (269) est donc fourny de sagesse et de raison , et plus abondamment que nous ne sommes. C'est belle chose que d'avoir un grand gouvernement : le gouvernement du monde (270) appartient donc à quelque heureuse nature. Les Astres ne nous font pas de nui-

- (268) *Id. ibid. c. 8.*

- (269) *Id. ibid. c. 12. Ut nulla pars corporis nostri est quæ non sit minor quàm nosmetipsi sumus; sic mundum universum pluris esse necesse est, quàm partem aliquam universi. Quod si ita est, sapiens sit mundus necesse est.*

(270) *Id. ibid. c. 11.*

sance : ils sont donc pleins de bonté. Nous avons besoin de nourriture : (271) aussi ont donc les Dieux, et se paissent des vapeurs de çà bas. Les biens mondains ne sont pas biens à Dieu : ce ne sont donc pas biens à nous. L'offenser et l'estre offensé sont esgalement tesmoignage d'imbecillité : c'est donc folie de craindre Dieu. Dieu est bon par sa nature, l'homme par son industrie, qui est plus. La sagesse divine et l'humaine sagesse n'ont autre distinction, sinon que celle-là est eternelle. Or la durée n'est aucune accession à la sagesse : Parquoy nous voilà compagnons. Nous

(271) *Id. ibid. c. 16.* Quin etiam cibo, quo utare, interesse aliquid ad mentis aciem putant. Probabile est igitur, præstantem intelligentiam in sideribus esse, quæ et ætheream mundi partem incolant, et marinis terrenisque humoribus longo intervallo extenuatis, alantur.

250 ESSAIS DE MONTAIGNE,

avons vie, raison et liberté, estimons la bonté, la charité et la justice : ces qualitez sont donc en luy. Somme, (272) le bastiment et le desbastiment, les conditions de la Divinité, se forgent par l'homme selon la relation à soy. Quel patron et quel modele ! Estirons, eslevons et grossissons les qualitez humaines, tant qu'il vous plaira. Enfle-toi ; pauvre homme, et encore, et encore, et encore,

(v) *Non sît te ruperis, inquit.*

(x) *Profectò non Deum, quem cogitare,*

(272) Le théïsme et l'athéïsme, etc. tous ces argumens pour et contre une Divinité, etc.

(v) Quand tu creverois, tu n'en approcherois pas. *Horat. L. II, Sat. 3, vs. 319.*

(x) Dans le fond, les hommes croyant penser à Dieu, dont ils ne peuvent se former l'idée, ne pensent point à lui, mais à

non possunt, sed semetipsos pro illo cogitantes, non illum, sed se ipsos; non illi, sed sibi comparant. Es choses naturelles les effets ne rapportent qu'à demy leurs causes. Quoy cette-cy ? elle est au-dessus de l'ordre de Nature : sa condition est trop hautaine, trop esloignée, et trop maistresse, pour souffrir que nos conclusions l'attachent et la garottent. Ce n'est par nous qu'on y arrive, cette route est trop basse. Nous ne sommes non plus près du ciel sur le mont Cenis, qu'au fond de la mer : consultez-en pour voir avec votre astrolabe. Ils ramènent Dieu jusques à l'accoïntance charnelle des femmes, à combien de fois, à combien de générations. *Paulina*, femme de *Saturninus*, matrone

eux-mêmes ; et c'est à eux, non à lui-même qu'ils le comparent véritablement. *D. Augustin.* de *Civitate Dei*, L. XII, c. 15.

de grande réputation à Rome, (273)
 pensant coucher avec le Dieu (274)
 Serapis, se trouve entre les bras d'un
 sien amoureux, par le maquerellage
 des Prestres de ce Temple. Varro, le plus
 subtil et le plus scavant Autheur Latin,
 (275) en ses livres de la Theologié,
 escrit, que le secrestin de Hercules,
 jettant au sort d'une main pour soy, de
 l'autre pour Hercules, joua contre luy
 un soupper et une garse : s'il gaignoit,
 aux despens des offrandes ; s'il perdoit,
 aux siens. Il perdit, paya son soupper
 et sa garse. Son nom fut *Laurentine*,
 qui veid de nuict ce Dieu entre ses bras,
 luy disant au surplus, que le lende-

(273) Cette histoire est racontée au long
 dans Josephe, *Antiq. Jud.* L. XVIII, c. 4.

(274) Ou Anubis, selon Josephe, *ibid.*

(275) Dans S. Augustin, *de Civitate Dei*,
 L. VI, c. 7.

main,

main , le premier qu'elle rencontreroit , la payeroit celestement de son salaire. Ce fut (276) Taruncius jeune homme riche , qui la mena chez lui , et avec le temps la laissa heritiere. Elle à son tour , esperant faire chose agreable à ce Dieu , laissa heritier le peuple Romain : Pourquoy on lui attribua les honneurs divins. Comme s'il ne suffisoit pas , que (277) par double estoc Platon fust originellement descendu des Dieux , et

(276) Ou Tarrutius , *juvenis ditissimus* , *ibid.* Mais , selon Plutarque , qui raconte la même histoire (*in Vit. Romuli* , p. 20 , t. I , Francof. Ed. *Aubr.* 1599.) le premier homme que rencontra Larentia , fut un nommé Tarrutius , hommejà fort aagé. Ch. 3 de la Traduction d'Amyot.

(277) Des deux côtés , du côté paternel et maternel. — Estoc , ligne d'extraction , la source d'une lignée , où toute la lignée rapporte son commencement. *Nicot.*

Tome VIII.

P

254 ESSAIS DE MONTAIGNE,

avoit pour Auteur commun de sa race, Neptune : il estoit tenu pour certain à Athenes, qu'Ariston (278) ayant voulu jouir de la belle Perictyone, n'avoit sceu et fut adverti en songe (279) par le Dieu Appollo, de la laisser impollue et intacte, jusques à ce qu'elle fust accouchée. (280) C'estoient le pere et mere de Platon. Combien y a-il és histoires, de pareils cocuages, procurez par les Dieux, contre les pauvres humains ? et des maris injurieusement descrivez en faveur des enfans ? En la Religion de Mahumet, il se trouve par la croyance

(278) Diogene Laërce, dans la *Vie de Platon*, L. III, Segm. 2.

(279) On tient pour chose certaine, qu'Appollon s'apparut en vision la nuit à Ariston, qui lui défendit de toucher à sa femme, de dix mois. Plutarque, dans ses *Propos de table*, L. VIII. Question première.

(280) Ariston et Perictione étoient, etc.

de ce peuple , assez de Merlins : assavoir enfants sans pere , spirituels , nays divinement au ventre des pucelles ; et portent un nom , qui le signifie en leur langue.

Il nous faut noter , qu'à chaque chose , il n'est rien plus cher , et plus estimable que son Estre , (le lyon , l'aigle , le daulphin , ne prisent rien au-dessus de leur espee) et que chascune rapporte les qualitez de toutes autres à ses propres qualitez : Lesquelles nous pouvons bien estendre et racourcir , mais c'est tout ; car hors de ce rapport , et de ce principe , nostre imagination ne peut aller , ne peut rien deviner autre , et est impossible qu'elle sorte de là , et qu'elle passe au-delà. D'où naissent (281) ces anciennes conclusions :

(281) *Cic. de Nat. Deor. L. I, c. 18. Quòd si omnium animantium formam vincit ho-*

256 ESSAIS DE MONTAIGNE,

« De toutes les formes , la plus belle
» est celle de l'homme : Dieu donc est
» de cette forme. Nul ne peut estre
» heureux sans vertu : ny la vertu estre
» sans raison : et nulle raison loger ail-
» leurs qu'en l'humaine figure : Dieu
» est donc revestu de l'humaine figure. »

(y) *Ita est informatum anticipatum
mentibus nostris, ut homini, quum de
Deo cogitet, forma occurrat humana.*
Pourtant disoit plaisamment Xeno-

minis figura, Deus autem animans est : cā
figurā profecto est, quæ pulcherrima sit om-
nium : quoniamque Deos beatissimos esse
constat, beatus autem esse sine virtute nemo
potest, nec virtus sine ratione constare, nec
ratio usquam inesse nisi in hominis figurā ;
hominis esse specie Deos confitendum est.

(y) Tant nous sommes portés naturelle-
ment à nous représenter Dieu sous une
forme humaine, lorsque nous pensons à lui.
Id. ibid. c. 27.

phanes , (282) que si les animaux se forgent des Dieux , comme il est vraisemblable qu'ils facent , ils les forgent certainement de mesme eux , et se glorifient , comme nous. Car pourquoy ne dira un oyson ainsi : « Toutes les pieces » de l'Univers me regardent , la Terre » me sert à marcher , le Soleil à m'esclairer , les Estoiles à m'inspirer leurs » influences : j'ay telle commodité des » Vents , telle des Eaux : il n'est rien » que cette voute regarde si favorablement que moy : je suis le mignon de » nature : Est-ce pas l'homme qui me » traicte , qui me loge , qui me sert ? » C'est pour moy qu'il fait et semer et » moudre. S'il me mange , aussi fait-il bien l'homme son compagnon ; et » si fais-je moi les vers qui le tuent ,

. (282) Voyez Eusebe , dans sa *Préparation évangélique* , L. XIII , c. 13.

» et qui le mangent. » Autant en diroit une grue ; et plus magnifiquement encore pour la liberté de son vol , et la possession de cette belle et haulte region : (z) *Tam blanda conciliatrix , et tam sui est lena ipsa natura !*

Or donc par ce mesme train , pour nous sont les destinées , pour nous le Monde , il luict , il tonne pour nous ; et le Createur , et les Creatures , (283) tout est pour nous. C'est le but et le point où vise l'université des choses. Regardez le Registre que la Philosophie a tenu deux mille ans et plus , des af-

(z) Tant la nature est adroite à se faire aimer , en rendant chaque être aimable à lui-même. *Cic. de Nat. Deor. L. I, c. 27.*

(283) J'ai connu des théologiens qui donnoient ce beau principe pour un article de foi , tout prêts à foudroyer de leurs anathèmes quiconque osoit le révoquer en doute.

faïres celestes : les Dieux n'ont agi ,
n'ont parlé, que pour l'homme : elle ne
leur attribue autre consultation et autre
vacation. Les voylà contre nous en
guerre :

(a) *Domitosque Herculeâ manu
Telluris juvenes , unde periculum
Fulgens contremuit domus
Saturni veteris.*

Les voicy partisans de nos troubles ,
pour nous rendre la pareille de ce que
tant de fois nous sommes partisans des
leurs :

(b) *Néptunus muros magnâque emota tri-
denti*

(a) Et les enfans de la terre, qui ayant jetté
l'alarme dans le brillant palais du vieux Sa-
turne, furent enfin terrassés par Hercule.
Horat. L. II, Od. 12, vs. 6, etc.

(b) Neptune avec son trident ébranle les

*Fundamenta quatit , totamque à sedibus
urbem*

*Eruit : híc Juno Scæas scævissima portas
Prima tenet.*

Les Cauniens , pour la jalousie de la domination de leurs Dieux propres , prennent armes en dos , le jour de leur devotion , et vont courant toute leur banlieue , (284) frappant l'air par-cy par-là , à tout leurs glaives , pourchassant ainsi à outrance , et bannissant les Dieux estrangers de leur territoire.

Leurs puissances sont retranchées selon nostre nécessité. Qui guerit les chevaux , qui les hommes , qui la peste ,

murs de Troie , et renverse cette superbe ville de fond en comble , tandis que l'impitoyable Junon se saisit des portes de Scée pour faire entrer les Grecs. *Æneïd.* L. II , vs. 610 , etc.

(284) *Herodot.* L. I , p. 79.

qui la teigne , qui la toux , qui une sorte de gale , qui une autre : (c) *adeo minimis etiam rebus prava religio inserit Deos* : qui fait naistre les raisins , qui les aulx : qui a la charge de la paillardise , qui de la marchandise : à chasque race d'artisans , un Dieu : qui a sa Province en Orient et son credit ; qui en Ponant.

(d) *Hic illius arma ,
Hic currus fuit.*

(e) *O Sancte Apollo , qui umbilicum certum
terrarum obtines !*

(c) Tant une religion dérégulée se plaît à attacher des Dieux aux plus petites choses. *Tit. Liv. L. XXVII, c. 23.*

(d) Là étoient les armes et le char de Junon , dit Virgile , en parlant de Carthage. *Æneïd. L. I ; vs. 20 , 21.*

(e) Saint Apollon , placé dans le milieu du monde. *Cic. de Divinat. L. II, c. 56.* Ce vers est pris de la Traduction de l'abbé Regnier.

(f) *Pallada Cecropidæ , Minaiâ Creta Dianam ,*

*Vulcanum tellus Hypsipilæa colit :
Junonem Spartæ , Pelopëiadesque Mycenæ ,
Pinigerum Fauni Mœnalis ora caput.
Mars Latio venerandus.*

qui n'a qu'un bourg ou une famille
en sa possession : qui loge seul ; qui en
compagnie , ou volontaire ou neces-
saire ,

(g) *Junctaque sunt magno templa nepotis
avo.*

Il en est de si chetifs et populaires ,

(f) A Athènes, l'on adore Pallas ; dans l'Isle de Crete, Diane ; et à Lemnos, Vulcain. Sparte et Mycène adorent Junon. Le Dieu Faune a des autels en Arcadie, et Mars dans le pays Latin. *Ovid. Fast. III, vs. 81, etc.*

(g). Le petit-fils est logé avec le grand Jupiter, son ayeul, dans un même temple. *Id. ibid. L. I, vs. 294.*

(car le nombre s'en monte jusques à trente-six mille) qu'il en faut entasser bien cinq ou six à produire un espi de bled , et en prennent leurs noms divers. Trois à une porte : celui de l'ais, celui du gond , celui du seuil. Quatre à un enfant , Protecteurs de son maillet , de son boire , de son manger , de son tetter. Aucuns certains , aucuns incertains et douteux. Aucuns , qui n'entrent pas encore en Paradis :

(h) *Quos , quoniam cœli nondum dignamur honore ,*

Quas dedimus certè terras habitare sinamus.

Il en est de Physiciens , de Poétiques , de Civils. Aucuns, moyens entre la di-

(h) Et puisque nous ne leur faisons pas encore l'honneur de les admettre dans le ciel, permettons-leur d'habiter les terres que nous leur avons accordées. *Ovid. Metam.* L. I, Fab. VI, vs. 32, 35.

P 6.

vine et humaine nature, Mediateurs, Entremetteurs de nous à Dieu : Adorez par certain second ordre d'adoration, et diminutif : Infinis en tiltres et offices : les uns bons, les autres mauvais. Il en est de vieux et cassez, et en est de mortels : car Chrysippus estimoit (285) qu'en la dernière conflagration du Monde tous les Dieux auroient à finir, sauf Jupiter. L'homme forge mille plaisantes sociétés entre Dieu et luy. Est-il pas son compatriote :

(i) *Jovis incunabula Creten.*

Voicy l'excuse, que nous donnent, sur la considération de ce subject, Scevola

(285) Plutarque, *des communes Conceptions, contre les stoïques*, c. 27. de la Traduction d'Amyot.

(i) Crete, berceau de Jupiter. *Ovid. Metam.* L. VIII, Fab. I, vs. 99.

grand Pontife, et Varron grand Theologien, en leur temps : Qu'il est besoin que le peuple ignore beaucoup de choses vraies, et en croye beaucoup de fausses. (k) *Quum veritatem, quâ liberetur, inquirat : credatur ei expedire, quod fallitur.* Les yeux humains ne peuvent appercevoir les choses que par les formes de leur cognoissance. Et ne nous souvient pas quel sault print le miserable Phaëton pour avoir voulu manier

, (k) Comme il ne s'informe de la vérité que pour se donner la clef des champs, on croit qu'il lui est plus avantageux d'être dans l'erreur. *D. Augustin. de Civit. Dei, L. IV, c. 31*, où vous trouverez ces paroles de Varron, dont Montaigne vient de donner une traduction fort fidelle. *Multa esse vera quæ non modo vulgo scire non sit utile, sed etiam, tametsi falsa, aliter existimare populum expediat. M. Terentius Varro, de Cultu Deorum.*

les renes des chevaux de son pere, d'une main mortelle. Nostre esprit retombe en pareille profondeur, se dissipe et se froisse de même, par sa temerité. Si vous demandez à la Philosophie de quelle matiere est le Soleil, que vous repondra-elle, sinon, de fer, et de pierre, ou autre estoffe de son usage? S'enquiert-on à Zenon que c'est que Nature? Un feu, (286) dit-il, artiste, propre à engendrer, procedant reiglement. Archimedes Maistre de cette Science qui s'attribue la presseance sur toutes les autres en verité et certitude: Le Soleil, dit-il, est un Dieu de fer enflammé. Voyla pas une belle imagination produicte de l'inevitable neces-

(286) Zeno — ita naturam definit, ut eam dicat, ignem esse artificiosum ad gignendum progredientem viâ. *Cic. de Naturâ Deorum*, L. II, c. 22.

sité des demonstrations Geometriques? Non pourtant si inevitable et utile, que Socrates n'ayt estimé, (287) qui suffisoit d'en sçavoir, jusques à pouvoir arpenter la Terre qu'on donnoit et recevoit : et que Polyænus, qui en avoit esté fameux et illustre Docteur, ne les ayt prises à mespris (288), comme pleines de fausseté, et de vanité apparente, après qu'il eust gousté des doux fruicts des jardins poltronesques d'Epicurus. Socrates en Xenophon sur ce propos d'Anaxagoras, estimé par l'Antiquité entendu au dessus de tous autres, ès

(287) *Xenoph. Mirabilium*, L. IV, §. 7, c. 2.

(288) *Cic. Acad. Quæst. L. IV*, c. 38. Polyænus qui magnus Mathematicus fuisse dicitur, postquam Epicuro assentiens totam Geometriam falsam esse credidit.

choses celestes et divines, dit (289) qu'il se troubla du cerveau, comme font tous les hommes, qui * perscrutent immoderement les cognoissances, qui ne sont de leur appartenace. Sur ce qu'il faisoit le Soleil une pierre ardente, il ne s'advisoit pas, qu'une pierre ne luit point au feu, et qui pis est, qu'elle s'y consomme. En ce qu'il faisoit un, du Soleil et du feu, (290) que le feu ne

(289) *Xenophon*. *Mirabilium*, L. IV, c. 7, §. 6 et 7.

* Recherchent. — Perscruter n'a jamais été français. C'est Montaigne qui l'a forgé du latin *perscrutari*, chercher, rechercher avec soin, examiner à fond, etc.

(290) Socrate n'étoit pas grand physicien, à en juger par ce qu'il nous dit ici du feu par opposition au soleil : car qui ne sait que le feu noirciroit la peau de qui se tiendrait long-temps fort près du feu ; qu'à une très-petite distance, on ne pourroit le regarder

noircit pas ceux qu'il regarde : que nous regardons fixement le feu : que le feu tue les plantes et les herbes. C'est à l'advis de Socrates , et au mien aussi , le plus sagement jugé du Ciel , que n'en juger point. Platon ayant à parler des Demons au Timée : *C'est entreprise , dit-il , qui (291) surpasse nostre portée ; il en faut croire ces anciens , qui se sont dicts engendrez d'eux. C'est contre raison de refuser foy aux enfants des Dieux , encore que leur dire ne soit estably par raisons nécessaires , ny vraisemblables : puis qu'ils nous respondent , de parler de choses domestiques et familières.*

Voyons si nous avons quelque peu

fixement ; et qu'à une distance convenable , au lieu de tuer les herbes et les plantes , il leur fait du bien ?

(291) In Timæo , p. 53o. F.

270 **ESSAIS DE MONTAIGNE**,
plus de clarté en la cognoissance des
choses humaines et naturelles. N'est-ce
pas une ridicule entreprinse, à celles
ausquelles par nostre propre confession
nostre science ne peut atteindre, leur
aller forgeant un autre corps, et pres-
tant une forme fausse de nostre inven-
tion : comme il se void au mouvement
des planetes, auquel d'autant que nostre
esprit ne peut arriver, ni imaginer sa
naturelle conduite, nous leur prestons
du nostre, des ressorts materiels, lourds,
et corporels :

(1) *Temo aureus, aurea summæ
Curvatura rotæ, radiorum argenteus ordo.*

(1) Le timon est d'or, les roues d'or et les
rayons d'argent. *Metamorph.* L. II, Fab. j,
vs. 106, etc. Montaigne nous dira tout à
l'heure que les anciens Philosophes se sont
un peu trop fondés sur des autorités pure-
ment poétiques. Il a raison jusques-là : mais

Vous diriez que nous avons eu des cochers, des charpentiers et des peintres, qui sont allez dresser là-hault des engins à divers mouvements, et ranger les rouages et entrelassemens des corps célestes bigarrez en couleur, autour du fuseau de la Necessité, selon Platon.

(m) *Mundus domus est maxima rerum
 Quam quinque altitonæ fragmine Zonæ
 Cingunt, per quam limbus pictus bis sex
 signis,
 Stellimicantibus, altus in obliquo cœthere,
 lunæ
 Bigas acceptat.*

je ne comprends pas pourquoi il prétend ici tirer avantage contre les physiciens de quelques autorités de cette espèce, qui n'ont jamais passé que pour des peintures arbitraires, inventées pour amuser l'imagination plutôt que pour instruire l'esprit.

(m) Le monde est une grande maison environnée de cinq Zones, et traversée obli-

Ce sont tous songes et fanatiques folies. Que ne plaist-il un jour à Nature nous ouvrir son sein, et nous faire voir au propre, les moyens et la conduite de ses mouvements, et y préparer nos yeux? O Dieu! quels abus, quels mes-comptes nous trouverions en nostre pauvre science! Je suis trompé, si elle tient une seule chose, droictement en son point: et m'en partiray d'icy plus ignorant toute autre chose, que mon ignorance.

Ay-je pas veu en Platon ce divin mot,

quement par une bordure enrichie de douze signes rayonnans d'étoiles, où sont admis les coursiers de la lune. Ces vers sont de Varron, et c'est le grammairien Valerius Probus qui les rapporte dans ses notes sur la VI. Eglogue de Virgile. Mais il y a dans le premier *maxilla homulli*; et dans le dernier, *Bigas solisque receptat*. Je dois cette note à M. Barbeyrac.

(292) *que Nature n'est rien qu'une Poésie énigmatique ?* Comme, peut-être, qui diroit, une peinture voilée et tenebreuse, entreluisant d'une infinie variété de faux jours à exercer nos conjectures. (n) *Latent ista omnia crassis*

(292) Montaigne a fort mal pris le sens de Platon, dont voici les propres paroles : *Toute poésie de sa nature est énigmatique.* Platon dit cela à l'occasion d'un vers du Margites d'Homere, qu'il explique, et qui effectivement a quelque chose d'énigmatique. Ou Montaigne n'a pas vu ce passage dans Platon, ou il l'a lu sans l'examiner de fort près. La nature est certainement une énigme à notre égard : mais on ne voit pas trop bien en quel sens on peut l'appeller *une poésie énigmatique.* Montaigne lui-même, à qui ce mot paroît si divin, ne nous l'explique pas fort nettement.

(11) A notre égard toutes ces choses sont couvertes et enveloppées d'épaisses ténèbres ; de sorte qu'il n'y a point d'homme d'un

occultata et circumfusa tenebris : ut nulla acies humani ingenii tanta sit , quæ penetrare in Cœlum , Terram intrare possit. Et certes la Philosophie n'est qu'une Poësie sophistiquée. D'où tirent ces Autheurs anciens toutes leurs authoritez , que des Poëtes ? et les premiers furent Poëtes eux-mesmes , et la traicterent en leur art. Platon n'est qu'un Poëte descousu. Toutes les sciences sur-humaines s'accoustrent du style Poëtique. Tout ainsi que les femmes employent des dents d'yvoire , où les leurs naturelles leur manquent , et au lieu de leur vray teint , en forgent un de quelque matiere estrangere : comme elles font des cuisses de drap et de feutre , et de l'embonpoint de coton , et au veu

esprit assez perçant pour pénétrer ni dans le ciel , ni dans la terre. *Cic. Acad. Quæst. L. IV, c. 39.*

et sceu d'un chascun s'embellissent d'une beauté fausse et empruntée : ainsi fait la science (et nostre Droict mesme a , dit-on , des fictions legitimes sur lesquelles il fonde la verité de sa justice) : elle nous donnent en payement et en presupposition , les choses qu'elle mesme nous apprend estre inventées : car ces *epicycles* , *excentriques* , *concentriques* , de quoy l'Astrologie s'ayde à conduire le bransle de ses Estoiles , elle nous les donne pour le mieux qu'elle ayt sceu inventer en ce subject : comme aussi au reste , la Philosophie nous presente , non pas ce qui est , ou ce qu'elle croit , mais ce qu'elle forge ayant plus d'apparence et de gentillesse. Platon * sur le discours de l'estat de nostre corps et de celuy des bestes : Que ce que nous avons dict , soit vray ,

* Dans le *Timée* , p. 72. D.

nous en asseurerions ; si nous avions sur cela confirmation d'un Oracle. Seulement nous asseurons , que c'est le plus vray-semblablement, que nous ayons esceu dire.

Ce n'est pas au Ciel seulement qu'elle envoie ses cordages , ses engins et ses roues : considerons un peu ce qu'elle dit de nous-mesmes et de nostre contexture. Il n'y a pas plus de retrogradation , trepidation , accession , reculement , ravissement , aux Astres et corps celestes, qu'ils en ont forgé en ce pauvre petit corps humain. Vrayement ils ont eu par-là , raison de l'appeller *le petit Monde* , tant ils ont employé de pieces et de visages à le maçonner et bastir. Pour accommoder les mouvemens qu'ils voyent en l'homme , les diverses fonctions et facultez que nous sentons en nous , en combien de parties ont-ils divisé nostre ame ? en combien de sieges logée ?

logée ? à combien d'ordres et d'estages ont-ils departy ce pauvre homme, outre les naturels et perceptibles ? et à combien d'offices et de vacations ? Ils en font une chose publique imaginaire. C'est un subject qu'ils tiennent et qu'ils manient : on leur laisse toute puissance de le descoudre , ranger , rassembler et estoffer , chascun à sa fantasie ; et si ne le possèdent pas encore. Non seulement en verité , mais en songe mesmes , ils ne le peuvent reigler , qu'il ne s'y trouve quelque cadence , ou quelque son , qui eschappe à leur architecture , toute enorme qu'elle est , rapiecée de mille lopins faux et fantastiques. Et ce n'est pas raison de les excuser : Car aux peintres , quand ils peignent le Ciel , la Terre , les Mers , les Monts , les Isles escartées , nous leurs condonnons , qu'ils nous en rapportent seulement quelque marque legere : et comme de choses

278 ESSAIS DE MONTAIGNE,
ignorées, nous contentons d'un tel quel
ombrage et feint. Mais quand ils nous
tirent après le naturel, ou autre subject,
qui nous est familier et connu, nous
exigeons d'eux une parfaite et exacte
representation des lineaments, et des
couleurs : et les mesprisons, s'ils y fail-
lent. Je sçai bon gré (293) à la garce

(293) Ou fille Milesienne. Elle étoit ser-
vante de Thalès, née en Thrace, non pas à
Milet, comme dit Platon, d'où ce conte a
été tiré. Du reste, Platon ne dit pas que
cette fille eût mis quelque chose sur le pas-
sage de Thalès pour le faire broncher ; mais
que Thalès marchant les yeux levés vers le
ciel pour contempler les astres, tomba dans
un puits. In *Theæteto*, p. 127. G. — Garce
signifioit encore *fille* du temps d'Amyot et
de Montaigne. Minos ottroya la paix aux
Atheniens, dit Amyot, dans la *Vie de Thésée*,
sous condition que l'espace de neuf ans du-
rans ils seroyent tenus d'envoyer chacun an

Milesienne , qui voyant le Philosophe Thales s'amuser continuellement à la contemplation de la voute celeste , et tenir tousjours les yeux eslevez contre-mont , luy mit en son passage quelque chose à le faire broncher , pour l'avertir qu'il seroit tems d'amuser son pensement aux choses qui estoient dans les nues , quand il auroit pourveu à celles qui estoient à ses pieds. Elle luy conseilloit certes bien , de regarder plustot à soy qu'au Ciel : Car , comme dit Democritus par la bouche de Cicero ,

(o) *Quod est ante pedes , nemo spectat : coeli scrutantur plagas.*

Mais nostre condition porte , que la

en Candie , par forme de tribut , sept jeunes garçons , et autant de jeunes garces , *ch.* 6.

(o) Personne ne regarde ce qui est à ses pieds , et l'on s'amuse à fouiller dans les régions célestes. *Cic.* de Divinat. L. II, c. 13.

cognoissance de ce que nous avons entre mains, est aussi esloignée de nous, et aussi bien au dessus des nuës, que celle des Astres : Comme dit Socrates en Platon, qu'à quiconque se mesle de la Philosophie, (294) on peut faire le reproche que fait cette femme à Thales, qu'il ne void rien de ce qui est devant luy. Car tout Philosophe ignore ce que fait son voisin ; ouy et ce qu'il fait luy-mesme : et ignore ce qu'ils sont tous deux, ou bestes, ou hommes. Ces gens ici, qui trouvent les raisons de Sebonde trop foibles, qui n'ignorent rien, qui gouvernent le monde, qui savent tout :

(p) *Quæ mare compescant causæ, quid temperet annum :*

(294) Plato, in *Theæteto*, p. 127. G.

(p) Ce qui retient la mer dans ses bornes ; ce qui règle les saisons ; si les étoiles ont un mouvement propre, ou sont emportées par

*Stellæ sponte suâ , jussæve vagentur et er-
rent :*

*Quid premat obscurum lunæ , quid proferat
orbem :*

Quid velit et possit rerum concordia discors.

n'ont-ils pas quelquesfois sondé parmi
leurs Livres les difficultez qui se pre-
sentent , à cognoître leur estre propre ?
Nous voyons bien que le doigt se meut ,
et que le pied se meut , qu'aucunes par-
ties se branslent d'elles-mesmes sans
nostre congé , et que d'autres nous les
agitons par nostre ordonnance ; que
certaine apprehension engendre la rou-
geur , certaine autre la palleur ; telle
imagination agit en la rate seulement ,

une force étrangère ; d'où vient que la lune
eroît et décroît régulièrement ; quelle est la
vertu des quatre élémens , qui , si contraires
les uns aux autres , contribuent ensemble à
la conservation de l'univers. *Horat. L. I ,
Epist. 12 , vs. 16 , etc.*

telle autre au cerveau ; l'une nous cause le rire , l'autre le pleurer ; telle autre transit et estonne tous nos sens , et arreste le mouvement de nos membres ; à tel object l'estomach se sousleve , à tel autre quelque partie plus basse. (295) Mais comme une impression spirituelle fasse une telle faussée dans un subject massif et solide , et la nature de la liaison et cousture de ces admirables ressorts , jamais homme ne l'a sceu : (q)

(295) Mais comment une impression spirituelle peut s'insinuer ainsi dans un sujet corporel et solide , — c'est ce que l'homme n'a jamais su , etc. — Faussée vient de *fausser* ou *faulser* , lorsqu'il signifie percer tout outre , comme dans cet exemple : Il lui donna un si grand coup de lance , qu'il lui faulsa escu et haubert. *Nicot.*

(q) Toutes ces choses sont impénétrables à la raison humaine , et cachées dans la

Omnia incerta ratione , et in naturæ majestate abdita , dit Pline. Et St. Augustin , (r) Modus , quo corporibus adhærent spiritus , omnino mirus est ,

majesté de la nature. *Plin. Hist. Nat. L. II, c. 37.*

(r) La manière dont les esprits sont unis aux corps , est tout-à-fait merveilleuse , et ne peut être comprise par l'homme , et c'est-là l'homme lui-même. *D. Augustin. de Spiritu et Animâ,*

Au lieu du Traité de S. Augustin , *de Spiritu et Animâ* , que j'avois cité ici sur la foi d'un exemplaire de Montaigne qui avoit appartenu au fameux docteur *Barrow* , où cette citation se trouvoit écrite à la main , j'ai appris de M. Barbeyrac , qu'il faut mettre de *la Cité de Dieu* , L. XXI , c. 10. Voici les propres paroles de S. Augustin : *Quia et iste alius modus , quo corporibus adhærent spiritus , et animalia fiunt , omnino mirus est , etc.*

nec comprehendi ab homine potest : et hoc ipse homo est. Et si ne le met-on on pas pourtant en doute : car les opinions des hommes sont receues à la suite des creances anciennes , par auctorité et à credit , comme si c'estoit Religion et Loy. On reçoit comme un jargon ce qui en est communement tenu : on reçoit cette verité , avec tout son bastiment et attelage d'arguments et de preuves , comme un corps ferme et solide , qu'on n'esbransle plus , qu'on ne juge plus. Au contraire , chascun à qui mieux mieux , va plastrant et confrontant cette creance receue , de tout ce que peut sa raison , qui est un outil souple , contournable , et accommodable à toute figure. Ainsi se remplit le monde et se confit en fadeze et en mensonge.

Ce qui fait qu'on ne doute de guere de choses , c'est que les communes im-

pressions * on ne les essaye jamais ; on n'en sonde point le pied , où git la faute et la foiblesse : on ne debat que sur les branches : on ne demande pas si cela est vray , mais s'il a esté ainsi ou ainsi entendu. On ne demande pas si Galen a rien dict qui vaille ? mais s'il a dict ainsi , ou autrement. Vrayment c'estoit bien raison que cette bride et contrainte de la liberté de nos jugemens , et cette tyrannie de nos creances , s'estendist jusques aux escholes et aux arts. Le Dieu de la Science scholastique , c'est Aristote : c'est Religion de debattre de ses ordonnances , comme celles de Lycurgus à Sparte. Sa doctrine nous sert de Loy magistrale , qui est à l'aventure autant fausse qu'une autre.

Je ne sçay pas pourquoy je n'accep-

* On ne les met jamais à l'épreuve , ou en question.

tasse autant volontiers, ou les idées de Platon, ou les atomes d'Epicurus, ou le plein et le vuide de Leucippus et Democritus, ou l'eau de Thales, (296) ou l'infinité de nature d'Anaximander, ou (297) l'air de Diogenes, ou les nombres et symmetrie de Pythagoras, ou l'infiny de Parmenides, ou l'un de Museus, ou l'eau et le feu d'Appolodorus, ou les parties (298) similaires d'Anaxagoras, ou la discorde et amitié d'Empedocles, ou le feu de Heraclitus, ou toute autre opinion, (de cette confusion infinie

(296) Apud Sextum Empiricum, *Pyrrh. Hyp.* L. III, c. 4, p. 115.

(297) De Diogene Apolloniato, apud Sextum Empiricum, *ibid.* Voici qui prouve encore ce que j'ai dit, note 206 de ce Chapitre XII, que c'étoit l'air et non l'âge, qui, selon Montaigne, devoit être le Dieu de ce philosophe d'Apollonie.

(298) Sextus Empiricus, *ibid.*

d'avis et de sentences , que produit cette belle raison humaine par sa certitude et clair-voyance , en tout ce dequoy elle se mesle) que je feroÿ l'opinion d'Aristote , sur ce subject des principes des choses naturelles : Lesquelles Principes il bastit de trois pieces , matiere , forme , et privation. Et quest-il plus vain que de faire l'inanité mesme , cause de la production des choses ? La privation c'est une negative : de quelle humeur en a-il peu faire la cause et origine des choses qui sont ? Cela toutes-fois ne s'oseroit esbranler que pour l'exercice de la Logique. On n'y debat rien pour le mettre en doute , mais pour deffendre l'Auteur de l'Eschole , des objections estrangeres : son autorité c'est le but au delà duquel il n'est pas permis de s'enquerir.

Fin du Tome VIII.



